



HAL
open science

Les différents visages du cosmopolitisme berlinois

Bénédicte Gourdon

► **To cite this version:**

Bénédicte Gourdon. Les différents visages du cosmopolitisme berlinois. Architecture, aménagement de l'espace. 2012. dumas-01833289

HAL Id: dumas-01833289

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01833289v1>

Submitted on 9 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Bénédicte Gourdon _ ensa nantes _ Janvier 2012
Mémoire d'études sous la direction d'Elisabeth Pasquier

Les différents visages du

cosmopolitisme

berlinois

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Bénédicte Gourdon

LES DIFFÉRENTS VISAGES DU COSMOPOLITISME BERLINOIS

Mémoire d'études sous la direction d'Elisabeth Pasquier
ENSA Nantes, Janvier 2012

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Je remercie chaleureusement...

Pour les conseils avisés et les discussions partagées :
Elisabeth Pasquier, enseignante à l'ENSA Nantes et directrice du mémoire, **Douglas Clelland**, professeur à la Beuth Hochschule für Technik Berlin, **Dr. Elke Herden** et **Dr. Birgit Hunkeschroer**, urbanistes chez S.T.E.R.N., **Dr. Laila Atrache-Younes**, du QM Zentrum Kreuzberg/ Oranienstrasse, **Aurélie Girard**, **Juliette Laurence**, **Anna-Sophie Pradel**, **Florian Schmeling**.

Et **S.**, **Ibrahim**, **Jérémie**, **Germàn**, **Irina**, **Ingrida**, **Kenza** et **Aylin**, pour le temps, les expériences, les récits qu'ils ont partagés avec moi.

Table des matières

Introduction p.05

Préambule p.07

1 « Cosmopolite » ? Pourquoi ?

Berlin et l'immigration au fil de l'histoire allemande

Prémices

Première vague (1871-1900)

République de Weimar (1919-1933)

Nazisme (1933-1945)

Accueil des réfugiés

Guerre froide (1945-1990)

Deuxième vague (1955-1983)

Enjeux du Berlin d'aujourd'hui

Symbolique

Economique

Politique

p.08 - 19

Conclusion p.100

Bibliographie p.102

2 Société et cosmopolitisme

Portraits de migrants et observations

*Germàn, Jérémie, Ingrida, Kenza, Irina, S.,
Ibrahim, Aylin*

Le groupe Erasmus

La classe créative

Le transnational

Les inégalités sociales

La communauté turque en question

La peur des investisseurs, la haine du touriste

La ville lente

p.20 - 51

3 Ville bâtie et cosmopolitisme

Mise en contexte : l'urbanisme berlinois

La ville par les institutions

La ville par les habitants

Analyse macro à l'échelle de Berlin

Répartition et effet de quartier

Trajectoires personnelles (itinéraires)

Analyse micro : le cas de Kottbusser Tor

La cristallisation du problème de drogue dans les

médias - La forte empreinte du bâti - Un noeud

de communication - L'affichage du cosmopoli-

tisme - La vie nocturne, négatif de la vie diurne

- Un village ?

p.52 - 99

Introduction

Alors que les villes concentrent la majorité de la population et que les possibilités de mobilité ne cessent d'augmenter, on observe aujourd'hui dans les grandes métropoles une concentration de gens venus du Monde entier. Celles-ci sont qualifiées à tout-va de villes "globales", "mondiales", "cosmopolites".

Nous vivons dans un monde qui s'organise de manière traditionnelle en Etats, constitués par un peuple, généralement associé à une culture sur un territoire donné ; l'histoire de l'Humanité s'est déroulée autour de la question des rapports entre ces cultures différenciées : la dominance, l'affrontement, l'asservissement, l'association, l'extermination dans le cas le plus tragique... Ces attitudes sont autant de réactions variées de l'Homme face à l'Autre, d'une culture face à un étranger.

Si les figures du nomades, du voyageur ou simplement de l'étranger, ont toujours été présentes dans les villes, elles tendent aujourd'hui à disparaître car les métropoles se caractérisent désormais par une concentration de différentes cultures : l'Autre n'est plus lointain, hors des frontières, mais bien ici. L'étranger n'est plus une figure temporaire ou discrète, c'est un concitoyen. La culture d'un pays devient difficile à cerner : entre les influences artistico-culturelles de tous horizons, les produits fabriqués à l'autre bout du Monde, les boutiques que l'on retrouve d'un pays à l'autre et les restaurants aux spécialités exotiques, comment peut-on aujourd'hui définir la culture d'un pays ? Cela a-t-il encore un sens ? Notre environnement visuel quotidien est façonné par diverses cultures et l'on s'inquiète de l'identité nationale. Un drôle de paroxysme entre un univers qui se développe au travers de liens, de réseaux transnationaux et le besoin de se raccrocher à une culture "typique", "originelle".

A cette crainte de perdre une identité, s'ajoute la peur de l'Autre. Les attentats terroristes à New York (2001), Madrid (2004) et Londres (2005) l'ont ravivé, ils ont restitué l'étranger comme ennemi potentiel dans les métropoles globales, plaçant ainsi la question de la « sécurité nationale » au cœur des débats sur l'immigration. Mais c'est une crainte qui se lit aussi à plus

petite échelle, dans les médias et les discussions de paliers, dans la stigmatisation de certains migrants, dans la montée de partis politiques ouvertement fermés aux Autres. Ainsi tandis que certaines frontières s'ouvrent, d'autres se murent.

C'est dans ce contexte que l'on entend sans cesse l'expression "ville cosmopolite". Employé de manière presque automatique pour qualifier toute métropole, on ne s'interroge plus sur ce que cela signifie, sur ce que cela représente. Il suffit de taper "ville cosmopolite" dans Google pour obtenir une succession de pages destinées à une ville différente : "New York, ville cosmopolite", "Ville cosmopolite – Québec", "Salonique, ville cosmopolite", Alexandrie, Istanbul, Londres... la liste s'étend presque sans fin (87.000 pages de 10 résultats). Lorsque l'on interroge la base d'images, cependant, les résultats sont intrigants : si l'on pense en premier lieu que le qualificatif de cosmopolite cherche à exprimer une concentration de diverses cultures, on peut être étonné de trouver majoritairement des photos de buildings, de grandes avenues, de bâtiments remarquables, dont on peine presque à identifier la localisation. Le cosmopolitisme d'une ville serait-il donc une simple image de la ville mondialisée ? Une image lointaine, vue du ciel, loin des réalités de la rue ?

Berlin, comme toute grande ville d'aujourd'hui profite de cet adjectif, comme toute métropole, elle concentre des gens venus de tous horizons. Aujourd'hui sur ses 3.416.255 habitants, 466.300 sont de nationalités étrangères, originaires de 190 pays différents (soit environ 14%) et 25% de la population berlinoise est issue de l'immigration, et se voit attribuer un *Migrationshintergrund* (littéralement "fond migratoire"). 7.710 personnes d'origine étrangère y sont désormais naturalisés. Les communautés les plus représentées sont : les Turcs (114.735), les Polonais (44.053), les ressortissants de l'ex-Yougoslavie (environ 50.000) et l'ex-URSS (environ 100.000).

Le but de ce mémoire est de réinvestir et de comprendre cette notion de cosmopolitisme à travers l'étude du cas précis de Berlin, afin de répondre à la question plus générale : qu'est ce qu'une ville cosmopolite aujourd'hui ? Comme l'a dit Ulrich Beck (2006) "En définitive, on ne peut pas séparer ce qu'est le cosmopolitisme de ce qu'il devrait être. Le cosmopolitisme n'est désormais plus un rêve : il est devenu une réalité sociale – défigurée peut-être, mais bel et bien existante – qu'il s'agit de découvrir". Il s'agira de commencer par comprendre cette notion, en ne se limitant plus à l'usage courant qui lui fait perdre une partie de sa substance, mais au contraire en l'élargissant à divers domaines. Puis ensuite de s'interroger

autour de trois rapports : le cosmopolitisme / les enjeux du Berlin d'aujourd'hui ; le cosmopolitisme/ la société berlinoise; le cosmopolitisme/ la ville bâtie de Berlin, afin de comprendre en quoi c'est une ville cosmopolite, selon quel niveau de lecture.

Quel est le rapport entre ce joli adjectif "cosmopolite" et les différents enjeux auxquels doit faire face Berlin aujourd'hui, en particulier depuis la chute du Mur ? Les chiffres présentés plus haut expriment une ouverture à l'immigration, mais ceux-ci ne sont pas de simples données statistiques, ils racontent aussi une histoire, des enjeux qu'il s'agit de comprendre si l'on veut comprendre la caractéristique cosmopolite. "Pourquoi cette ville concentre-t-elle aujourd'hui tant de cultures différentes ?" apparaît donc comme première question. Pour poursuivre dans cette perspective on doit interroger les représentations de Berlin, à quel moment et par qui intervient l'adjectif cosmopolite ? Quel sens prend-il alors, en regard de ses différentes significations?

Ensuite quel est le rapport entre cette idée de cosmopolitisme et la vie des gens à Berlin ? Parce que si de premier abord ce substantif renvoie une vision noble et idéalisée de la société, on peut oublier de nuancer ce qu'il implique. Confronter ce bel adjectif aux différents récits de vie d'immigrés, à la violence du débat actuel, aux différentes positions sur la question de l'immigration, devient nécessaire pour approcher une vision plus réelle du cosmopolitisme, moins utopique. Le thème des inégalités sociales, le facteur de classe sociale, celui de majorité et de minorité apparaissent alors car l'immigration n'est pas un phénomène homogène, motivé par des conditions fixes. C'est un phénomène différencié et évolutif qui n'est pas accueilli de la même manière selon les protagonistes concernés. S'intéresser à cette diversité de conditions est aussi une manière de ne pas perdre de vue la richesse de l'optique cosmopolite, qui pour garder sa force ne doit pas se replier sur une vision étriquée de ce qu'elle est aujourd'hui.

Enfin quel est le rapport entre la diversité des cultures qui habitent Berlin et l'espace construit de la ville ? Parce que la ville, mis à part sa dimension humaine, présente un caractère construit, qui a évolué au fil de l'histoire, qui s'inscrit dans une géographie et une culture précises, ici celles de l'Allemagne, qui n'est pas celles des immigrés. Comment, alors, diverses communautés culturelles font-elles pour occuper un même espace ? Un lieu peut-il être cosmopolite ? Il s'agira là, après avoir fait un retour sur l'histoire de l'urbanisme berlinois, d'analyser le phénomène de l'immigration d'un point de vue

spatial, tout d'abord à l'échelle macro de la ville, puis à l'échelle micro d'un quartier, afin de confronter ces résultats à la notion de cosmopolitisme.

A travers ces trois questions, ces trois axes de recherches, nous tenterons donc de donner une idée du cosmopolitisme berlinois, ceci dans l'optique de mieux comprendre l'environnement dans lequel nous vivons aujourd'hui et aider à mieux penser, en tant que supposés spécialistes de l'espace, l'évolution des villes dans ce nouveau paradigme.

Ce mémoire est aussi l'occasion d'éprouver et d'analyser un ressenti personnel pour une ville que j'ai habitée pendant un an. J'y suis arrivée avec mes propres préjugés, je l'ai découverte, parcouru puis je me suis laissée séduire par ce qui me semblait une identité singulière. J'ai cherché à comprendre ce qui me faisait aimer cette ville en tant que citadine, et ce qui fonctionnait si bien dans l'urbanisme en tant qu'étudiante en architecture. J'avais le sentiment que d'une manière ou d'une autre l'idée de cosmopolitisme n'y était pas pour rien . . .

Préambule : cosmopolitisme

Pour mener une réflexion sur le cosmopolitisme berlinois, une première étape d'analyse de la notion de "cosmopolitisme" est nécessaire. Tout d'abord partons du plus évident : l'emploi courant du mot. "Cosmopolitisme" est un mot qu'en définitive, nous n'employons que peu dans le langage usuel, en revanche l'adjectif dont il est dérivé "cosmopolite", comme déjà évoqué en introduction, est couramment utilisé pour qualifier les villes et lieux peuplés de nombreuses nationalités.

D'étymologie grecque *kosmopolitès*, de *kosmos*, l'univers et *politès*, le citoyen, "cosmopolite" en tant que nom désigne littéralement un "citoyen de l'univers". C'est Diogène de Sinope, qui au IV^{ème} siècle avant JC, forma ce mot pour exprimer l'idée que l'homme avant d'être l'habitant d'un pays, est celui de la Terre, qu'il appartient à la communauté des hommes, fait de droits et de devoirs communs et que les intérêts du peuple humain prévalent sur ceux d'une nation.

Par extension le Grand Robert l'attribue à quelqu'un qui vivrait "indifféremment dans tous les pays". Il s'agit là de la plus ancienne définition (1560). Trois siècles plus tard, apparaît l'adjectif (1825, 1831), qui sera utilisé de manière plus courante pour qualifier ce "qui comprend des personnes de tous les pays, qui subit des influences de nombreux pays". Avec cet adjectif apparaît en 1823 le nom "cosmopolitisme" qui, toujours selon le Grand Robert, recouvre deux entrées : l'une est la disposition à vivre en cosmopolite, une disposition d'esprit donc, tandis que l'autre est le caractère d'un lieu. C'est ainsi que l'on commence à distinguer deux domaines d'application à cette notion : l'Homme et l'espace. A noter également que le mot cosmopolitisme a, de nos jours, une certaine couleur, positivement connoté, il renvoie à l'ouverture, la tolérance, la diversité, à ce qui est aujourd'hui branché, éduqué, désirable en opposition à des termes tels que fermeture, repli sur soi, intolérance.

Dans la langue allemande on trouve ces mêmes termes : *der Kosmopolit*, *die Kosmopolitin* (n.m et n.f), *kosmopolitisch* (adj), *der Kosmopolitismus* (n.m), ils ne sont cependant pas fréquemment employés dans le langage courant. Ils sont hérités des langues latines et comme beaucoup de mots hérités du français surtout, s'emploient dans un langage savant.

Il existe les concepts de *Weltbürgertum* et de *Weltoffenheit*, qui dans un système universel sont tous deux traduits en français

par "cosmopolitisme" et en anglais par "cosmopolitanism" mais qui présentent une petite nuance. Le premier est celui qui, d'après un dictionnaire des mots allemands hérités des langues étrangères, équivaut au mot *Kosmopolitismus*, sa formation à partir des mots *Welt* (monde) et *Bürger* (citoyen) renvoie au concept de Diogène de "citoyen du monde" et induit un rapport nécessaire aux hommes, on emploiera ce terme si l'on veut exprimer une disposition d'esprit des hommes et insister sur l'idée d'une citoyenneté ouverte, qui vient des hommes eux-mêmes. En revanche *Weltoffenheit* (l'ouverture au monde) s'emploiera davantage pour parler d'un lieu, d'une ville, d'une chose, sans insister sur qui permet cette ouverture, mais davantage sur le fait en lui-même, la disposition ouverte d'un lieu. On retrouve ainsi la dualité contenue dans le mot français "cosmopolitisme".

En revanche les allemands emploient plus simplement l'adjectif *multikulti* lorsqu'ils parlent d'une ville. Le mot *Multikulti* existe sous deux formes : celles de l'adjectif (sans majuscule) et celle du nom propre. L'adjectif appartient au langage courant et est un diminutif de *multikulturell*, qui signifie en allemand : "viele Kulturen umfassend, beinhalten" : qui contient, comprend de nombreuses cultures. Le nom découle directement de l'adjectif et sera traduit en français par multiculturalisme. Son sens premier est la coexistence au sein d'un même ensemble de différentes cultures (ethniques, religieuses...), et son sens dérivé en est l'idéologie politique, que l'on abordera plus en détail dans le chapitre suivant. Celle-ci vise une vie harmonieuse selon un principe d'équité entre les différentes cultures. Dans ce mot-ci apparaît donc beaucoup moins la notion de citoyenneté et le caractère «actif», si l'on peut dire, d'un lieu ou d'une personne. Il semble plus faire le constat d'une diversité culturelle, telle une donnée statistique, sans transmettre l'idée d'interactions, d'ouverture à l'Autre.

Ces nuances que nous apporte la linguistique sont des pistes pour la réflexion, elles nous permettent d'envisager différentes manières de penser le cosmopolitisme de Berlin. Est-elle cosmopolite simplement parce que les chiffres indiquent que 14% de ses habitants sont étrangers, ou bien pour l'état d'esprit de ces citoyens, voire même selon une disposition de la ville?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1.

« Cosmopolite » ?

Pourquoi ?

KARNEVAL DER KULTUREN

10. 11. 12. 13.
JUNI 2011



ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE
DOCUMENTS

BERLIN ET L'IMMIGRATION AU FIL DE L'HISTOIRE ALLEMANDE

Un berlinois sur quatre a des racines étrangères, un sur sept n'est pas allemand mais détient l'une des 190 nationalités étrangères que l'on peut y trouver.¹

Pourquoi Berlin est-elle habitée par tant d'étrangers ? Pourquoi dit-on de Berlin que c'est une ville cosmopolite ? Pour tenter d'apporter des éléments de réponse à cette première question, un retour en arrière ainsi qu'un aperçu de la politique allemande sur l'immigration sont nécessaires². Pour répondre à la seconde une analyse des enjeux de la ville aujourd'hui et des divers discours sont indispensables.

Prémices

L'histoire de l'immigration en Allemagne et particulièrement à Berlin, commence en 1685 par l'édit de Potsdam, établi par Friedrich Wilhelm, qui a pour but d'accueillir des Huguenots français. Ils seront 44.000 à fuir la France et se réfugier en Allemagne, 6.000 en particulier à Berlin, pour échapper à la politique de persécution de Louis XIV et aux conséquences de la révocation de l'édit de Nantes.

Première vague (1871-1900)

Il faut attendre ensuite deux siècles pour que des phénomènes migratoires significatifs fassent leur apparition en Allemagne : il s'agira dès la fin du XIX^{ème} siècle d'une première vague d'immigration liée au travail. En 1871, après la guerre franco-allemande, la rapide industrialisation de la vallée de la Ruhr nécessite une main d'œuvre considérable et commence alors le recrutement des *Ruhrpolen* : ce sont des mineurs de Haute-Silésie (ancienne région de Prusse, aujourd'hui située à la fois sur l'Allemagne, la Pologne et la République Tchèque) et des ouvriers agricoles polonais qui vont arriver en masse sur le territoire allemand. Berlin qui s'est largement développée à travers l'industrialisation (textile et sidérurgie principalement) se voit largement concernée par cette immigration.

A partir de 1880, l'immigration de ces travailleurs de l'Est connaît une forte croissance : les ouvriers hongrois, allemands et russes de la Pologne ne sont plus seulement demandés par l'industrie mais aussi par le secteur agricole allemand. C'est une main d'œuvre bon marché. Un peu avant 1900, des travailleurs migrants de l'Italie du Nord s'ajoutent à cette population immigrante de l'est et s'installent dans le Sud-Ouest de l'Allemagne. Avant la première guerre mondiale, ils

représentent déjà 200.000 personnes.

République de Weimar (1919-1933)

Aux débuts de la République de Weimar et jusqu'à la crise de 1929, la ville de Berlin rayonne : la réforme territoriale du 1er octobre 1920 (« le Grand Berlin ») fusionne 7 villes, 59 villages et 27 districts ruraux environnants à la ville, faisant de ses 878km² et 3,8 millions d'habitants, la plus grande ville industrielle du continent. La célèbre université de la Humboldt, les architectes du Bauhaus et des personnalités telles que Bertolt Brecht, Otto Dix, Arnold Zweig, Lionel Feininger, Albert Einstein, et Fritz Haber participent à son rayonnement culturel. Elle se transforme en lieu d'expérimentations urbaines (avec Martin Wagner et Bruno Taut) tandis que Fritz Lang, Marlène Dietrich et Friedrich.W Murnau l'a font connaître du 7^{ème} Art. Cette période est marquée par l'accueil de nombreux Russes, membres de l'Intelligentsia (Nabokov, Berberova...), ou simples citoyens fuyant les conséquences de la Révolution Russe. Durant la République de Weimar, Berlin incarne la *Weltstadt*, ville monde.

Nazisme (1933-1945)

En 1933, Adolf Hitler accède légalement au pouvoir et avec l'idéologie nationale socialiste, apporte un nouveau tournant dans le rapport de l'Allemagne à l'Autre. Fondée sur une classification raciale des hommes, l'idéologie nazie place en haut de cette « échelle de valeur humaine » la race aryenne, comprenant les allemands de « pure souche », perçus comme porteur du génie humain tandis que les juifs, les tziganes, les asiatiques et les noirs sont considérés comme les races inférieures, qu'il faut réduire en servitude ou exterminer (pour les deux premiers). Le nazisme est précisément un déni du cosmopolitisme, le cosmopolite y est vu comme un ennemi, dangereux, qu'il faut éradiquer : « Dans la symbolique collective nazie, taxer quelqu'un de "cosmopolite" revenait à signer son arrêt de mort. Toutes les victimes du génocide planifié étaient considérées comme des cosmopolites [...] quand les nazis disaient "juifs", ils voulaient dire "cosmopolites" » (Beck ; 2006). Hitler voyait alors Berlin devenir la capitale de cet empire anti-cosmopolite (« Germania »), et celle-ci fût la scène de persécutions contre juifs, tziganes et tous ceux qui ne correspondaient pas à l'idéal aryen. La concrétisation de cette idéologie se fit par la mise en place de techniques d'extermination, qui firent environ 6 millions de victimes. La fin de cette ère est marquée par la victoire des Alliés en 1945.

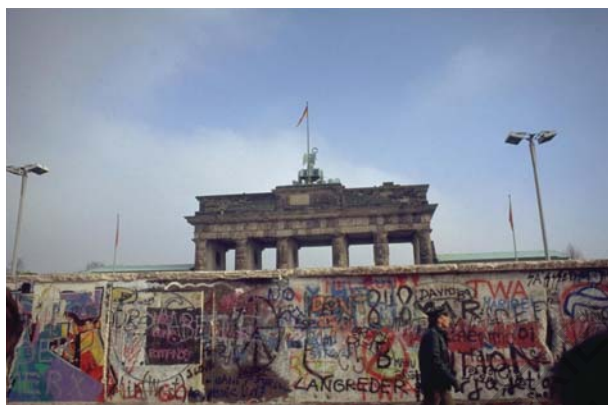
Accueil des réfugiés

Dans la loi constitutionnelle de la RFA de 1949, l'article 16

1 D'après «Daten, Zahlen & Fakten», www.berlin.de

2 Réalisé grâce au site du ministère allemand des affaires intérieures, «Zuwanderung in Deutschland»

prévoit un droit fondamental d'asile et avec l'article 116, paragraphe 1 est permis le rapatriement des *Spätaussiedler*: ces personnes de souche allemande en provenance de Pologne, Roumanie, Union Soviétique, Tchéquie, Hongrie, Albanie, République de Chine. Le Ministère de l'Intérieur chargé de l'immigration invoque directement la dictature nazie pour justifier le besoin du droit d'asile, comme droit fondamental : „Unter dem Eindruck der Erfahrungen aus der Zeit der nationalsozialistischen Diktatur in Deutschland sieht es in Artikel 16 ein Asylrecht als individuell einklagbares Recht mit Verfassungsrang vor“. Face au traumatisme récent du pays, d'avoir été ce pays dans lequel est apparu un tel racisme, une telle folie destructrice, est apparu en réaction le besoin contraire : s'afficher comme un pays ouvert, sûr, refuge pour des hommes vivant dans des lieux à leur tour en situation conflictuelle.



Le mur de Berlin avant le 9 novembre 1989
source: <http://prissurlenet.over-blog.com>

Guerre froide (1945-1990)

Lors de la Guerre Froide le pays est partagé entre les deux grandes puissances mondiales (Etats-Unis/URSS), et la ville de Berlin devient le symbole de cette scission. Coupée en deux par le Mur, à l'image du pays et de l'Europe scindé par le Rideau de fer, elle devient une ville double. Habitants de la RDA ou de la RFA, les berlinois n'habitent pas dans le même Etat selon la rue dans laquelle ils vivent. Une frontière en pleine ville, les berlinois deviendraient-ils des étrangers entre eux-mêmes ? "Wessies" ou "Ossies" selon quel côté du mur on habite, on n'est plus simplement berlinois.

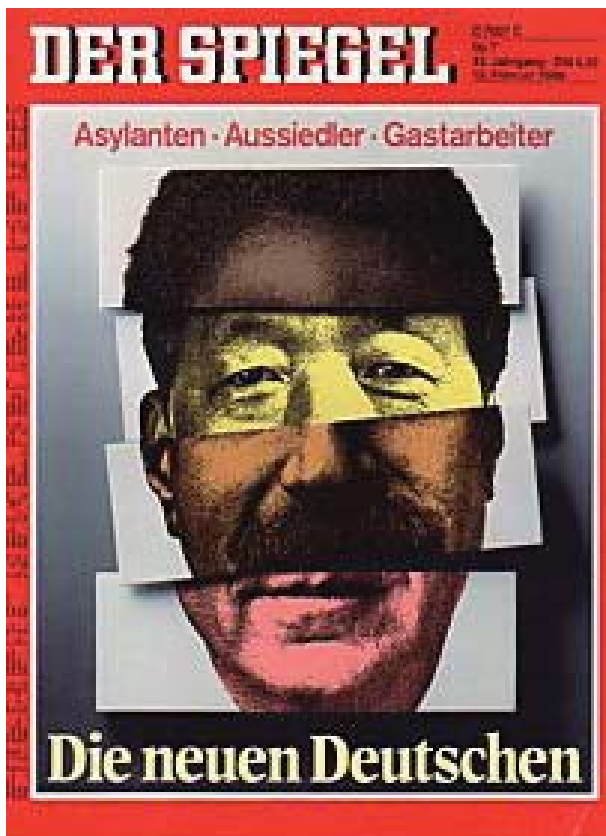
Érigé dans la nuit du 12 au 13 août 1961, pour stopper la fuite incessante des ressortissants de la RDA vers la RFA via la ville de Berlin, le Mur apparaît comme une tentative désespérée de l'URSS de contenir, d'emprisonner les habitants de la RDA. En effet, entre 1949 et 1961, les émigrants de l'Est vers l'Ouest sont estimés entre 2,6 et 3,6 millions. Berlin Ouest attire,

c'est la vitrine du monde capitaliste, moderne, évolutif, libre, contrairement à Berlin Est, vitrine du communisme, ville d'un certain idéal social traduit en pratique par des réalités moins confortables, notamment des privations. En 1955, les accords de Paris font de Berlin-Ouest un Land à part entière, lié à la RFA, mais dont les membres du *Bundestag* (Parlement) n'ont aucun droit de vote. Berlin-Ouest est démilitarisé et les jeunes y sont dispensés de service militaire, une mesure incitative des autorités de Bonn (officielle capitale de la RFA) pour encourager les jeunes à s'installer à Berlin et ainsi favoriser développement et renouvellement de la ville. S'installent alors à Berlin toute une population de jeunes « pacifistes, gauchistes, écolos, punks »¹ qui vient de toute l'Allemagne. Ainsi avant la construction du Mur, Berlin Est se vide tandis que Berlin Ouest s'enrichit d'allemands réfugiés dans leur propre pays et d'étrangers venus chercher du travail. Avec la construction du Mur, la frontière devient physique et les possibilités de passer « d'un pays à l'autre » sévèrement contrôlées.

La présence d'un mur dans une ville est quelque chose de difficilement pensable lorsqu'on ne le vit pas. Imaginer que là où l'on ne trouve désormais qu'un marquage au sol, était érigé un mur, au beau milieu d'un quartier, au milieu de trajectoires quotidiennes de milliers de personnes, paraît complètement fou. Mais il n'y a pas que le mur, le mur est la matérialisation physique de ce que l'affrontement des deux puissances mondiales a créé sur la population allemande : une scission culturelle dans un même peuple. Variations de langage, de système politique, d'idéaux, d'architecture, accès à différents types de produits... Il n'en faut parfois pas autant pour dire d'un peuple qu'il est étranger au nôtre. L'auteure Julia Franck née en 1970 à Berlin-Est puis passée à l'Ouest en 1978 raconte dans un numéro du *Courrier International*² ses souvenirs d'adolescente, comment une fois à l'Ouest elle a pu se sentir étrangère et honteuse de l'être, cacher ses origines et ne pas relever les plaisanteries amères de ses camarades *wessies* : « Si quelqu'un portait un vêtement trop moche ou passé de mode, on disait qu'il avait tout l'air de venir de l'Est! ». Elle se rend surtout compte de la profonde ignorance qui nourrit l'imaginaire des gens de chaque côté du Mur et fabrique des idées reçues, par exemple qu'à l'Est il n'y aurait rien à manger tandis que l'Ouest serait « doré, baigné de soleil et empreint de liberté ». Ainsi peut-on réellement penser que pendant ces 28 ans de scission, les berlinois d'Est et d'Ouest sont devenus des étrangers les uns aux autres et ceci à cause d'un élément architectonique précis : un mur.

¹ "L'alternative Berlin", Pierre Tellier, in *Télérama* n°3013, 12.10.2007

² "1989-2009 Berlin pour mémoire", in *Courrier International*, n°992, 05-11.11.2009



Couverture du magazine allemand Der Spiegel, daté du 13 février 1989

Deuxième vague (1955-1983)

Cette période est marquée par une seconde vague d'immigration liée au travail. A partir de 1955, la République Fédérale d'Allemagne commence à conclure des accords de recrutement de main d'œuvre (*Anwerbeabkommen zur Arbeitskräfteerkrutierung*) avec divers pays, afin de reconstruire le pays (domaines de la construction, l'industrie du métal, l'industrie automobile, les mines). Le premier sera avec l'Italie, puis l'Espagne et la Grèce (1960), la Turquie (1961), le Maroc (1963), le Portugal (1964), la Tunisie (1965), la Yougoslavie (1968).

En 1957, la Communauté Européenne Economique (CEE) pose les bases de la libre circulation des citoyens en France, Allemagne de l'Ouest, Italie, Belgique, Pays-Bas, Luxembourg : ce sera une étape importante dans la migration en Europe.

A partir de 1968, la République Démocratique d'Allemagne commence également à passer des accords de recrutement de main d'œuvre, tout d'abord avec la Hongrie, la Pologne, l'Algérie, Cuba, le Mozambique et le Viêtnam, en somme des Etats sous influence soviétique.

En 1969, les travailleurs italiens représentent le plus important groupe d'étrangers employés en Allemagne. En 1973 en

revanche, avec 605.000 employés, les travailleurs immigrés de Turquie prennent le dessus. La même année, la crise pétrolière pousse la RFA à stopper les accords de recrutement. Avec 2,6 millions de travailleurs immigrés, le marché du travail allemand est saturé. On souhaite avant tout faire cesser l'afflux venant des Etats hors de la CEE (en particulier la Turquie).

En 1974, le nombre de départ des immigrés est supérieur à celui des arrivées.

Au premier octobre de 1978, les instructions d'administration générale pour la loi sur l'immigration sont modifiées : les étrangers obtiennent un permis de séjour illimité (*unbefristete Aufenthaltserlaubnis*) après 5 ans et un droit de séjour (*Aufenthaltsberechtigung*) après 8 ans de présence en Allemagne. Un nouveau décret du droit du travail permet en outre d'obtenir un permis de travail illimité dans le temps après un séjour de 8 ans sur le sol allemand.

En 1978 est lancé un nouveau programme : les réfugiés étrangers secourus dans le cadre d'une opération humanitaire sont automatiquement considérés comme demandeurs d'asile, sans avoir à effectuer la démarche administrative. En 1980, 107.000 demandent le droit d'asile, soit deux fois plus que l'année précédente, on critique un abus de ce droit. Aussitôt sont durcis les droits à l'arrivée : si la procédure de demande d'asile est accélérée, il faut désormais disposer d'un visa (hors pays de la CEE) et aucun permis de travail n'est délivré durant la première année de séjour.

En 1983, entre en vigueur une loi pour l'encouragement au retour des étrangers, elle contient des aides au retour, un remboursement de la cotisation salariale (pour l'assurance retraite sans délai d'attente), une disposition anticipée sur les résultats d'épargne, une consultation de retour. On souhaite que ces « travailleurs temporaires » repartent désormais chez eux. L'Allemagne n'a plus autant besoin de main d'œuvre et veut se développer. Mais la situation n'est pas si simple, de nombreuses familles se sont réunies et désormais enracinées sur le territoire allemand, y faisant naître de nouvelles générations, la question de la gestion de cette population se pose aux politiques. Puisqu'on ne peut décemment pas renvoyer chaque étranger dans son pays, de nouvelles lois apparaissent pour améliorer les conditions de vie et d'intégration des immigrés : la naturalisation des travailleurs immigrés de première et deuxième génération (1991), la suppression de l'expulsion pour les étrangers criminels (1997), l'obtention de la nationalité allemande pour les enfants d'immigrés nés sur le territoire allemand (2000).

Avec la chute du Mur le 9 novembre 1989 et la réunification allemande le 3 octobre 1990, Berlin vit un moment clé de son histoire. Elle devient le symbole d'un pays réunifié et connaît une période d'incroyable effervescence placée sous le signe de la liberté. Mais ce sont aussi des réalités économiques qui font surface : avec le déclin de 220.000 emplois industriels, le taux de chômage atteint des sommets inquiétants : 18,5% chez les allemands, 44% chez les étrangers. Berlin redevient capitale de l'Allemagne le jour de la réunification (3 octobre 1990). On prévoit ainsi une croissance économique et démographique sans pareil. Mais contre toute attente, celle-ci ne se matérialise pas, au contraire. La désindustrialisation sape le potentiel économique de la ville et le nombre d'habitants diminue considérablement en raison du mouvement de la classe moyenne vers la périphérie. Les *Spätaussiedler* et demandeurs d'asile, réfugiés des pays jusqu'alors sous l'influence de l'URSS, se font plus nombreux avec la chute du Rideau de fer. La population de Berlin ne se reproduit pas d'elle-même : le taux de mortalité augmente tandis que celui des naissances diminue, mais le nombre d'immigrés ne baisse pas : durant la période 1993-2006 il augmentera de 393.000 à 467.600 dans la capitale (soit +20%).¹



La chute du Mur de Berlin, 9 novembre 1989, R. Depardon

Pourquoi cette augmentation permanente ? Pourquoi Berlin s'affiche-t-elle comme une « ville d'immigration » ? Pourquoi après la chute du Mur reste-t-elle ouverte à l'immigration, alors que le marché du travail souffre ?

1 Source: Integration policy in Berlin 2007-2011 (commission du Sénat de Berlin pour la migration et l'intégration)

ENJEUX DU BERLIN D'AUJOURD'HUI

S'ouvrir au monde, un symbole

Tout d'abord, c'est un enjeu symbolique, Berlin redevient ville à part entière enfin en paix, après un siècle tourmenté, elle s'affiche et on la présente comme le symbole de la liberté, de la tolérance, des possibles, de l'ouverture à l'Autre.

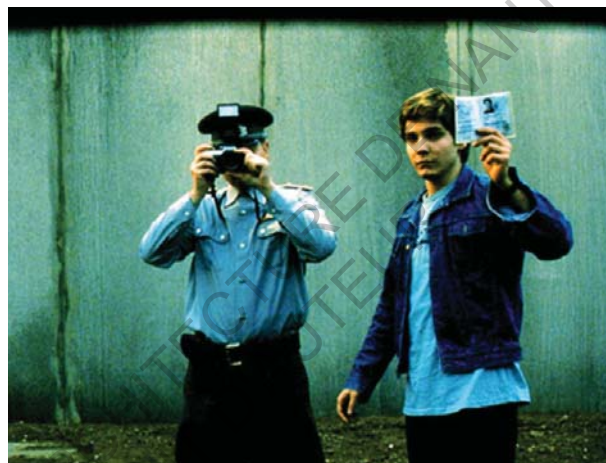


Image du film *Good Bye Lenin*, Wolfgang Becker, 2002

Source: <http://www.cinespace-beauvais.com/>

Pour les habitants de Berlin en 1989, la destruction du Mur est un symbole incroyable, ce qui était le mur « qui dans le monde entier est celui qui supporte le plus de tristesse et le plus de haine »², qui séparait des familles, stoppait les trams en pleine rue, disparaît enfin. L'effervescence est totale dans la nuit du 9 novembre, mais aussi dans la vie d'après. C'est une métamorphose ; pour les habitants de l'Est c'est l'accès à tout ce qui leur était refusé jusqu'alors « c'était surtout la liberté... d'avoir la possibilité de lire tous les livres que je veux lire, de dire toutes les choses que je veux dire »³ ; pour les habitants de l'Ouest c'est l'ouverture à un monde qui leur est inconnu et qui se démantèle, un vaste terrain de possibles car largement déserté dans les dernières années du Mur « Berlin, la ville des possibilités. Etre capable de respirer, de conduire et de marcher où et avec qui je veux. Et plus de frontières. J'ai tout de suite été fasciné par Berlin-Est, par cette atmosphère de curiosité et de "lève toi et marche" » (Ellen Allien, DJ berlinoise)⁴.

Après avoir vécu 28 ans dans une ville coupée en deux, il va de soi que les habitants ne sont plus prêts à voir la ville se refermer

2 « Voici un an le mur de Berlin s'élevait », archive de l'INA 15/08/1962

3 Témoignage de Claudia Rush, « Chute du mur de Berlin : témoignage »

archives de l'INA du 9 novembre 2004

4 traduit de l'anglais sur <http://www.ellenallien.de/bio>

sur elle-même. On peut dire que les habitants sont eux-mêmes dans une disposition d'esprit tolérante. Il semble alors que l'esprit qui résidait à l'ouest, cette fameuse culture alternative, pacifiste, libertaire « Beaucoup de choses qui n'auraient pas été possibles ailleurs apparaissaient. L'île de de Berlin Ouest était la destination pour les esprit créatifs en quête d'alternatives »¹, développée par tous les jeunes, les artistes venus s'installer à Kreuzberg et rendue possible par le gouvernement de la RFA qui maintenait un coût de vie modéré ; devient contagieuse au tout Berlin. « Der Sommer kam und Berlin war der schönste Platz auf Erde. Wir hatten das Gefühl in der Mittel Punkt der Welt zu stehen. Dort wo etwas endlich bewegte. » (L'été vint et Berlin était le plus bel endroit sur Terre. Nous avons le sentiment de nous trouver au centre du Monde. Ici où enfin les choses bougeaient)².

Aujourd'hui c'est encore l'image que veulent entretenir les jeunes qui y vivent, l'image d'une ville ouverte à tous, étrangers ou non, quelque soit le sexe, les orientations sexuelles, les styles et ouverte à tous les possibles. Un exemple parmi d'autres : « Cette ville est vibrante. Cette ville est bohémienne. Cette ville a une histoire forte, et a des gens forts. Elle a une âme forte. Il n'y aucune autre ville en Europe comme Berlin. Pauvre et fière d'être pauvre. Cosmopolite. Alternative. Un port pour les artistes, les étudiants, les travailleurs indépendants, les chômeurs rêveurs. Néanmoins ce port est menacé par une gentrification non restreinte. Les citoyens se battent si fort pour que Berlin puisse rester cette ville unique, où il est permis de gagner moins, de consommer moins, de gâcher moins et de vivre plus. Allons rencontrer ces gens. Berlin a beaucoup à offrir. Mais Berlin n'est pas à vendre ! »³.

C'est aussi un symbole que les politiques entretiennent, on le voit notamment à travers les discours de différents acteurs politiques dans une brochure de bienvenue destinée aux immigrés.⁴

Le maire, Klaus Wowereit, présente la ville comme une ville qui exprime d'elle-même l'ouverture au monde et l'internationalité aux yeux des touristes, il rappelle la tradition d'immigration et avec la phrase « Nous sommes fiers du fait que vivre ensemble en paix et en égalité soit chose quotidienne à Berlin » vend la ville comme un modèle de respect et de tolérance où la

1 ibid.

2 Good Bye Lenin, Wolfgang Becker, 2002

3 traduit de l'anglais sur <http://berlinisnotforsale.wordpress.com/manifesto/>

4 « Bienvenue à Berlin », Der Beauftragte des Senats von Berlin für Integration und Migration, Berlin, Février 2008

démocratie s'épanouit.

Le docteur Heidi Knake-Werner, sénateur à l'intégration, au travail et aux affaires sociales, présente de manière directe Berlin comme une « ville de la diversité », et souligne les liens de Berlin avec l'étranger donc le poids symbolique de la ville dans l'organisation mondiale.

Enfin Günter Piening, le délégué à l'immigration et l'intégration, présente Berlin comme « ville ouverte au monde et métropole tolérante, dans laquelle les citoyennes et les citoyens aiment bien vivre quelque soit le modèle de vie qu'ils poursuivent », vantant ainsi une liberté et un confort de vie. Il justifie l'installation de nombreux étrangers à Berlin par la recherche de travail, de promotion sociale, de succès, de bonheur personnel ou encore de refuge, induisant ainsi que Berlin a tout cela à offrir.

A travers ces trois discours, on ressent différents enjeux symboliques. Berlin ouverte au monde, cela signifie qu'elle est légitime dans la liste des métropoles mondiales, qu'elle incarne des valeurs de liberté et d'égalité qui font d'elle un modèle de démocratie et qui rappellent aussi l'orientation politique de gauche de la ville (SPD, équivalent du PS). Aucun des trois, bien sûr, n'évoque l'histoire douloureuse, l'expérience du nazisme, de la ville coupée en deux, tous avancent des arguments sur la tolérance et la paix qui y règne aujourd'hui. Ils insistent énormément sur l'idée. Comme pour se justifier, pour prouver que le passé est loin derrière et ne se reproduira jamais. Berlin a plus qu'aucune autre ville besoin de ce symbole politique d'ouverture, parce qu'elle a été le siège du contraire absolu. Le nazisme a pendant un temps opprimé l'ouverture de Berlin au monde, désormais elle tente de s'ouvrir davantage pour effacer l'idéologie portée par Hitler. C'est ce qu'on ressent à force de voir des affiches (surtout dans les quartiers de Wedding et Kreuzberg) ou des manifestations contre les mouvements néonazis. Cette abondance rappelle sans cesse l'histoire passée et semble un moyen pour les Allemands d'aujourd'hui d'exprimer haut et fort que cela ne se reproduira pas.

Mais y aurait-il aussi un certain caractère allemand ou berlinois, enclin à la tolérance ? Thomas Mann affirme à ce propos « cela fait presque partie de l'humanité allemande que de se revendiquer non allemand, et même antiallemand ; qu'une tendance au cosmopolitisme, qui sape l'esprit national, est de l'avis général inséparable de la nature profonde de la nationalité allemande » (d'après Beck ; 2006), il est effectivement courant de rencontrer des allemands qui clament n'avoir absolument aucune fierté à être allemand, pour qui la notion même d'identité nationale semble désuète et nos colonies françaises, un idée étrange. En philosophie

« il est courant d'opposer la catégorie allemande de *Kultur* qui exalte une vision à dominante relativiste, à celle parfois dite française, de « civilisation », universelle et progressive » nous dit Michel Wievorka, si l'on rappelle que la conception relativiste considère les cultures comme faites d'éléments incomparables tandis que l'universalisme range les sociétés sur une échelle du progrès, il semble que l'esprit allemand soit plus enclin à accepter la diversité de cultures et moins penser selon un système de valeur entre celles-ci. Que cela vienne d'un trait culturel historiquement ancré ou d'une réaction des jeunes générations face à l'histoire plus récente du XXème siècle, il est difficile de le dire, toujours est-il qu'on perçoit une certaine prédisposition à l'ouverture.



Cabine téléphonique vandalisée, Kreuzberg
Source personnelle, Avril 2011



«Wedding est bariolé. Pas de place pour les Nazis.»
Affiche antinazie placardée dans Wedding

Si l'on peut comprendre l'importance symbolique de cette ouverture pour les habitants et les politiques de Berlin, qui vivent la situation de l'intérieur, qui éprouvent leur « germanité », pour reprendre un terme de Mann, qu'en est-il de ceux qui n'ont pas vécu l'histoire de l'intérieur, qui n'en n'ont pas été directement touché ? Par exemple, nous, jeunes français, ressentons-nous aujourd'hui un fort besoin symbolique à

voir Berlin cosmopolite ? Non, pas nécessairement. Mais nous associons toujours la ville à son histoire, exemple d'une française qui répond sur son blog à la question « Pourquoi veut-on tant voir Berlin ? » : « Son histoire. La réunification, le nazisme... qu'on le veuille ou non, ce sont des thématiques qui plaisent en particulier aux Français (pas convaincus? Faites une comparaison internet entre les retombées des 20 ans de la réunification entre les sites français et allemands...). Berlin est LA ville qui réunit à nos yeux tous les pans de cette histoire trouble. C'est à Berlin qu'il y a les traces du Mur, c'est encore à Berlin qu'il y a eu le bunker hitlérien... Je pense que cette mémoire est quelque chose qui joue dans nos perceptions, sinon dans nos ambitions touristiques ou de déménagement¹. Désormais la ville a changé et on peut dire qu'elle est "branchée", elle attire énormément de personnalités et de touristes (7,9 millions en 2008), du coup cela la replace dans l'imaginaire collectif aux côtés des grandes villes mondiales. Dès lors apparaissent les qualificatifs "d'ouverte au monde", "cosmopolite" (puisque toute grande ville l'est), mais à Berlin ils prennent une résonance particulière de par l'histoire. Finalement Berlin représente dans l'imaginaire collectif avec son ouverture au monde, la fin bien réelle du nazisme et de la Guerre Froide. C'est donc un symbole pour le monde et non pas seulement pour ses habitants.

Les guides touristiques l'ont bien compris et insistent savamment sur ce renversement de situation qu'a vécu la capitale allemande : de l'enchaînement tragique du nazisme à la scission par le Mur de la honte, jusqu'à la fin des tourments et l'ouverture au monde. Mais de l'ouverture au monde ils ne vantent qu'un aspect : l'ouverture à la classe créative, qui vient du monde entier pour travailler à Berlin. Que ce soit dans le Lonely Planet ou le guide du Routard, c'est ce qu'on lit et relit : « Les créateurs affluent du monde entier, transformant la ville en un creuset culturel », la ville serait le New York perdu des années 60-70 ou 80. Si le Routard insiste davantage sur la diversité de la ville c'est plus pour mettre l'accent sur les différentes offres culturelles de la ville (Baroque versus Avant-Garde, grande culture classique contre subkultur, l'Est et Ouest) que pour souligner une hétérogénéité de la population. Une seule phrase, nous laissera penser que peut-être la ville est multiculturelle hors des galeries d'art : « la vraie richesse de Berlin, c'est le mélange des cultures, constat présent dans ses musées, certes, mais surtout dans la rue », sans autres précisions. Ici contrairement aux points de vue des habitants, on lit davantage une description fardée de Berlin, qui va

¹ <http://deparisaberlin.fr/2010/10/voir-berlin-pourquoi/>

utiliser les termes et l'imaginaire collectifs pour insister sur ce que cherchent de manière générale les touristes : les offres culturelles et les offres de sorties. Sécuriser les gens fait aussi parti du rôle des guides touristiques et bien sûr insister sur les chômeurs et les étrangers, ne serait pas le meilleur moyen d'y parvenir. Lorsqu'ils abordent le quartier de Kreuzberg, où habitent 33% d'immigrés, ils évoquent de manière plus franche la mixité de la population : "quartier cosmopolite", "habité par de nombreux Turcs", "c'est aussi du côté est de Kreuzberg que vit la vaste communauté turque de Berlin", mais pour en faire un "exotisme" à vendre ou un espace neutralisé, sans risque pour des touristes : « [y]abondent les cafés où l'on fume la shisha, les épiceries aux étals colorés, les petits restaurants de chiche-kebabs » « [le quartier SO36] n'est plus en effervescence que pour les manifestations du 1er mai [...] rencontres exotiques de toutes natures dans les rues adjacentes à Kottbusser Tor, une sorte de Belleville turc, alternatif et touristique ».

Ainsi "Berlin cosmopolite" c'est une image, une image bien réelle pour certains habitants qui ont connu un passé différent, une image que d'autres sont venus chercher ou cherchent à entretenir en s'installant à Berlin, une image vers laquelle tendent les politiques qui veulent tourner la page du XXème siècle, une image publicitaire, cachant ses vices derrière de jolis mots. Un véritable symbole, mais un symbole polysémique.

Accueillir des étrangers pour relancer l'économie de la ville

Mais ce n'est pas qu'une question symbolique, Berlin est aussi intéressée.

Berlin a un besoin économique à satisfaire depuis la chute du Mur, pour deux raisons principales : tout d'abord la ville a d'importantes dettes à combler (20,6 milliards d'euros en 1994)¹, ensuite parce qu'elle redevient la capitale allemande, mais n'a alors rien d'une capitale. De nombreux quartiers sont à rénover et Berlin n'est pas sur la liste des puissances économiques mondiales. En somme Berlin devient « autonome », sans l'appui des 4 grandes puissances mondiales, elle doit relever son économie d'elle-même. Mais avec un taux de chômage très élevé (12,8%)² et une forte désindustrialisation (-45%) due au départ de nombreuses entreprises lors de la construction du mur, la route pour y parvenir semble longue. L'ouverture aux étrangers est donc un facteur important. Déjà il s'agira de s'ouvrir au tourisme qui représente une rentrée d'argent importante. En 2007, 7,5 millions de touristes sont venus visiter Berlin et ont enregistré environ 17,3 millions de

nuitées. Aujourd'hui c'est un secteur qui représente 255.000 emplois et un chiffre d'affaire brut de 8 milliard d'euros.³ Ensuite s'ouvrir à la migration, mais pas n'importe laquelle, l'idée n'est plus d'accueillir des travailleurs immigrés (le marché du travail est déjà saturé et c'est une population au faible pouvoir d'achat), mais de s'ouvrir à "l'élite internationale", qui elle, représente le développement. Par cette ouverture à l'élite internationale, Berlin espère également attirer les investisseurs étrangers et notamment des sièges sociaux de grands groupes (elle n'en possède qu'un).⁴

Ce sont des enjeux énoncés moins clairement que les enjeux symboliques, mais qui transparaissent néanmoins dans certains faits.

A une échelle nationale, on peut déjà noter en 2000, l'initiative "Green Card" qui a pour but d'accorder 20.000 visas temporaires de travail à des spécialistes des domaines de la technologie et de l'information, étrangers à l'Union Européenne et pouvant prouver un revenu de 50.000 euros par an. Puis en juillet 2004, la loi sur l'immigration qui rend possible l'immigration « en tenant compte des capacités d'accueil et d'intégration ainsi que des intérêts économiques et des besoins du marché du travail de la République Fédérale », et favorise ainsi l'accueil des étrangers hautement qualifiés. Au niveau de la ville, c'est d'abord le lancement du projet BBI (Berlin Brandenburg International), nouvel aéroport de la ville, présenté sur le site de la ville comme un moyen d'augmenter « la force d'attraction de la région pour les investisseurs internationaux » et d'augmenter le nombre de transit et liaisons touristiques de la ville. En effet, en Allemagne les aéroports de Francfort et Munich sont nettement plus importants que Berlin Tegel ou Schoenefeld réunis.



« Berlin est une ville de monuments / Plus de valeur pour vos investissements ». Campagne Be Berlin, source : www.sei.berlin.de

1 «Berlin a deux doigts de la faillite», V.Kuhlmann, L'Express 26.06.1995
 2 D'après «Daten, Zahlen & Fakten», www.berlin.de

3 Ibid
 4 Les Villes européennes, analyse comparative, Rozenblat & Cicille, Université Montpellier III

C'est aussi, le but recherché à travers la campagne débutée en 2008, *Be Berlin*. Cette campagne a pour vocation de faire de la publicité pour Berlin en Allemagne et dans le monde entier (pour l'instant New York, Istanbul, Copenhague, Bruxelles, Moscou, Chine, Australie): « le but de la campagne est de renforcer l'image positive de Berlin et d'exposer la ville au niveau national et international comme un lieu formidable pour vivre et travailler, mais aussi une destination touristique passionnante ». La campagne retient 4 figures d'immigrés comme emblèmes de la rubrique "be berlinternational" : Joséphine Apraku, une africaine qui étudie à la Humboldt (prestigieuse université de Berlin) et qui a mis en place un tour touristique « Africa in Wedding » ; Fadi Saad, d'origine palestinienne, qui se dit "community organizer" et conseiller pour jeunes, travaille avec des jeunes d'origine étrangère (ou issus de l'immigration) pour qu'ils évitent de sombrer dans la violence et le crime ; Seiji McCarthy, un japonais qui a lancé un commerce de chaussures faites à la main ; Laura La Risa, une espagnole qui a fondé un studio de flamenco où elle enseigne à tout type de public. Des figures bien choisies, car toutes, très dynamiques, jeunes et surtout investies dans une activité, ayant réussi à mettre en œuvre un projet personnel, bref des exemples d'intégrations réussies qui profitent à la ville et lancent le message : « Tout le monde peut réaliser ses projets à Berlin ». Des figures tellement choisies, qu'elles en paraissent totalement factices. . .



Be Berlinternational. Campagne Be Berlin, source : www.sei.berlin.de

Le multiculturalisme, un pari politique

Dans les années 90, on prend mesure que les travailleurs immigrés ne peuvent plus être considérés comme des habitants temporaires, ils ne repartiront plus dans leur pays d'origine désormais, et le gouvernement doit gérer cette situation. C'est

alors qu'apparaît dans les partis des *Grünen* (les Verts) et de la SPD (PS), l'idée d'une politique multiculturelle, qui met pour ainsi dire à égalité les différentes cultures sans en valoriser une par rapport aux autres (c'est-à-dire qu'en théorie la culture allemande ne prévaudrait pas sur les autres en Allemagne) et qui envisage une vie harmonieuse de celles-ci, côte à côte. Cette politique voit dans la diversité une richesse à valoriser. Ainsi l'ouverture aux autres devient également un enjeu politique, l'expérience d'un nouveau modèle de vivre ensemble.

Le manifeste des Verts défend l'idée d'une « société d'immigration ». Il faut permettre aux gens qui le souhaitent de s'installer durablement.

Pour cela deux choses sont à observer : la première étant de prendre garde à ne pas accueillir une population ciblée, comme une élite masculine ou une nationalité particulière, qui mettrait en péril la notion de diversité, la seconde étant d'assurer dans tous les cas la sécurité des hommes et donc de faire attention à ce que cette migration ne lui nuise pas, on sous-entend donc une lutte contre le terrorisme.

Les fondements de cette société d'immigration sont : le droit fondamental d'asile ; l'égalité des sexes et des orientations sexuelles, car si la solidarité internationale tend à éliminer les raisons de fuite dans les pays étrangers, il faut veiller à le faire chez-soi et bannir ce qui pourrait être des raisons de fuite, comme le non respect des droits de l'homme ; la considération d'une politique européenne et non plus étatique ; l'intégration des migrant(e)s à la société et la vie politique, qui n'existe pour l'instant qu'en promesses. Une telle société multiculturelle est positive car elle confirme la liberté de chacun, admet la différenciation et se démarque par sa diversité, sa vitalité. Une politique collective doit avoir pour objectif le vivre ensemble et être basée sur la tradition constitutionnelle européenne et la loi constitutionnelle allemande, respectant ainsi les valeurs de démocratie, d'égalité des personnes et des sexes. Il faut créer une démocratie multiculturelle.¹

Mais ceci ne reste qu'un texte idéologique. C'est en janvier 2005 que sera promue la loi fédérale sur l'immigration, compromis établi entre la coalition alors au pouvoir, SPD-Grünen (Socialistes et Verts) et l'opposition CDU et FDP (Droite et Libéraux). Elle reprend quelques « aspects humanitaires » chers aux Verts, tels que le droit de séjours pour les réfugiés de zones en guerre civile, l'assouplissement des dispositifs d'expulsion, une meilleure prise en compte des droits spécifiques des femmes. La Droite est satisfaite d'y voir inclure des mesures de sécurité : « les islamistes qui prêchent la haine

¹ D'après le texte *Einwanderungsgesellschaft*, produit par die Grünen

peuvent être expulsés, tout comme les passeurs condamnés ». Cette politique est dite multiculturelle, même si elle n'est pas l'application directe des idéaux des Verts.

Après 5 ans d'application, alors que le débat sur l'immigration agitait le pays, la chancelière allemande Angela Merkel (CDU) a déclaré que le multiculturalisme avait « échoué, complètement échoué »¹. Le débat avait été vivement réactivé depuis le mois d'août à cause de la publication de l'ouvrage *Deutschland schafft sich ab* (L'Allemagne court à sa perte), par Thilo Sarrazin, à ce moment là encore membre du parti socialiste (SPD) et du directoire de la Bundesbank (mais désormais détaché des deux), dans lequel l'auteur soutient que l'Allemagne s'autodétruit par son ouverture à l'immigration musulmane. Pour certains il est le « héros du peuple » qui dit enfin haut et fort ce que tout le monde pense tout bas, à savoir qu'il y a beaucoup trop de musulmans, que ceux-ci tirent clairement « le niveau » de l'Allemagne vers le bas et qu'à force l'Allemagne ne sera plus l'Allemagne. Pour d'autres, relevant des propos du livre douteux c'est un raciste qui ne dit pas son nom ("Les différences culturelles de beaucoup d'immigrés musulmans pourraient être relativisées si ceux-ci manifestaient un potentiel intellectuel particulier. Hélas, ils n'en donnent pas le moindre signe. Tout semble même indiquer le contraire et il n'est pas du tout certain que cela soit exclusivement lié à l'infériorité de leur milieu social. Les immigrés du Proche-Orient souffrent en effet de tares génétiques, en partie dues à la persistance des mariages entre parents proches, ce qui explique qu'ils présentent une proportion supérieure à la moyenne de maladies héréditaires en tout genre.")². Pendant ces trois mois, le débat a complètement monopolisé les médias allemands et la position du gouvernement ne se faisait que peu entendre avant le 16 Octobre. Ce jour, Mme Merkel a affiché une position claire : le multiculturalisme a échoué, et les immigrants « doivent s'intégrer et adopter la culture et les valeurs allemandes »³. Elle rappelle pour cela les valeurs chrétiennes auxquelles est lié le pays (selon le parti CDU), minimisant l'importance de la religion musulmane en Allemagne. Sans donner raison à T.Sarrazin, ni même être aussi extrême dans ses propos, elle durcit son discours, et prône une politique d'intégration, davantage proche de l'assimilation. Dans cette période, où la population, y compris son propre

parti, était complètement partagée par la question, on peut penser que la Chancelière a souhaité par ce message fort - c'est tout de même l'échec d'une politique menée pendant 5 ans qu'elle assume-, réunir les opinions divergentes de son parti et clarifier la position du CDU afin de remobiliser les électeurs (6 Länder élisent leur Parlement en 2011). Son discours cherche à faire entendre qu'elle a compris les gens ayant peur et qu'elle s'éloigne d'un modèle soutenu davantage par les Verts et les Socialistes. Mais elle n'explique pas pourquoi tout d'un coup le multiculturalisme a échoué, elle prend pour acquis que se développent des sociétés parallèles, que beaucoup d'étrangers ne parlent pas allemand, ne sont pas intégrés professionnellement, sont sources de tensions ; elle utilise ces dires, (critiques contre le multiculturalisme largement ressassées, mais jamais vraiment démontrées), ces peurs pour justifier sa position politique et rallier des citoyens à sa cause. La position par rapport à l'immigration apparaît alors changeante et traduit plus la volonté de gagner des voix pour conserver le pouvoir que celle de réellement proposer une solution de vivre ensemble.

Berlin, avec son Parlement SPD, s'affiche ouvertement comme une ville d'immigration et place la question de la cohabitation des différentes cultures au cœur de sa politique. On a vu plus haut quelques extraits de discours qui montrent, contrairement à celui de Merkel, l'immigration vue du côté positif (exemple : « Nous sommes fiers du fait que vivre ensemble en paix et en égalité soit chose quotidienne à Berlin »). De la même manière, le discours semble manquer de nuances et de justifications concrètes, il présente cette politique socialiste comme une réussite établie. Si le message est l'opposé de celui de Merkel, la manière est la même : l'immigration est exposée de façon univoque et donc nécessairement incomplète, ceci dans le but de mieux appuyer un message politique et toucher facilement une part ciblée de la population.

1 Discours d'Angela Merkel à la journée nationale de l'Union Jeune, 16.10.2010

2 Traduction de l'ouvrage *Deutschland schafft sich ab*, cité dans l'article « Thilo Sarrazin rend l'Allemagne plus bête », in *Courrier International*, n°1036, 09.09.2010

3 Discours d'Angela Merkel à la journée nationale de l'Union Jeune, 16.10.2010

Ainsi cette première partie nous a permis de comprendre le processus qui a fait de Berlin une ville cosmopolite, au sens le plus commun du terme : à savoir une ville où habitent des personnes venues du Monde entier, de cultures différentes.

Ce processus se concentre principalement sur deux périodes temporelles restreintes et relativement proches dans le temps. Entre 1870 et 1900, à l'époque de l'industrialisation, puis à partir de 1955. On remarque que la cause principale est le besoin de travailleurs, elle correspond à des évolutions de la société : aussi bien de son rapport au monde du travail (modes de production, fluctuation des besoins), que de ses données démographiques. Ce phénomène trouve un écho dans d'autres pays européens, la France en est un très bon exemple, et révèle ainsi un aspect universel du cosmopolitisme, celui-ci apparaissant comme une conséquence logique des évolutions de la géopolitique mondiale. Néanmoins on remarque à Berlin, l'impact d'un passé tourmenté, qui fait notamment de l'ouverture aux étrangers un devoir fondamental (en réponse au droit fondamental d'asile) et traduit deux choses : tout d'abord la singularité du cosmopolitisme berlinois, en regard de son histoire, et ensuite l'apparition d'une autre dimension à la notion de cosmopolitisme. Celle-ci est davantage humaniste et ne traduit plus seulement une donnée statistique mais bien autre chose, qui nous apparaît alors comme un remède à ce que la peur de l'Autre peut entraîner de pire.

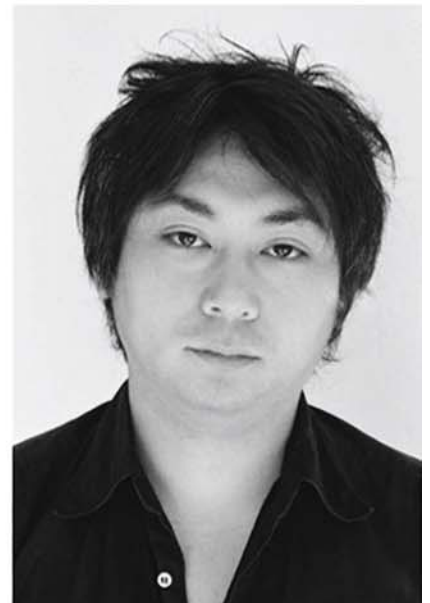
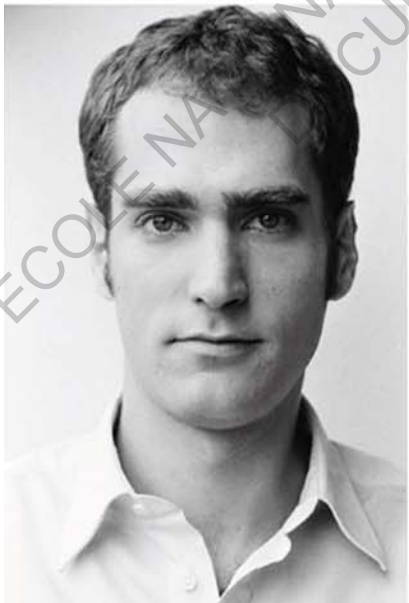
Nous avons ensuite vu comment, depuis la chute du Mur, le cosmopolitisme avait été porté comme un fort enjeu symbolique, dissimulant au passage les enjeux économiques et politiques, moins affichés, mais qui sous-tendent aussi à l'ouverture de Berlin. Les traumatismes qu'a vécu la ville expliquent l'importance symbolique du cosmopolitisme aujourd'hui. Les enjeux politiques et économiques, eux, sont moins idéologiques et beaucoup plus intéressés, mais ils utilisent la dimension symbolique pour se justifier et se masquer du grand public. Il ne faut pas les oublier car ils ont des conséquences, comme par exemple celle d'un cosmopolitisme désormais ciblé, d'élites, qui n'a rien à voir avec la portée utopique du mot "cosmopolitisme".

Il nous reste à explorer les deux autres facettes du cosmopolitisme à travers Berlin : l'optique qui se focalise sur les hommes et un certain état d'esprit, et celle qui touche à l'espace même.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

2.

Figures du cosmopolitisme berlinois



Nous avons vu dans la première partie comment Berlin était devenue cosmopolite, pour quelles raisons elle est représentée et elle s'affiche aujourd'hui en tant que ville cosmopolite. Maintenant si nous voulons, comme énoncé en introduction, mieux découvrir ce cosmopolitisme, il s'agit d'en étudier ses figures, qui sont ces "étrangers", qui font de Berlin une ville cosmopolite?

Qui est le berlinois d'aujourd'hui ? A cette question on ne peut pas apporter de réponse, ou plus précisément il en faudrait une multitude pour parvenir à y répondre correctement. La population berlinoise est diversifiée, et ce sans se limiter à la notion de nationalité. Pour Bernhard Schneider, Berlin développe une certaine "culture de la déviation", qui lui vaut une population aux multiples facettes dès ses origines – avec notamment les groupes huguenots, juifs, bohémiens, les autrichiens, les polonais. La variété de ses habitants fait sa richesse et tenter de la réduire à quelques caricatures, bien que cela soit nécessaire, nous éloigne de la réalité et d'un aspect de son identité aujourd'hui.

C'est vrai que je l'ai vite remarqué, ça m'a presque choqué, cette diversité de la population. Rien d'objectif et de quantifiable là-dedans, juste l'impression relative d'être confrontée à davantage de différences que dans mes référentiels français. Avant d'aborder la question des différences culturelles, plusieurs éléments ont retenus mon attention.

Dans les quartiers centraux de Berlin, on croise des jeunes, des vieux, mais aussi des enfants, il y a des familles qui y habitent et de nombreux endroits sont spontanément multi-générationnel : on ne s'étonne plus, après quelques mois dans cette ville, de croiser dans un club électro des personnes qui affichent fièrement la cinquantaine. Les parcs accueillent aussi bien les apéros de jeunes qu'un rendez-vous familial.

Ensuite c'est les genres loufoques qui captent l'attention, loin de suivre une mode dominante, il semble que les berlinois cultivent la différence de leur look vestimentaire, à la recherche de toujours plus d'originalité.

Et puis c'est la diversité des orientations sexuelles : hétéros, homos, trans et travesti(e)s, plus qu'ailleurs les différentes "communautés sexuelles" sont largement représentées. On y trouve l'une des communautés gay et lesbienne les plus importantes du Monde et une campagne permanente insiste sur la tolérance à l'égard des différentes orientations sexuelles. Le maire de la ville, Klaus Wowereit a lui-même déclaré "Je suis gay, et c'est aussi bien comme ça", slogan devenu emblématique de l'esprit tolérant de la ville.

Enfin, il semble cohabiter à Berlin des riches et des pauvres, des

personnes en bonne santé et des éclopés. Cela peut paraître simpliste, mais c'est toutefois à rappeler. Fin 2010 le taux de chômage s'élevait à 12,8% et 1/5 de la population y vivait avec l'aide sociale¹. Sur ce point l'avantage de Berlin est que le coût de la vie y est encore peu élevé – prix du m² à la vente : 1000-2500 euros, à la location 6,2 euros/m² (sans charges), produits alimentaires en moyenne moins chers qu'en France – ce qui permet finalement de vivre bien, avec peu. Il semble d'ailleurs que le berlinois développe un certain esprit de la débrouille : il récupère, il bricole, prend son vélo plutôt que les transports payants, connaît le kebab le moins cher et le commerçant turc aux prix les plus intéressants. Les friperies, les marchés aux puces sont très nombreux et largement fréquentés, une grande partie des bars fraîchement ouverts y ont pioché mobilier et déco pour trois fois rien, quand ils ne les ont pas récupéré dans la rue. Ce berlinois là côtoie aussi le berlinois riche qui peut gagner 6000 euros/mois, faire son shopping dans les boutiques de luxe du Ku'damm et ses courses chez Karstadt. Pour ce qui est des éclopés, rien de statistiques là-dedans, mais le sentiment d'avoir croisé en un an à Berlin plus de personnes amputées d'un bras ou d'une jambe qu'en 21 ans de vie en France.

Sans encore parler des différences culturelles, on peut déjà d'un simple coup d'œil dans la rue, s'apercevoir que la foule berlinoise, même si elle était uniquement allemande ne serait pas pour autant homogène. Que toutes ces différences affichées de la société berlinoise font aussi parties de son cosmopolitisme.



« Berlin c'est quand une famille ne doit pas ressembler à une famille »
Source: <http://www.morgenpost.de/>

Mais pourrait-on tout de même envisager un caractère commun qui ferait loi à Berlin ? Cette présumée tolérance est-elle en lien avec une certaine citoyenneté berlinoise ? Les berlinois ont-ils cette disposition d'esprit ouverte au Monde ? Si comme l'a dit

Philippa Ebéné "On devient tout de suite berlinois quand on veut l'être", cela signifie-t-il que la culture berlinoise ne repose que sur un seul principe intangible, qui serait : chacun peut en faire partie pourvu qu'il le veuille, *id est* qu'il accepte que tout le monde puisse en faire partie aussi ? Donc que chacun finalement soit prêt à considérer tout Autre comme un Même et non plus comme un étranger ? Cela ferait de tout berlinois un cosmopolite avertit, en est-il réellement ainsi ?

Pour mieux cerner les habitants de Berlin, s'éloigner des caricatures tout juste esquissées, il m'a semblé important de partager un peu de la vie de ces berlinois, croisés sur ma route au cours de cette année. Ce ne sont donc que des personnes que je connais, que j'ai côtoyé, avec qui j'ai discuté, qui m'ont raconté des fragments de leur histoire et de leur vie quotidienne à Berlin. Ils ne sont pas représentatifs de tous les habitants de Berlin, mais comme tout individu ils révèlent une dimension collective, ils appartiennent à des groupes (ethniques, d'histoires, d'âges, de conditions, d'aspirations, de professions...). Ainsi les écouter ne revient pas seulement à entendre la particularité d'une situation singulière c'est aussi mettre en lumière certains éléments du cosmopolitisme berlinois. Comme on pourrait regretter dans mon entourage proche l'absence de certaines figures importantes du cosmopolitisme berlinois, celles-ci apparaissent néanmoins par tout ce qui –hors la conversation, donc - me les a rendus familier : le regard, les échanges banals, les livres, les films, la radio, la presse...

Retranscrire les portraits de ces habitants de Berlin m'a permis d'extraire quelques "thèmes" qui caractérisent le cosmopolitisme, spécifiquement berlinois pour certains et complètement universel pour d'autres. Là encore, loin de constituer une liste exhaustive, les pistes esquissées n'ont vocation que celle de tenter d'approcher une infime part des diverses conditions d'hommes appartenant à une société cosmopolite. Nous évoquerons donc les thèmes du touriste, de l'Erasmus, de la classe créative, de l'écoute, du transnational, des inégalités sociales et de la communauté turque.



Berlinois. Kreuzberg juin 2011, source personnelle.

1 D'après «Daten, Zahlen & Fakten», www.berlin.de

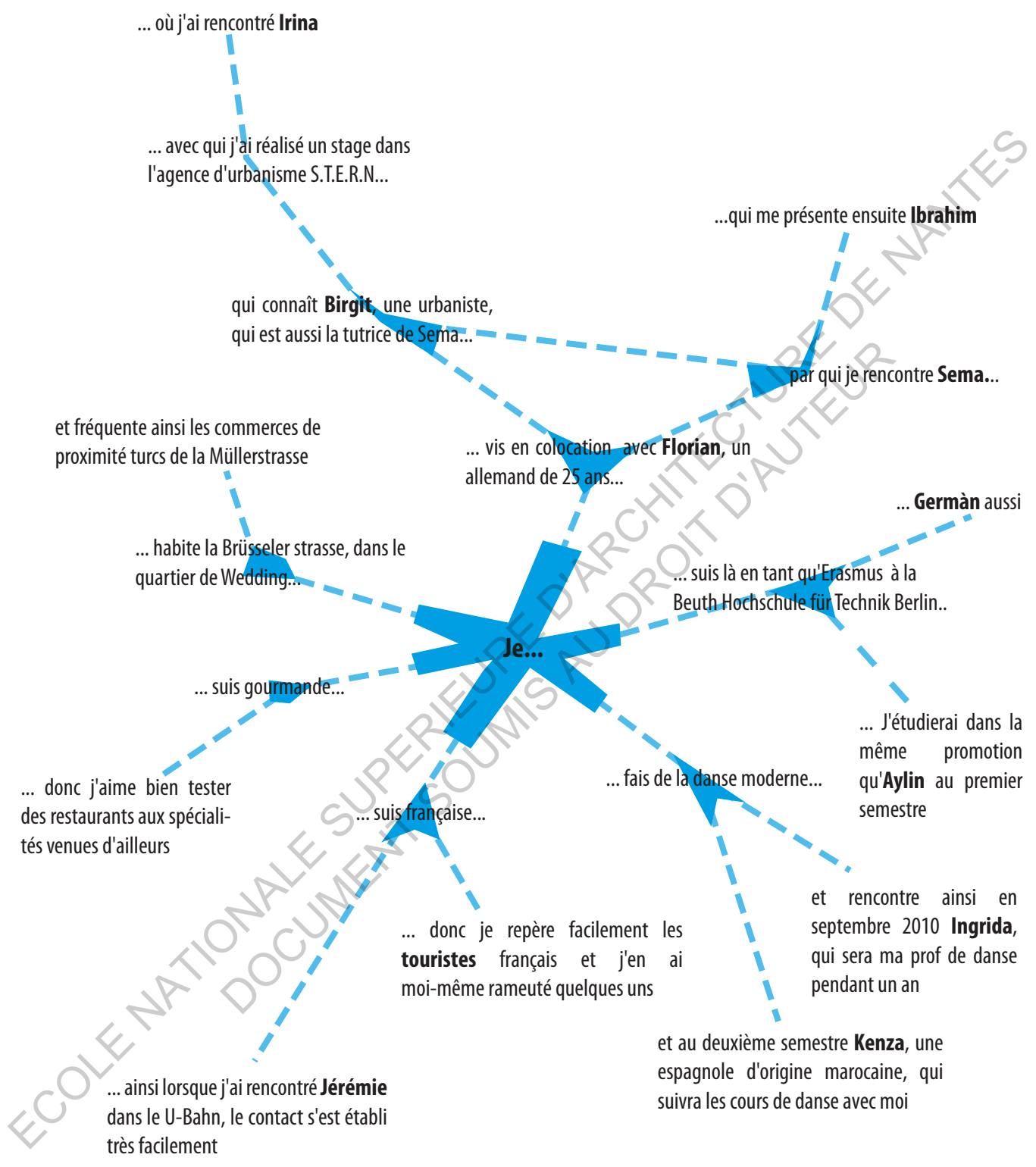
LE GROUPE ERASMUS

Créé en 1987, le programme ERASMUS, *European Region Action Scheme for the Mobility of University Student* est un programme de partenariat et d'échanges entre des universités de l'Union Européenne. Devenu banal dans certains domaines d'études supérieures, c'est un programme d'aide très simple qui confère un statut particulier à l'étudiant concerné. Dans certains domaines seulement, car si à l'Ecole d'Architecture de Nantes par exemple c'est un phénomène courant, c'est une procédure beaucoup moins répandue et connue dans des formations de types professionnelles, ou plus courtes telles les IUT, BTS... Lorsqu'on sort du milieu étudiant, ce programme peut-être aussi complètement inconnu. C'est donc à la fois banal, de par le nombre d'étudiants qui en font l'expérience chaque année, et en même temps exclusif, car réservé à un certain milieu. Simple, car il rend les procédures pour partir très faciles : aller étudier dans un autre pays de l'UE est quasiment plus évident que changer de ville en France : l'administration des écoles se charge des envois de dossier, de diffuser les informations, la libre circulation en UE ne nécessite aucun papier particulier, il ne reste finalement qu'à donner un RIB pour recevoir ensuite des bourses qui soutiennent financièrement l'étudiant.

Enfin il octroie à l'étudiant un statut particulier, tout d'abord dans son université d'accueil, où il est reconnu et accueilli comme un "Erasmus" par l'administration et les professeurs – à Berlin par exemple l'*Auslandsamt* (Office internationale) nous a reçu, organisé des présentations, proposé un programme culturel, nous pouvions choisir les cours que nous souhaitions-mais c'est aussi dans la vie qu'il a ce statut singulier.

La particularité de celui-ci tient surtout à sa temporalité : il est là pour un temps donné et sait d'ores et déjà qu'il finira par rentrer "chez-lui", mais reste tout de même un certain laps de temps, Murphy-Lejeune définit cette mobilité "entre la mobilité passagère du touriste et le déplacement à long terme du migrant". L'Erasmus se voit donc dans une situation temporaire, mais il est également vu par les "locaux" comme un habitant provisoire.

Autre particularité de leur situation, ils sont plongés dans un milieu interculturel : les écoles d'accueil ont bien souvent de nombreux partenariats avec divers pays et les différents Erasmus sont facilement amenés à se rencontrer : c'est un regroupement naturel puisqu'ils partagent une même condition. Enfin ils ne sont pas impliqués concrètement dans leur terre d'accueil, ils n'y ont pas de poids politique, pas d'emplois, ce qui leur confère une sorte de légèreté face à la société. Outre ces conditions de base, certains traits leur sont communs : la mobilité : ils profitent des possibilités accrues de déplacement pour voyager;



Schématisation de mes liens aux personnes et contexte de rencontre

et le réseau: la communication à distance avec leurs « proches » est chose commune, ils sont à la fois inscrit dans un monde concret, géo-localisé et dans un univers virtuel, ils se tissent un réseau social qui ne dépend pas de la donnée géographique. Ces caractéristiques sont communes aux Erasmus de tout pays, c'est une expérience qui peut donc de prime abord paraître universelle et interchangeable. D'ailleurs en cherchant une colocation, il m'est arrivé plusieurs fois de lire "pas d'étudiant Erasmus accepté" qui reflète une certaine tendance générale à cataloguer le mouvement en une certaine image. Cette image pourrait être celle que véhicule le film *L'Auberge Espagnole*, de Cédric Klapisch, une année à faire la fête avec des gens venus de toute l'Europe, caricatures de leur propre culture.

Certes les Erasmus partagent donc des conditions communes, mais au-delà de celles-ci leur mode de vie exprime aussi des choix singuliers. Germàn le dit : il ne se sent pas comme cet individu typique qu'on nomme Erasmus. Il a depuis longtemps évité les soirées Erasmus qui se ressemblent toutes pour favoriser des soirées avec ses amis ; il étudie avec des intensités différentes selon la date du rendu de projet, ce qui correspond davantage au rythme des études d'architecture qu'à un rythme proprement Erasmus. En outre les raisons qui ont motivé son départ sont tout à fait personnelles, elles nous rappellent que si le phénomène peut être observé à une échelle globale, il n'empêche que chacun éprouve sa singularité dans l'expérience.

Les trois grandes universités de Berlin comptabilisent à elles-seules plus de 7.000 étudiants Erasmus. Ils font bien sûr partit de cette société cosmopolite, et par l'environnement interculturel dans lequel ils sont plongés, on pourrait même penser qu'ils sont des actifs du cosmopolitisme, de cette idée d'ouverture citoyenne aux autres. La limite c'est qu'à être très ouvert entre eux, les Erasmus deviennent un peu fermés aux Autres. Que ce soit de ma propre expérience ou de celles d'autres étudiants en mobilité, c'est une conclusion qui revient quasi-systématiquement : peu d'échange avec les gens du pays. Un peu à l'image des touristes, les Erasmus ne sont pas toujours bien perçus par les berlinois ; et en contrepartie les allemands paraissent toujours un peu dur d'accès pour les Erasmus, pas toujours compréhensif par rapport à la langue, plongé dans leur « vie ordinaire ».

Sur 12 de mes amis Erasmus, 4 ont décidé de rester, deux cherchent du travail (pour une installation prolongée donc), l'un reste 6 mois de plus pour faire un stage et le dernier entame un doctorat dans un laboratoire de recherche (donc 3 ans de plus minimum) ; 6 autres émettent le souhait de revenir s'y installer prochainement, à la fin des études. A long terme et dans certains cas s'établissent donc des liens, qui font heureusement vaciller cette idée.

GERMAN



J'ai rencontré Germàn en septembre lors des cours intensifs d'allemand, dispensés par notre université d'accueil, où il étudie également l'architecture. Avec ses cheveux, ses yeux bruns et sa grande barbe, ajouter qu'il est espagnol devient superflus.

Âgé de 25 ans, Germàn est originaire de Fabero, un village de la région de León, en Espagne. Il étudie à Valladolid et est pour sa 5^{ème} année, en échange Erasmus à la Beuth Hochschule für Technik. Il est arrivé le 6 septembre 2010 à Berlin et habite dans l'une des résidences étudiantes de la ville, à Tiergarten (tout proche du grand parc Tiergarten, centre de Berlin).

Il a toujours vécu en Espagne, mais son père est allemand. C'est pour cette raison d'ailleurs qu'il a souhaité venir vivre un an en Allemagne, pour se familiariser avec ses propres racines, faire progresser son allemand qui n'est pas très bon. Et puis il voulait "se voir en Allemagne", comme pour s'essayer à cette deuxième culture qui fait ou du moins pourrait faire partie de lui. Il a d'ailleurs l'impression de mieux comprendre son père ici. Pourquoi Berlin ? Parce qu'on lui avait dit que c'était la meilleure ville d'Allemagne, et maintenant après quelques voyages et quasi un an de vie ici, il pourrait le confirmer à n'importe qui, en ajoutant... "Mais pas une ville très allemande finalement". Ça le préoccupe un peu, de ne pas avoir été dans une "ville très allemande", mais en même temps c'est ce qu'il trouve bien, parce qu'il se rend compte qu'il est tout de même davantage espagnol, il a toujours vécu en Espagne et il ressent la force de sa culture hispanique en étant ici. À choisir il pourrait aussi se définir comme un "Citizen of the world".

Alors que son séjour ici s'achève dans trois semaines, il me confie qu'il aimerait pouvoir faire une deuxième version de son année écoulée, pour éprouver une deuxième façon de vivre la ville.

C'est ce qu'il espère pouvoir faire en revenant vivre ici un temps, d'ici un ou deux ans. Pour l'instant il va rentrer en Espagne, à Valladolid, faire son projet de fin d'études, ce qui lui prendra un an ou plus, et il pense profiter des deux semaines qui s'écouleront entre sa soutenance et l'annonce des résultats pour venir en voyage à Berlin, commencer à chercher travail et logement. L'optique du retour est déjà bien envisagée. Et il n'a pas peur de ce retour. Il sait que les amis d'aujourd'hui ne seront certainement plus là, que ce sera plus dur de recommencer sans le cadre Erasmus qui facilite beaucoup de choses : les tarifs préférentiels pour les sorties, les offres culturelles, les résidences étudiantes, les rencontres avec d'autres étudiants... Mais il n'a pas peur. Un peu d'appréhension, mêlée à une forte envie, comme ce qu'il avait ressenti avant d'arriver en Septembre. Les situations changent mais c'est la vie. De tout de façon il ne s'est jamais vraiment senti comme un étudiant Erasmus typique, mais plutôt comme un étudiant parmi d'autres. L'Erasmus pour lui c'est celui qui ne vit pas dans un monde réel, mais plutôt dans un espèce de mirage euphorique, déconnecté de la réalité pendant un an, où tout autre Erasmus est un "ami" le temps d'une année, tout soir une nouvelle fiesta. En un mot, superficiel. Ici, il étudie, il a créé des amitiés qu'il n'envisage pas de délaisser à la fin du mois, il est attaché aux lieux, à la ville, ça ne serait pas n'importe où pareil. Pour autant, il admet que la plupart de ses amis sont d'autres étudiants Erasmus, car avec seulement deux jours de cours par semaine, il est difficile de se lier avec les étudiants allemands, d'autant que ceux-ci ne sont pas facile d'accès, « ils sont allemands ! » Et oui ! Devenir ami avec un allemand semble être une tâche qui requiert beaucoup de temps et de volonté... "ils te saluent volontiers, mais avant d'envisager de faire des choses avec toi, simplement, spontanément, il semble y avoir un pas". Il identifie en eux un caractère indifférent, qu'il aime d'une part parce que cela contraste des espagnols qui parlent, critiquent, jugent constamment les autres, mais qu'il réproche d'autre part parce que cela marque un fort individualisme. En tout cas il est admiratif de la confiance qu'ont les allemands en eux-mêmes, en leur travail, en leurs habits.

Sa famille et ses amis lui manquent mais d'une manière positive : comme il s'est fait ici des bons amis, le manque n'est pas gênant et il ne le voit pas comme quelque chose de lourd à porter, de triste ou de mal.

LA CLASSE CRÉATIVE¹

Dans la première partie de ce mémoire nous avons vu que les guides touristiques, lorsqu'ils insistent sur le cosmopolitisme, renvoient beaucoup à la richesse de l'offre artistique et à l'attraction des artistes. En effet la ville regorge de musées (160 pour le Grand Berlin), de galeries (environ 600), et accueille des artistes venus de partout. On y trouve tout type d'art : entre les richesses historiques du Pergamonmuseum (comme l'Autel de Pergame, la Porte de Babylone...) et les œuvres de *street art* dispersées dans la ville, les installations d'art contemporain dans l'espace public ou les expositions de photographies, il y en a pour tous les goûts. La ville semble offrir tous les possibles pour les artistes : les facteurs de niveau de vie, de rythme sont favorables à la profusion artistique et les nombreux immeubles vacants, à moitié vétustes, deviennent les terrains de toutes sortes d'expérimentations. Ce sont aussi les boutiques de créateurs en tout genre (design, stylisme,...) qui représentent un type de commerce particulier (ou peut souvent y voir directement les créateurs à l'œuvre), qui dominent certaines rues (notamment dans les quartiers de Prenzlauer Berg, Mitte, Friedrichschain) et traduisent la présence de nombreux créateurs qui cherchent à vivre de ce qu'ils produisent. C'est dans ces lieux et manifestations visuelles que l'on reconnaît la forte présence d'une classe créative, mais c'est aussi dans les rassemblements, comme l'Art forum (grand forum d'art contemporain), les nombreux festivals d'échelle plus restreinte, comme Hunger, le festival auquel Jérémie a participé, ou les projets à durée de vie limitée dans lieux en *Zwischennutzung* (cf. partie suivante), comme le projet Mica-Moca, installé pour quelques mois dans une ancienne usine de Wedding, qui se veut une plateforme d'échanges artistiques. C'est aussi dans les styles vestimentaires (on évoquait plus haut leur richesse) que l'on reconnaît cette classe, qui se trouve à la pointe, en avance sur la mode ou complètement déconnecté de celle-ci.

Mais qu'est ce qui caractérise cette classe ? Richard Florida, suite à de nombreux entretiens, à des enquêtes sur une large part de cette classe, nous propose quelques uns de ces traits : constituée de gens ouvert d'esprit, qui adorent leur travail, qui ont des préférences sociales et culturelles similaires, mais ne se perçoivent pas comme un groupe, cette classe se divise en deux : ceux qui font partie du "Super creative core", qui créent, inventent de nouvelles formes et les "creative professionals", qui pensent d'eux-mêmes, sont amenés à résoudre des problèmes, mettre en place de nouveaux protocoles. Cette

¹ Le terme est emprunté à Richard Florida

Rencontré de manière tout à fait hasardeuse, le premier mardi du mois de mars dans un métro entre Hallesches Tor et Kottbusser Tor. Originaire de la région parisienne, Jérémie est âgé de 29 ans. Il est arrivé à Berlin il y a environ 2 ans et 3 mois et habite depuis peu à Platz der Luftbrücke, dans Kreuzberg Ouest. En France il a fait une formation licence-master aux Beaux-arts et a essayé de vivre de sa production artistique, sans succès. C'est pour cela qu'il est venu à Berlin, tenter sa chance, même s'il ne se nomme pas comme « artiste ». Ici, il travaille à ses projets artistiques - 3 en ce moment - et cherche des opportunités pour exposer. En mai 2011, il a notamment participé au festival d'art contemporain Hunger. Petit festival, on ne peut pas dire que cela ait attiré "le grand public", plutôt des gens du milieu, les artistes étaient originaire du Monde entier et l'ambiance complètement déjantée. Il est aussi employé au *black* dans le bar Madame Claude, pour faire les extras. Ce bar a été fondé par 3 français, et a un staff pour le moins cosmopolite : italien, français, grec, espagnol, canadien. Pendant les vacances scolaires allemandes, il est aussi employé en tant que moniteur français pour des colonies de vacances, il est engagé pour s'occuper des enfants et leur parler en français. Il bénéficie du RMI français, mais n'est visiblement pas serein : il a peur qu'on puisse lui retirer et lui demander de rembourser ce qu'il a touché depuis qu'il est ici. Il s'avouerait plus tranquille de parvenir à décoller dans le milieu artistique berlinois, pour pouvoir s'en passer. Il dit lui-même qu'il n'est pas « casé » dans une vie, un travail, une famille, il a décidé "de rester éternellement jeune".

Il a tout d'abord vécu pendant deux ans dans une colocation avec des allemands, à Kotti, mais n'en garde pas un bon souvenir. Ça ne se passait pas bien avec ses colocataires et il se rend compte désormais que cela le poussait à sortir énormément. Il met ces discordances sur le compte de différences culturelles et me prend à témoin : « Ça te viendrait à l'idée, toi, de réserver ton salon ? ». Le loyer très bas et la localisation l'ont retenu un temps, mais il habite désormais dans un nouvel appartement, seul, à Platz der Luftbrücke. En ce moment il y fait de nombreux travaux en échange de 4 mois exonéré de loyer. Cet investissement traduit sa volonté d'y rester et de rester à Berlin.



Il mentionne des amis grecs, italiens, espagnols et français plus qu'allemand. D'ailleurs il pense que la culture latine joue pour beaucoup dans ces affinités. Il passe entre autre beaucoup de temps avec Matthieu, un français de 28 ans, rencontré chez Mme Claude, avec qui il a l'habitude de fréquenter les mêmes lieux. Avant, pour son projet il travaillait avec un grec, un allemand et un français, mais récemment embrouillés il ne travaille désormais qu'avec des français: "Super Berlin!".

Il ne se considère pas comme immigré, car pour lui c'est associé à une connotation péjorative. Or il se sent bien ici, mieux qu'en France. Il dit que c'est le fait de parler la langue qui l'aide, qui fait qu'il s'intègre. Il ne se dit pas non plus étranger, parce qu'on entend trop le mot étrange, dans ce mot et pour lui ce sont plutôt les allemands qui sont étranges, étrangers à lui. Expatrié peut-être, mais ça lui fait trop penser à l'Algérie —d'ailleurs son père est algérien.

Il entend rester ici jusqu'à ce qu'il se soit libéré d'un formatage qui le pousse à penser sa vie en devoirs à remplir, choses à faire. Pour cela Berlin est propice, les gens ne semblent pas dominés par cette préoccupation, ils vivent davantage au gré de leurs envies quotidiennes.

Il m'évoque en exemple, l'un de ses amis qui vit ainsi sa vie : il se lève lorsqu'il se réveille, va jouer au ping-pong, va aller boire une bière, voire comment sa journée évolue, décomplexé de "n'avoir rien fait". Il aimerait en arriver là, mais sent qu'il a encore du travail à faire sur lui : il ressent encore aujourd'hui un certain sentiment de culpabilité lorsqu'il ne produit rien. Il a néanmoins beaucoup changé depuis qu'il est à Berlin, il est plus serein, plus calme, alors qu'en France il se sentait toujours en colère. L'une des raisons à cela serait l'espace qu'offre la ville. Il est persuadé que les gens ont besoin d'espace, que "les entasser" ça ne fonctionne pas, ça crée trop de proximités, de tensions.

classe partage aussi, en partie inconsciemment, des valeurs communes : l'individualité : ils ne veulent pas appartenir à des groupes, des corporations, ne veulent pas se conformer à quelque chose ; la méritocratie : ils ne se définissent pas par rapport à l'argent qu'ils touchent mais cherchent davantage le respect de leur pairs ; la diversité et l'ouverture : tout le monde doit y être accepté, ils refusent les standards. Finalement si cette classe semblent diverse, car les productions prennent davantage d'importance que le sexe, la nationalité, l'âge, l'origine sociale, elle reste néanmoins une classe d'élites. On retrouve ces traits chez Jérémie : une identité visuelle marquée, le fait de ne pas se dire "artiste" ou de refuser de nommer son statut de berlinois par des qualificatifs qui sont à goût toujours trop restreint. C'est aussi son ouverture face à ceux qui ne ferait pas partie de cette classe : "Je ne fais pas un art d'élite, je suis intéressé par ce que chacun peut en penser, ça ne m'intéresse pas de m'adresser uniquement à des artistes" et le caractère individuel de celui qui ne dépend de personne et cherche au maximum à s'affranchir de la pression sociale, de l'avis général.

On peut rapprocher le travail de Richard Florida aux observations de Michel Wieworka. Celui-ci identifie trois types de diasporas, la troisième et plus récemment observée "correspond à une logique de production dans laquelle s'invente une communauté transnationale [...] Elle se caractérise par sa grande créativité artistique, par l'expressivité de ses acteurs les plus visibles, par un rapport au corps, à la sexualité, à la danse et à la musique qui traduit une formidable exigence de subjectivation [...] Elle est construite par ceux qui s'y reconnaissent, elle n'est pas un héritage [...] Elle produit ses codes, son économie, sa culture, plus qu'elle ne les reproduit".¹

Très visible, la communauté créative est très présente dans la société berlinoise. Par ses principes d'ouverture, elle concourt au cosmopolitisme de la ville. Mais un peu à la manière des Erasmus, elle se referme sur elle-même : la classe créative est une classe d'élite, pour s'y retrouver, encore faut-il avoir été initié à ses codes.

¹ *La différence*, M. Wieworka, p 67, Les classiques de sciences sociales, 2008

INGRIDA

Depuis octobre je prends des cours de danse moderne à ma faculté, c'est ainsi que j'ai rencontré Ingrida, ma professeur de danse. A son accent et sa façon de chercher ses mots parfois, j'ai vite compris qu'elle n'était pas allemande.

Agée de 28 ans, Ingrida vient de Vilnius, en Lituanie, et est arrivée à Berlin la première fois en Septembre 2004 pour réaliser un semestre dans le cadre d'un échange Erasmus. Elle étudiait alors la philologie allemande et cela rentrait dans le cadre de son cursus d'aller passer 6 mois en Allemagne. Si elle a choisit Berlin, c'est pour la simple raison qu'il s'agit de la capitale. Les quelques premiers jours ont été un peu dur, mais après elle s'est vite sentie très bien dans la ville, à tel point, que si à la fin de son semestre elle est dans l'obligation de retourner à Vilnius pour passer sa licence, elle a déjà néanmoins pris la décision de revenir à Berlin dès le mois d'août 2005. Elle est tombée amoureuse de la ville. Les possibilités de travail, culturelles, le côté international, le *cosmopolitisme* (dit en français) de Berlin l'ont vite séduite. Le retour a été facile, puisqu'elle avait déjà ses amis ici et qu'elle réintérait le même environnement (faculté et lieu de vie).

Aujourd'hui elle est donc installée, de manière « permanente ». Elle est encore étudiante, elle suit une formation qui n'existe pas en France, un mélange de licence-master traversant 3 cursus : la linguistique, le journalisme et la théorie du théâtre. En ce moment, elle travaille intensément sur la rédaction finale de ses études. En parallèle elle donne des cours de danse moderne, de fitness et de pilates à la *Beuth Hochschule für Technik* et à la *Hochschule für Technik und Wirtschaft*, deux écoles supérieures de Berlin.

En arrivant la première fois à Berlin, elle avait un très bon niveau d'allemand de par ses études, mais ressentait quelques difficultés avec le langage courant, les expressions. Aujourd'hui elle est bilingue. Lorsqu'on lui pose la question de savoir si elle se sent intégrée, la question ne fait pas vraiment sens pour elle, elle ne vit pas de problème par rapport à ses origines, elle travaille, parle l'allemand, se sent chez elle ici. Lorsqu'elle est confrontée à la facette bureaucratique, administrative de Berlin, elle se sent encore étrangère, car les choses ne se font pas si facilement. Mais en parallèle, elle trouve que Berlin exprime de manière naturelle un message de bienvenue, dans la rue, la vie de tous les jours, par son cosmopolitisme. Ce à quoi elle n'était pas habituée en Lituanie. En comparaison, les allemands lui semble très ouverts, chaleureux et Berlin vraiment multiculturelle, même si ce n'est pas vrai dans tous les quartiers (comme Charlottenburg par exemple).

Elle habite dans le quartier de Friedrichshain, dans la cité universitaire où elle avait emménagé en septembre 2004. Elle avait choisi de s'y réinstaller en août 2005, car ses amis y étaient encore (mais maintenant beaucoup l'ont quitté). Les quartiers qu'elle fréquente de manière habituelle sont Friedrichshain, bien sûr puisqu'elle y habite mais aussi pour sortir (elle évoque la Simon Dach strasse), Prenzlauer Berg pour les cafés, Wedding et Dählem pour le travail, Rummelsburg pour se promener.

Son entourage ici est constitué de personnes de tout horizon, aussi bien d'allemands que d'étrangers, le milieu des études offrant de nombreuses possibilités de rencontres. En arrivant elle avait deux amis lituaniens, avec qui elle n'est plus trop en contact, mais elle en a par la suite rencontré quelques autres.

Ce qui lui manque c'est la cuisine lituanienne et sa famille. Evidement c'est par phase, quand tout va bien, ce n'est pas tant un problème d'être loin de sa famille, mais quand ça ne va pas, c'est un peu plus dur. Elle rentre environ 3 fois par an en Lituanie, car si ses amis viennent la voir de temps en temps ce n'est pas le cas de sa famille. Au début elle se sentait très facilement coupable quand elle ne donnait pas de nouvelles toutes les semaines, mais c'est un sentiment qui s'estompe de plus en plus.

LE TRANSNATIONAL

Si Jérémie n'a pas trouvé de qualificatif pour se définir, celui-ci aurait peut-être pu lui convenir.

Comme Ingrida ou Kenza, il n'a pas la nationalité allemande mais vit de manière permanente à Berlin. A travers leur trois portraits on retrouve des caractéristiques qui leur sont communes et qui nous permettent de comprendre un peu mieux ce qu'est la vie d'un transnational à Berlin.

Tout d'abord il semble que le transnational soit soumis à des difficultés de définitions administratives : c'est en effet un mode de vie assez récent que de vouloir vivre dans un pays étranger sans chercher à en obtenir la nationalité et il n'existe pas, à l'heure actuelle, de statut officiel pour ce mode de vie. Ainsi Jérémie ne sait pas s'il est dans une situation régulière face à son RMI français et sa production artistique berlinoise, et Ingrida, elle, avoue se sentir étrangère lorsqu'elle a à faire à l'administration allemande : les choses ne s'y font jamais simplement. La ville de Berlin, pour ce qu'elle tient du caractère allemand ne facilite pas les choses en la matière : la bureaucratie est faite de nombreuses règles et il faut veiller à faire les démarches correctement. Pour Beck, "la catégorie de la transnationalité est le concept opposé (ou transversal) à tous les concepts d'ordre social".

Autre trait caractéristique, le transnational combine les cultures : il est dans une logique d'addition et non pas d'exclusion : Jérémie est français et berlinois. Le changement de pays n'affecte pas la continuité de leur existence qui se poursuit de manière fluide : Ingrida et Kenza ont ainsi poursuivi leurs études à Berlin en ajoutant ce qu'elles y trouvaient de positif. Cependant si ce mode de vie n'exclut pas l'une ou l'autre des cultures, on remarque qu'il empêche un retour dans le pays d'origine, qui serait vue comme une régression : pour Kenza cela est impensable, tant le fossé entre le statut des femmes au Maroc et la vie qu'elle mène ici est grand. Jérémie admet avoir changé dans cet autre environnement et ce d'une manière positive qui n'admet pas de retour en arrière. On pourrait rapprocher le transnational de la définition de Michel Wievorka du cosmopolite qui "combine de manière égocentrique les cultures au sein desquelles il se meut, sans participer de l'intérieur à leur expérience". Cette idée de combinaisons d'identités, rend floues les limites entre le Même et l'Autre : "les transnationaux ne sont ni des étrangers, ni des ennemis, ils ne sont pas non plus des autochtones, et en même temps, ils sont autant autochtones, nationaux, qu'étrangers. La catégorie du transnational fait donc référence à un « tiers »

KENZA



Kenza suit les cours d'Ingrida avec moi. Agée de 30 ans, elle vient de Fez au Maroc, et s'est installée la première fois à Berlin en août 2007. Elle est restée deux ans, est partie un an en Chine puis est revenue depuis décembre dernier. Avant 2007, elle habitait à Barcelone, où elle s'était mariée assez jeune (22 ans) pour, en majeure partie, obtenir la nationalité espagnole. Elle y a étudié jusqu'à la licence, mais ne pouvant pas y faire de master elle a décidé de venir poursuivre ses études à Berlin. En Allemagne, pour améliorer son niveau d'allemand, à Berlin, parce qu'elle avait visitée la ville deux fois auparavant pendant l'été et qu'alors la ville lui avait paru "super". Elle est désormais ingénieure en management de projet dans une entreprise de télécommunications.

Lorsqu'elle est arrivée, elle a été hébergée quelques jours chez une amie à Prenzlauer Berg, et se souvient d'avoir été très étonnée des conditions dans laquelle celle-ci vivait : sanitaires sur le palier, douche dans la cuisine, immeuble délabré ; de tout évidence dans certains des immeubles pas encore rénovés du quartier. Son allemand est moyen en arrivant, mais s'améliorera vite. Dès qu'elle trouve un appartement vide qui lui convient, elle s'y installe. Elle y vit toujours. Il est situé dans le quartier de Kreuzberg, où elle passe la plupart de son temps libre, car ses amis y habitent aussi. Sinon elle travaille dans le quartier de Charlottenburg, et fait souvent visiter la Gendarmenmarkt (Mitte) car elle le considère comme le plus bel endroit de Berlin.

Quand elle a commencé à chercher un travail, elle a eu le sentiment que les employeurs cherchaient en priorité des allemands, ou au moins des gens qui maîtrisaient parfaitement l'allemand et dont l'apparence physique ne laissait pas deviner des origines étrangères. C'est aussi l'impression qu'elle a aujourd'hui, alors qu'elle cherche un nouveau logement avec son compagnon, qui lui est allemand. Que ça passe beaucoup mieux quand c'est lui qui téléphone, avec sa voix sans accent et son nom qui sonne bien allemand. Que les propriétaires recherchent des locataires qui leur conviennent et qui conviendront aussi aux voisins. Mais en contrepartie le cosmopolitisme de la rue, de la ville, la fait se sentir bien et bien accueillie. Elle se demande quand même, si on ne pense pas un peu vite que Berlin est multiculturelle parce qu'il y a beaucoup de turcs qui y habitent. Elle a des amis allemands et d'autres qui sont étrangers, pas d'amis marocains ici. Elle explique que c'est plus simple de se faire des amis étrangers, parce qu'étant dans la même situation "d'immigrés", les gens ont les mêmes attentes, besoins, rythmes ; alors que les allemands sont dans leur propre milieu, tourné vers leur vie. Musulmane "à sa propre manière", elle n'avait au Maroc pas l'habitude de pratiquer, mais allait toutefois aux fêtes. Ici elle n'y va pas car elle ne reconnaît pas sa religion : pour elle, les musulmans de Berlin se sentent étrangers et de fait, cherchent à exprimer leur culture d'une manière encore plus forte et fermée, tombant ainsi dans un genre d'extrémisme auquel elle ne veut pas participer.

Elle regrette la cuisine marocaine. Au début elle essayait donc de cuisiner, surtout qu'avec les commerces et marchés turcs, elle pensait trouver assez facilement ce dont elle avait besoin, mais elle a vite abandonné car elle ne trouvait jamais exactement les produits nécessaires et ça n'avait jamais vraiment la même saveur... du coup elle se contente de manger "international".

La famille lui manque ? Oui, non, plus trop... elle a observé une transformation dans ses sentiments, elle ne sent aujourd'hui plus le besoin d'avoir des contacts forts avec sa famille. Désormais ce sont ses amis d'ici et son compagnon, surtout qui sont sa famille. D'ailleurs elle est revenue à Berlin, pour vivre avec lui, plutôt que de rester en Chine. Elle rentre tout de même une fois par an au Maroc.

Mais pour rien au monde elle ne retournera y vivre. Elle dit n'y avoir rien à faire. Elle pense qu'elle n'aurait pas de problème pour y trouver un travail, car ils sont souvent à la recherche d'ingénieurs, mais elle ne veut pas retourner vivre dans la société marocaine, en raison de la place qui tient la femme. Trop de pression sociale, pas assez de libertés. L'Europe lui offre beaucoup mieux. A choisir cependant elle préférerait vivre en Espagne, pas à cause du climat, mais de l'esprit des gens. Elle trouve que les gens y sont plus faciles d'accès, plus chaleureux, alors qu'avec les allemands il y a toujours une distance, une froideur.

que tait la distinction entre nationaux et étrangers, entre nous et les autres". (Beck)

La vie quotidienne du transnational s'accommode de particularités de la culture locale, qu'il n'apprécie ou ne comprend pas : Jérémie par exemple a vécu pendant deux ans dans une colocation avec des allemands dont il ne comprenait pas les réactions, Kenza a modifié sa pratique de la religion musulmane, elle ne va plus aux fêtes car elle ne la reconnaît pas ici ; elle a également changé son alimentation, car bien qu'elle aime cuisiner marocain, elle n'a pas à Berlin les moyens pratiques pour le faire.

Le transnational évolue dans un entourage multiculturel : ses amis sont pour beaucoup originaires de différents pays et il reconnaît de lui-même qu'il est plus simple de tisser des liens avec des gens qui, comme lui, ne sont "pas du coin", car ils connaissent les mêmes situations et l'échange s'installe plus naturellement. Si Jérémie a beaucoup d'amis français, ce qu'il semble apprécier, car il trouve en eux des "mêmes", Kenza elle, n'a pas d'amis marocains mais n'en exprime pas de manque et Ingrida avait, en arrivant la première fois, deux amis lituaniens, qu'elle a désormais perdu de vue, comme si elle n'avait plus besoin du sentiment rassurant qu'ils lui apportaient au départ. Ils ont tous trois cependant des amis allemands, un travail et maîtrisent bien la langue allemande, ce qui les fait se sentir "intégrés" à Berlin.

Enfin, le lien avec leur famille, souvent restée dans le pays d'origine, évolue. Ingrida entretient ce lien, en rentrant de manière assez régulière en Lituanie (3 fois par an), mais elle admet qu'elle s'en éloigne de manière naturelle, prise par sa vie à Berlin, elle donne et prend de moins en moins de nouvelles. Elle ne se rend compte que sa famille lui manque, que lorsqu'elle ne va pas très bien. Pour Kenza, la famille a perdu beaucoup d'importance, elle ne ressent plus de liens forts envers eux, tandis que ce sont les personnes qui l'entourent directement qui sont désormais sa famille.

Finalement un assez fort sentiment individualiste, ou du moins indépendant, semble nécessaire pour motiver le départ. Celui-ci apparaît comme la recherche dans tous les cas d'une situation de vie meilleure et ce même si cela implique l'éloignement des siens, qui n'est pas vécu de manière déchirante.

IRINA

Je l'ai rencontré lors d'un stage que j'ai effectué durant le mois de Mars au sein de l'agence d'urbanisme S.T.E.R.N à Berlin, Prenzlauer Berg. Elle est employée de cette structure et j'ai travaillé avec elle deux semaines, dans le cadre du "Quartier Management" de Hellersdorf Promenade.

D'origine russe, plus précisément de Novosibirsk, elle est actuellement âgée de 27 ans. Elle est arrivée en Allemagne en janvier 1994, alors âgée de 10 ans. C'est à son accent très marqué (elle roule les r) que j'ai remarqué qu'elle était étrangère. Toute sa famille du côté paternel a immigré à Berlin en 94, ses grands parents, son père et ses oncles avaient en effet la nationalité allemande et faisaient parti des *Spätaussiedler*. Sa mère et elle-même en revanche ont la nationalité russe. Ils sont venus en particulier à Berlin, car l'un de ses oncles était déjà ici, et c'était la capitale, beaucoup de *Spätaussiedler* venaient s'y installer. Son père est architecte et sa mère avait une petite entreprise de textile en Russie. Ici son père pourra exercer sa fonction, mais sa mère se reconvertira en employée de bureau. Aujourd'hui ils ne travaillent "malheureusement" plus, mais s'occupent par de nombreux loisirs (arts, littérature, cinéma...).



En arrivant, ils sont logés comme la plupart, dans un camp d'accueil de Marzahn (quartier à l'est de Berlin), en attendant de trouver un logement. Ils n'en partiront qu'un an et demi plus tard, lorsqu'ils auront trouvé un appartement, toujours à Marzahn. Elle reste chez ses parents, dans ce logement, jusqu'à l'*Abitur*¹. Elle va à la *Grund-* et l'*Oberschule* puis au *Gymnasium*, en suivant le cursus allemand normal. En arrivant pourtant ses connaissances en allemand sont très basiques et ce n'est pas évident pour elle, d'autant qu'elle est la seule étrangère de sa classe. Mais ayant une habitude déjà marquée dans sa langue maternelle à lire, elle se met à lire énormément de livres pour enfants en allemand et se familiarise avec cette langue. Elle pense que c'est ce qui l'a fait réellement progresser, aidée aussi des autres enfants, très ouvert à la discussion. Il lui faudra environ un an et demi pour se sentir vraiment à l'aise, mais désormais elle parle l'allemand couramment, même si l'accent russe est toujours là.

Une fois son *Abitur* obtenu, elle débute des études de sciences de l'éducation, dominante pédagogie sociale, qui dureront 5 ans. Elle déménage à ce moment pour s'installer avec son ami dans le quartier de Rummelsberg. Lui est également d'origine russe, avec une famille de *Spätaussiedler*, revenue à Berlin. Ils se sont rencontrés par des amis communs. Ils habiteront deux ans dans ce premier logement, mais en raison du loyer élevé qui leur empêche de profiter de leur vie d'étudiants, ils déménageront pour Friedrichshain où les loyers sont bas et les offres de sorties pour les étudiants, élevées. Ils habiteront ainsi 5 ans sur la Frankfurter Allee.

Dès la fin de ses études elle est employée chez S.T.E.R.N, agence d'urbanisme et de renouvellement urbain, et travaille depuis dans le "Quartiersmanagement" d'Hellersdorf. Un dernier déménagement les ramène depuis peu à Marzahn, où habitent toujours ses proches (sa famille et sa meilleure amie). Leur motivations étaient de se rapprocher de leur entourage, surtout des parents, qui vieillissent, pouvoir emménager dans un logement plus grand (les loyers y sont inférieurs), être plus au calme. A la manière dont elle évoque la chose, on sent qu'il y a derrière la projection d'un futur (des enfants, les chambres supplémentaires du nouvel appartement, l'idée de sortir du centre-ville...). Son futur, elle le verrait bien à Berlin, son mari, lui, aimerait bien aller un peu plus dans la campagne, mais c'est une idée qu'elle a pour l'instant du mal à accepter, elle a grandi en ville et aime le fait de se savoir à 10 min du centre, des activités.

Quand je lui demande comment elle se ressent, se définit par rapport à ses origines, elle me répond que c'est toujours une question délicate, car si ici elle se sent bien russe, toujours un peu en décalage (non pas dans un sens négatif) avec les allemands, quand elle retourne en Russie, en revanche elle se rend compte, qu'elle n'est plus si "russe". Plus tout à fait russe, pas vraiment allemande, ou

1 Equivalent du Baccalauréat général

LES INEGALITES SOCIALES

Ces différents récits mettent en lumière un thème important, lorsque l'on veut parler d'immigration : les inégalités sociales. Loin d'avoir disparu et effacé au passage la notion de classe sociale, elles semblent au contraire apparaître davantage dans ces nouvelles sociétés cosmopolites.

Tout d'abord les inégalités internationales. "Le champ d'expérience national est de plus en plus le lieu où s'affrontent et se révèlent les inégalités, les contrastes et les problèmes de justice globaux". En effet, difficile de comparer la situation d'immigré de S. à celle de Germàn. Si ce dernier a fait le choix de venir s'installer à Berlin, S., lui, a été contraint à la migration. Ils ne partent pas avec le même bagage : leur condition de vie, la situation de leur pays d'émigration constituent un capital qui ne leur ouvre pas les mêmes portes. Avec la libre circulation, l'euro et les échanges de types Erasmus, les étudiants européens sont à peine considéré comme étrangers, ils ont d'office un statut légal, ils sont accueillis (système de parrainage, structure d'accueil) et profitent de privilèges. Ils sont reçus comme des invités. Leur caractère étranger est perçu la plupart du temps comme quelque chose de positif et valorisé : le charme d'un accent fait oublier les erreurs de grammaire, une attitude déplacée pour des allemands est aisément mise sur le compte d'un trait culturel et en devient attrayante (l'esprit contestataire des français, le caractère bruyant et fêtard des espagnols). La situation économique de l'Allemagne, même si elle est plus élevée que celle d'autres pays de l'Union Européenne n'en reste pas moins dans les mêmes ordres de grandeur – d'autant que Berlin profite d'un niveau de vie inférieur aux autres grandes villes allemandes. Il n'est donc pas très déstabilisant de migrer de l'un à l'autre : le capital économique du migrant ne perdra que peu ou pas de valeur. Bénéficiant de visites culturelles, de tarifs préférentiels pour les musées et autres atouts de la ville, l'étudiant Erasmus aura toutes les opportunités d'enrichir son capital culturel, la migration sera profitable.

En revanche le cas de S. est moins évident : la confrontation dès l'arrivée avec les forces de l'ordre, la nécessité de batailler pour obtenir un statut, l'intégration rendue difficile par le manque de moyens financiers, de capacités d'expression. Ses difficultés en allemand pèseront continuellement sur lui : pour trouver un stage, un emploi, ses différences jouent plus en sa défaveur. Son handicap, sa couleur de peau surtout l'ont rendu quelques fois victime de discriminations. Pas sûr non plus qu'il profite des multiples offres culturelles de la ville, qu'il apprécie particulièrement le fait singulier d'être à Berlin. Dans ce cas-ci

plutôt un peu les deux. Elle dit qu'elle vit bien ici, à Berlin, car elle à l'impression de pouvoir y vivre pleinement les deux nationalités à la fois. Elle s'estime intégrée, puisqu'elle parle couramment l'allemand, qu'elle a un travail, des amis de tout horizon et d'Allemagne et en même temps elle fréquente souvent un cinéma russe le Kino Krokodil (Prenzlauer Berg), le café Datscha (Friedrichshain) où elle retrouve les spécialités russes, le restaurant Romantica (Schöneberg). Autant de lieux qui lui permettent de vivre la part russe de son être et qu'elle prend plaisir à faire découvrir à ses amis allemands. Et puis il y a les chaînes de télévision, les journaux russes et internet qui lui permettent de rester en contact avec ses origines. Elle ne retourne pas très souvent en Russie, une fois au début elle est retournée dans sa ville natale, mais elle n'y a plus d'attaches, elle était encore jeune lorsqu'elle est partie. Maintenant quand elle retourne en Russie c'est plus pour aller à Moscou ou des amis à elle et son mari se sont installés.

Ce qui lui manque le plus, c'est la "russische Mentalität", pour elle les russes sont des gens chaleureux, affectueux, simples. Elle sent bien qu'à avoir grandi, ici, elle n'a pas cette facilité d'accès, de sympathie si courante en Russie. Pour elle, les allemands sont des gens très ordonnés, ponctuels, qui organisent leur vivre ensemble en se tenant à de nombreuses règles, très ouvert au Monde aussi. Elle ne voit pas ça comme quelque chose de positif ou négatif, juste comme une différence.

Petite, elle essayait de cacher ses origines, mais ce besoin est parti de lui-même, notamment pendant ses études supérieures, pendant lesquelles elle a rencontré des gens venus de partout. Elle a le sentiment qu'à cette période les choses changeaient à Berlin, de plus en plus de personnes arrivaient de partout, ça commençait à être valorisé. Ou alors, c'est juste qu'elle changeait de milieu. Par contre, elle trouve qu'il y a toujours une différence entre la partie Est et la partie Ouest de Berlin sur ce point. Les gens de l'Ouest sont d'une manière générale beaucoup plus ouverts aux étrangers dit-elle, à l'Est et elle le note à Marzahn en particulier, il y a encore beaucoup de réticence à l'égard des immigrés, avec la rancune amère "ils viennent prendre notre travail". Elle met ça sur le compte de la situation du travail, beaucoup plus dure à l'Est. Elle estime que par rapport à ses origines, une grande part des personnes qu'elle rencontre ont une attitude positive, ils sont intéressés, la questionne, beaucoup n'y prêtent aucun intérêt et seul une faible part a une attitude de rejet. Elle n'a connu aucun épisode particulier d'exclusion.

Quand je lui demande les endroits dans Berlin où elle va souvent, où elle aime aller, elle commence par penser à ici [nous sommes au QM d'Hellersdorf], parce que c'est ici qu'elle vient travailler tous les jours, puis elle évoque Friedrichshain, autour de la Simon Dach Strasse, d'Ostkreuz, où elle aime sortir, elle s'y sent toujours chez elle. Quand elle veut aller se promener au calme, elle aime toujours aller dans le coin de Rummelsburg. Je lui demande ce qu'elle pense de l'environnement construit de Berlin-Est, en mentionnant le rapport à l'Union Soviétique, elle me dit que la première impression qu'elle a eue était que ça ressemblait énormément à la Russie. La Karl-Marx Allee pourrait être à Moscou, alors ça ne la dépayse pas trop. Par contre l'Ouest n'a rien à voir. Elle réfléchit puis me dit qu'elle ne fréquente pas d'endroit particulièrement « allemand », les trucs typiques berlinois, pour elle c'est "altmodisch" (passé de mode), elle évoque les *Eckekneipe*, ces bars de coin, où l'on ne croise que les habitués et dit que les endroits qu'elle aime davantage et qui présentent un intérêt à Berlin, ce sont tout ceux qui représentent le *Multi-kulti*, elle évoque à nouveau la Simon Dach strasse. Sur la question de la politique *Multi-kulti*, elle pense que ça fonctionne bien à Berlin, mais certainement pas aussi bien dans les autres villes allemandes. Ici ça fonctionne bien dans la vie de tous les jours, mais surtout dans le travail où elle trouve que les origines étrangères sont valorisées et vues comme un atout. Bien sûr, elle admet qu'il s'agit dans ce cas d'une population qualifiée qui maîtrise l'allemand.

Aujourd'hui dans ses relations, elle a des amis qui viennent de partout. Elle évoque une soirée parmi d'autres : elle est dans un bar avec son mari, des amis et autour d'elle, elle capte des conversations en allemand, en français, en anglais... et me dit "das ist Berlin !".

l'hospitalité de la ville a avant tout pour objectif de gérer une "situation irrégulière" : il faut qu'il s'intègre. C'est bien inscrit dans son esprit, dans celui d'Ibrahim et dans ceux des gens qui les entourent. Avant d'être une expérience enrichissante, la migration est une question de survie (pour S. et Ibrahim), ou au moins la quête d'une vie dans de meilleures conditions. L'enjeu de l'intégration est l'arrivée à un point d'équilibre, à une vie sûre. En somme, alors qu'il part avec une situation plus difficile, le migrant du Sud devra davantage faire ses preuves pour être légitime sur le territoire allemand, que le migrant du Nord, considéré comme un "pair".

Outre ces inégalités mondiales qui transparaissent dans l'accueil des migrants, ce sont les inégalités entre les classes sociales qui différencient les rapports aux migrants. Si dans les années 70, les immigrés berlinois appartenaient principalement à la classe ouvrière, venu précisément pour travailler en tant qu'ouvrier, aujourd'hui ils n'appartiennent plus à une classe : ils sont originaires de divers milieux et intègrent toutes sortes d'emplois. Plus que la nationalité, c'est alors le groupe social qui définit les groupes dominants-dominés. L'ouverture aux élites étrangères, quelque soit leur nationalité, se fera sans problème et au sein de leur propre milieu seront valorisées leurs différences, comme par exemple dans les classes créative ou étudiante. En revanche les pays "développés" acceptent aujourd'hui de moins en moins une immigration peu ou pas qualifiée, qui est souvent perçue et présentée par les médias comme source de problèmes, d'insécurité, de tensions. Dans leur environnement quotidien ces migrants verront leurs différences davantage sujettes à discrimination et racisme. L'accueil qui leur est fait est aussi très variable selon la situation économique du pays (ou de la ville) : en cas de prospérité et de plein emploi comme lors des *Golden Twenties*, personne ne trouve rien à redire à ces travailleurs qui viennent compléter la population active, mais lors de crise économique, le travailleur immigré est celui qui vient piquer l'emploi des locaux et/ou profiter des aides sociales.

Mais comment définir les classes sociales aujourd'hui ? Comment se démarquent les classes dominantes des classes dominées ? Incapable d'apporter une réponse à cette question si vaste, je souhaiterais toutefois évoquer la thèse de Richard Peterson qui identifie "une polarisation croissante entre une classe éduquée d'"omnivores" ou branchés culturels, dont les goûts et les pratiques sont éclectiques et diversifiés, et une classe moins éduquée d'"univores" ou exclus, dont les répertoires et les pratiques sont plus restreints". A travers cette thèse Peterson nous signifie que la tolérance et l'ouverture à la

S.

J'ai rencontré S. par mon colocataire Florian, avec qu'il est ami depuis environ 1 an et demi. Ils s'étaient rencontrés par hasard et depuis Florian passait du temps avec lui pour lui permettre d'améliorer son allemand. Ils sont devenus amis, et chacun désormais connaît plus ou moins la vie, les amis de l'autre. Il vient régulièrement chez nous pour utiliser internet, qu'il n'a pas chez lui. C'est ainsi que je l'ai rencontré la première fois au cours du mois de septembre. Avec lui j'ai toujours échangé en français, qu'il parle de manière fluide (même si parfois il emploie des tournures ou expressions que je ne comprends pas).



S. vient d'un petit village près de Kindia en Guinée et il ne sait pas quel âge il a. Toute sa famille a été décimée en 2000, lors de la guerre qui a opposé les forces gouvernementales et des groupes rebelles de Guinée, du Sierra Leone et du Libéria. Au cours de ces événements il perd son avant-bras droit. Il rejoint la ville de Conakry (la capitale) où un ancien client de son père le reconnaît, l'accueille dans sa famille et se comportera dès lors comme un père pour lui. Il grandit, va à l'école où il apprend le français, aidé par les enfants de "sa famille d'accueil".

Mais son état de santé est critique, il est très souvent malade et personne n'a les moyens de trouver ce qui en est la cause. C'est ainsi que l'Homme, tel qu'il le nomme, prend la décision de l'envoyer à Berlin où il connaît des gens qui pourraient l'accueillir et où il pourrait être soigné. Sur les papiers qu'on lui procure sa date de naissance est établie au 3 Mars 1993, il aurait donc « officiellement » 18 ans depuis peu, mais la plupart des gens lui donne au moins 5 ans de plus.

Il arrive à Berlin le 13 janvier 2008, les connaissances de l'Homme sont effectivement là pour l'accueillir et le faire sortir de l'aéroport. Ils prennent un bus avec lui mais une fois en ville le laissent se débrouiller, lui affirmant qu'il n'aura qu'à se renseigner auprès des gens dans la rue pour trouver un foyer d'accueil. Il ne parle pas un mot d'allemand et ne trouve personne qui comprend le français. Il se met alors à marcher sans but précis, dormant la nuit dans le U-Bahn et s'arrangeant du peu d'argent qu'il lui reste. Au bout de trois jours il rencontre un Noir, venant du Cameroun à qu'il peut expliquer sa situation. Celui-ci l'emmène dans un foyer pour les réfugiés à Pankow.

Le premier jour qu'il y passe, il est reçu par une femme qui lui demande son nom et l'installe ensuite dans une chambre avec deux autres personnes : un homme originaire de Guinée-Bissau et une Vietnamiennne. Ils sont tous trois emmenés menottés au poste de police, où il raconte son histoire. Il y passera aussi la nuit. Le lendemain les policiers le dirigent vers "l'Office étrangère", telle qu'il l'a nommée, où il pourra formuler une demande d'autorisation pour rester sur le territoire. On lui donne une "identification" et il est médicalement pris en charge. Au foyer, les gens lui conseillent également de se confier à un psychologue pour travailler sur ce qu'il a vécu et l'orienter vers une association, Xenion (*Psychosoziale Hilfen für politische Verfolgte*, littéralement "Aides psychosociologiques pour les persécutés politiques"), par laquelle il rencontrera Birgit, qui deviendra sa tutrice (sans avoir de rôle juridique, me précisera-t-elle, c'est davantage une aide, un accompagnement).

Il reste un mois et deux semaines dans ce premier foyer, puis est ensuite envoyé dans un autre foyer à Frankfurter Allee avec Moussa qui partageait sa chambre. Il commence à suivre des cours d'allemand organisés par le foyer, mais dispensés dans une école à proximité. Les médecins cherchent d'où viennent ses douleurs quotidiennes. L'un des médecins qui l'examine, estime à ses os qu'il a 20 ans, donc qu'il est majeur et ne peut pas rester dans le foyer où il est alors. Il est alors envoyé dans "un village", à Tegel Ort, dans un nouveau foyer d'accueil, dirigé par une femme qui "m'a vraiment aidé, qui s'est battu pour trouver ce que j'avais [la source de ses problèmes de santé]". Il s'agit de calculs rénaux, d'importance telle, qu'il sera opéré 4 fois au total (des deux reins), pendant un mois. Il reste deux mois à l'hôpital, mais

diversité est un nouveau "marqueur" de classe. On valorise la diversité d'un parcours, des goûts, le métissage de cultures, en somme l'hétérogénéité d'un capital ; les élites peuvent donc aujourd'hui aimer une musique estimée populaire sans que cela passe pour du mauvais goût, car ils aiment aussi Bach. Le métissage culturel est de même positif : être étranger dans un pays est un élément qui nous distingue des autres, mais à l'instar des goûts musicaux, cette identité culturelle doit se « cumuler » à d'autres richesses du capital pour être intéressante. L'étranger uniquement perçu comme un étranger, sans ce qu'on pourrait identifier selon nos normes (celles des pays « développés ») comme un capital intellectuel ou culturel suffisamment éclectique, n'est pas intéressant : il est trop homogène, pas assez ouvert. Or, qui sont les plus à même de diversifier leur capital culturel si ce n'est les plus éduqués, les plus proches des offres culturelles, les plus riches?

C'est ainsi que l'on remarque que les facteurs de niveaux de vie et d'éducation divisent toujours la société en classes, qui si elles sont moins facilement délimitables, par cette tendance à l'ouverture et l'éclectisme, n'en sont pas moins présentes. Les inégalités de chances sont fortement marquées chez les migrants et d'autant plus criardes qu'elles mènent à une situation où un même élément - la différence culturelle - sera perçu dans un cas comme quelque chose de positif et dans un autre comme quelque chose de dangereux.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARTS ET METIERS
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT DE PATENTAGE

en ressort "totalement guéri", même s'il continue à être suivi régulièrement, et qu'il a toujours d'importants troubles du sommeil. Il reste alors 4 mois dans le foyer de Tegel Ort, mais la directrice de l'école où il suit ses cours estime qu'il habite trop loin et ne peut pas continuer à vivre à Tegel Ort, car cela l'épuise trop. Il est alors transféré dans un foyer à Heinrich Heine Straße, dont il dit "ce n'était pas ma nature, ... c'était que des alcooliques". Il y reste deux mois, jusqu'à ce que la Femme (il nomme toujours Birgit, sa tutrice, ainsi) voit le lieu et le fasse sortir. Elle l'aide alors à trouver un appartement et signe le contrat. Il habite depuis ce jour dans ce T1, dans la Seestraße (quartier de Wedding). Son loyer est pris en charge par l'Etat et il reçoit chaque mois 220 euros d'aides pour vivre.

Après avoir suivi pendant un an uniquement des cours d'allemand, il a passé des tests puis des cours préparatoires de mathématiques et d'allemand afin d'intégrer une *Erweiterte Oberschule*. Il est actuellement en 10ème classe. Le 15 août il commencera une formation en carrière sociale, pour laquelle il commencera par réaliser un stage dans une structure sociale, qu'il a trouvé avec l'aide d'Andreas, un membre de l'association Xenion.

Quand on l'interroge sur son ressenti par rapport à la langue allemande, il dit de suite "je ne maîtrise pas mais ça va". Au début il pensait qu'il n'arriverait jamais à parler la langue, elle lui paraissait beaucoup trop compliquée. Il lui a fallu un an et quelques mois pour se sentir à l'aise. A ce sujet Birgit est préoccupée, elle estime que c'est ce qui lui a donné tant de mal pour trouver un stage et juge que ses progrès en 3 an sont limités, rendant ainsi difficile son intégration.

Il se sent bien à Berlin car il y a toujours des "bonnes personnes" qui l'aident et puis il y a "la grâce de Dieu" qui lui a permis ici de retrouver une bonne santé. Mais ce n'est pas la même vie qu'en Guinée. Il y aime l'ouverture qui offre à tous des possibilités de façonner son avenir, de faire des choses. Mais en contrepartie est énervé de ne pas se faire respecter, ce qu'il ressent dans la manière d'être regardé parfois, dans la sensation d'être menacé, discriminé, dans les adresses verbales racistes qu'il a déjà entendu plusieurs fois, "ici on peut ne pas te traiter comme un humain". Alors qu'en Guinée "si tu es étranger tu seras d'autant plus respecté. On va te caresser, t'entourer pour te soutenir". Aussi a-t-il l'impression d'être intégré, parce qu'il va à l'école, qu'il apprend, mais il ne se sent pas *chez lui*, parce que chez lui « on ne traite pas les gens comme ça ».

Il n'est pas retourné en Guinée depuis qu'il vit à Berlin, car il attend toujours son droit de séjour et s'il partait, il ne pourrait probablement pas revenir. La famille [qui l'a accueilli après la guerre], ses bons amis et tous les gens qui l'aidaient "avec mon état" lui manquent. Mais il s'est aussi fait des nouveaux amis ici, par l'association Xenion (des allemands comme Andreas, Birgit, Thomas... , Ibrahim, qui vient aussi de Guinée), par l'école ou la mosquée où il va le vendredi et ensuite par réseaux : il y a ceux qui ne vont pas à l'école mais qui ont des amis avec qu'il va à l'école. En comparaison au reste de l'Allemagne (il a voyagé à Bielefeld et Köln) il trouve que Berlin est "vraiment bien multiculturelle" et voit ça comme un atout, car "ça calme les nazis", c'est une évolution. Il se plaît dans le quartier de Wedding, se plaisait beaucoup dans le quartier de Pankow, mais à Frankfurter Allee, "il y avait beaucoup de problèmes avec des nazis", il devait rentrer tôt le soir, car les responsables du foyer estimaient que c'était dangereux. A Tegel Ort, "c'était pire", il y a rencontré un sénégalais qui s'est fait violemment agressé.

La mosquée où il va est située à Osloer Strasse. Il trouve que désormais les mosquées sont "de vraies mosquées", il ne se sent pas lié à ceux qu'il nomme les musulmans radicaux, qui réclament plus de visibilité pour les lieux de cultes. Tant qu'il a un tapis de prière, il peut pratiquer sa foi comme il le désire.

Dans l'idéal après sa formation, s'il parvient à avoir un diplôme, un droit de séjour, il aimerait pratiquer un temps ici, puis pouvoir aller dans un pays francophone, car il se sent plus à l'aise avec la langue française.

A son arrivée, il lui était difficile de raconter son histoire, mais il y arrive de mieux en mieux et estime que pour ça le travail qu'il fait avec un psychologue l'aide beaucoup. De lui-même il ne parle pas de son passé, mais lorsque je lui ai posé des questions, au fur et à mesure il y a répondu sans gêne. Il a toutefois insisté pour que je ne mentionne pas son nom dans ce travail.

LA COMMUNAUTE TURQUE

« Je me demande si on ne dit pas un peu vite que Berlin est multikulti parce que beaucoup de Turcs y vivent » dit Kenza. Il est vrai que la communauté turque représente la communauté étrangère la plus importante d'Allemagne et de Berlin. Leur « étrangeté », si elle n'est pas nécessairement de nationalité (beaucoup de personnes issues de l'immigration turque sont aujourd'hui allemandes) est néanmoins toujours visible par des éléments tels que le teint de la peau, la couleur des cheveux, le port du voile parfois. C'est peut-être à cause de cette visibilité que des gens, à l'instar de mon professeur qui avait désigné Aylin comme "la Turque" alors qu'elle est allemande, continuent à percevoir toute personne aux origines turques comme appartenant à un même et unique groupe d'étrangers, "les Turcs".

C'est bien là un fait problématique : les Turcs primo arrivant des années 60, les Turcs étant arrivés dans leur enfance, les Allemands ayant des racines turcs, toutes ces personnes si différentes soient-elles, sont aujourd'hui encore considérées dans un ensemble, comme une communauté. Mme Merkel, en annonçant l'échec du multiculturalisme, déclarait que la société turque se développait parallèlement, sans s'inclure dans la société allemande. Pourtant à côtoyer Aylin dans le cadre de l'université, je n'arrive pas à faire le lien entre ce discours et la réalité actuelle de la société berlinoise. "Les Turcs" ne sont plus aujourd'hui la force ouvrière, masculine des années 60 : ils sont des personnes différenciées qui sont présentes dans les différentes classes de la société. Il y a une grande différence entre les primo-arrivants, qui sont nés en Turquie et ont fait le choix, déjà en tant qu'adulte de venir travailler en Allemagne, et leur petits-enfants, qui sont nés sur le territoire allemand. Les premiers arrivaient dans un univers complètement étranger, dont ils ne connaissaient rien, mais ils étaient nécessaires à l'économie allemande. Les seconds, comme Aylin, ont grandi avec deux cultures, l'une portée par leur parents et grands-parents, l'autre par leur cadre de vie, et subissent une époque qui tente de gérer une situation qu'on n'avait pas prévu. Le problème de l'identité est pour eux une question récurrente, à l'instar du petit garçon dans le film *Almanya*¹, qui demande à sa famille en rentrant de l'école « Qui ou que suis-je exactement ? allemand ou turc ? », ou de Rana Göroglu, journaliste allemande aux racines turques, qui raconte « l'histoire des origines, ça me taraudait ». Ils

¹ *Almanya, Willkommen in Deutschland*, Yasemin Samdereli, 2011 : sur l'histoire d'une famille venue s'installer en Allemagne dans les années 70. Le père, arrivé avant les autres, est un Gastarbeiter, les enfants sont jeunes, les petits enfants sont nés en Allemagne.

IBRAHIM

La première fois que j'ai rencontré Ibrahim c'était chez S., pour son anniversaire. Florian m'avait parlé de lui avant que je ne le rencontre. Il m'avait expliqué que celui-ci avait fui la Guinée où il était recherché par la police pour avoir fait acte de résistance face au gouvernement en place. De lui-même Ibrahim m'a facilement parlé de sa situation actuelle mais pas de son passé.

Il est arrivé à Berlin le 5 décembre 2007, soit il y a environ 3 ans. Il a été adopté par une famille allemande, et habite avec eux dans le quartier de Pankow, au nord de Berlin. Il va au Gymnasium (équivalent du lycée).

Il ne se plaît pas à Berlin, enfin surtout à Pankow c'est un quartier qu'il trouve trop riche et où il n'y a pas d'étrangers. Lors de son *Anmeldung*¹, les autorités administratives l'avaient d'ailleurs avertit que c'était dangereux pour lui, car on y sait la présence de certains partisans néo-nazi. Il s'y est d'ailleurs déjà fait agresser par 3 jeunes allemands. Depuis il ne rentre jamais seul chez lui après 21h, sa "mère" (il la nomme ainsi alors qu'il parle de son "père adoptif") vient le chercher en voiture au métro, s'il doit rentrer plus tard. Pour autant il rappelle plusieurs fois que dans son quartier il est le seul africain, tout le monde le connaît et le salue quand il passe dans la rue ("ils me font "Hallo Ibrahim ! Hallo""), ce qu'il ne ferait peut-être pas entre eux. Mais le mode de vie ne lui convient pas entièrement : il compare la vie ici à la vie en Afrique où "tout le monde est chez les uns les autres", tandis qu'ici "chacun reste chez soi".

Il va au lycée et éprouve quelques difficultés avec la langue allemande, notamment maintenant qu'il doit travailler sur des analyses de texte. A son arrivée sa mère lui a payé des cours intensifs d'allemand (5h chaque jour après ses cours), c'était très fatiguant, mais il perçoit et exprime clairement l'importance de la maîtrise de la langue pour s'intégrer. On sent qu'il a envie de progresser (même s'il parle déjà bien). De fait il voit dans le fait de vivre à Pankow un bon côté : il peut se concentrer toute la semaine sur ses cours et son allemand, alors que s'il vivait dans un quartier comme Wedding, il dit qu'il serait "toujours fourré chez eux [parle de ses amis, également originaire de Guinée]".

Le week-end, il le passe souvent chez S. (qu'il a connu par l'association Xenion), parce qu'il a "besoin de retrouver la cuisine africaine de Mohammed", qui est hébergé par S.

Il pense qu'il se sentirait bien dans le quartier de Kreuzberg. Il trouve que là-bas "c'est vraiment le quartier pour les étrangers", parce que la population y est très mélangée. Mais comme il habite dans une famille, il ne peut pas et il est somme toute reconnaissant de la vie qu'il peut mener.

Il parle des turcs. Il était impressionné car il avait le sentiment que tous ceux qu'il croisait parlaient très bien allemand, jusqu'à ce que sa mère lui fasse remarquer qu'en réalité c'est plus qu'ils parlent d'une manière générale vite – tout en faisant des fautes.

Il a le mal du pays, mais avec la situation délicate du pays, il n'a pas pu y retourner depuis qu'il l'a quitté. Il ne dit pas ce qui lui manque ou ce qu'il l'a poussé à partir.

Il dit qu'avant de venir il avait une certaine image –pas très glorieuse- des allemands, véhiculée surtout par le passé de l'Allemagne, le régime nazi. Depuis qu'il est là par contre il s'est rendu compte que cela ne correspondait pas aux allemands qu'il a pu côtoyer, entre sa famille et les gens qu'il a pu rencontrer en faisant son stage en tant qu'infirmier. Il explique que les gens se sont intéressés à lui, lui ont posé des questions et on sent en l'écoutant que ça l'a touché.

En Août il est finalement reparti en Guinée, sans savoir si ce serait un retour définitif ou non.

1 formalité d'enregistrement pour toute personne qui vient s'installer à Berlin

n'ont pas connu le sol de leur origine, mais sont élevés par leurs parents qui portent en eux cette culture. Etienne Tassin, dans son article intitulé « Condition migrante et citoyenneté cosmopolitique : des manières d'être soi et d'être au Monde » avance l'hypothèse que la déterritorialisation entraîne une perte de soi, une désidentification, qui s'avère également l'opportunité de mieux se découvrir et fait de leur existence « une migration autant intérieure qu'extérieure ». Leur rapport au Monde n'est plus construit par « l'enracinement dans le sol de la terre natale », mais davantage par la construction de leur identité biculturelle.

Pour ce qui est de développer une société parallèle, on peut déjà commencer à observer le phénomène d'un point de vue économique. Dans une analyse du business turc à Berlin, Renate Müller relève l'élargissement du domaine d'activité des immigrants turcs (ou issus de l'immigration turque). Les primo arrivants se sont installés dans des quartiers prévus à la rénovation urbaine et désertés par la population allemande. S'ils travaillaient initialement dans les domaines de la construction et de l'industrie, assez vite ils ont pu investir le commerce et profiter de la désertion allemande, pour répondre aux besoins de la société turque dans leur propre quartier (alimentation, coiffeur-barbier, boulangerie, cordonnerie), notamment à Kottbusser Tor. Les enfants de ces migrants ont pu aller à l'école et bénéficier d'une éducation qui explique qu'avec la deuxième et troisième génération d'immigrés, la population "turque" se diversifie socialement. Le business turc s'est alors également diversifié pour répondre à cette population changeante (commerce vestimentaire, biens pour la maison, import-export, agence de voyages, de transfert, médecins, banques, restaurants gastronomiques). Ce commerce s'est aussi répandu spatialement, hors des aires où se concentre la population turque, notamment dans les quartiers de Berlin-Est après la chute du Mur. La clientèle n'est alors plus uniquement turque mais également allemande. En redynamisant des aires délaissées par les allemands et en développant un business turc, les migrants ont intégré le domaine actif et l'économie berlinoise. Ils ont également atteint diverses classes de la société.

Aujourd'hui ceux qu'on regroupe sous la communauté turque commencent aussi à jouer un rôle dans la politique ou les médias. Mais là encore, c'est en étant considéré comme Turc avant toute autre chose. Rana Göroglu, en témoigne : « Je m'appelle Göroglu : j'aime beaucoup traiter des sujets relatifs à la Turquie, mais avoir ce nom ne signifie pas que je suis une experte de l'islam [...] Parfois nous sommes instrumentalisés parce que nous sommes issus de l'immigration : on nous

AYLIN

Aylin a 25 ans et est allemande. Elle a la nationalité allemande. Pourtant l'un de ses professeurs l'a désigné comme "la turque" l'autre jour. Sans se souvenir de son nom, il a dû penser que c'était le plus évident pour que ses interlocuteurs comprennent de qui il parle. Aylin est née en Allemagne, mais ce sont ses origines turques que l'on remarque en premier : longs cheveux bruns, teint basané, yeux marrons, c'est vrai qu'elle n'a rien de l'archétype allemand. Je l'ai rencontré lors de mon premier semestre à Berlin, à la Beuth-Hochschule où elle étudie en licence d'architecture.

Ce sont ses grands-parents qui ont initialement immigré en Allemagne dans les années 70. Des deux côtés : ses parents sont nés en Turquie mais se sont rencontrés en Allemagne où ils ont fondé leur famille. Sa mère a même obtenu la nationalité allemande. Son pays d'origine pour elle c'est l'Allemagne, elle a toujours vécu ici, elle a grandi ici, elle a été à l'école, elle fait des études ici, mais elle avoue que ce n'est pas simple : ici les turcs sont toujours un peu vu comme des *Ausländer* (étrangers) et quand elle va en Turquie, elle est considérée comme allemande parce que c'est là qu'elle vit. Un peu des deux, aucune des deux, savoir à quelle nationalité, à quelle culture on appartient devient difficile.

Toute petite elle parlait uniquement turc, puis elle a commencé à aller à l'école à partir de 6 ans (l'école en Allemagne commence à partir de la *Grundschule*) et à parler allemand. Sa mère faisait alors en sorte de ne lui parler qu'en allemand y compris à la maison, mais son père lui, ne lui parlait qu'en turc. Elle a grandi avec l'apprentissage de la langue, et même si elle se souvient d'avoir eu des périodes où elle était déboussolée, elle n'a pas la sensation que ça ait été dur. Aujourd'hui elle est bilingue mais sent qu'elle peut dire plus de choses en allemand : en effet le turc s'est limité à un langage courant, employé à la maison pour des conversations quotidiennes, tandis que ses études ont développé sa langue allemande et lui permettent de parler de tout.



Les exposés, les débats, sur la politique, la société, le langage spécifique de l'architecture sont des choses qu'elle n'a jamais connues en turc mais en allemand. Elle continue néanmoins à parler turc, parce qu'elle ne veut pas perdre cette langue, et puis parce qu'elle habite chez sa grand-mère, qui parle peu allemand. Dès qu'elle est à l'université, en revanche, elle ne parle qu'en allemand, y compris avec son compagnon Ekrem qui a également des origines turques.

De religion musulmane, elle pratique ici de manière moins évidente qu'en Turquie : traditionnellement elle doit prier 5 fois par jour, ce à quoi elle essaye de se tenir au maximum. Mais à Berlin il n'y a pas de mosquée à tous les coins de rue comme à Istanbul, ce qui rend évidemment la tâche plus difficile. Ici les mosquées sont « informelles », parfois dans des garages, dans des salons, réduites à de simples salles de prières. On est loin de la richesse architecturale que peut représenter une *Echte Moschee*, avec ses minarets et son ornementation orientale. Elle peut se rendre dans la salle de prière de la Beuth-Hochschule située au sous-sol de l'établissement et elle essaye au maximum d'aller à la mosquée de Columbiadamm, la première "vraie" mosquée de Berlin, construite selon les règles traditionnelles, non loin de là où elle habite. . . Bien sûr elle aimerait que Berlin possède plus de mosquées, pour avoir plus de possibilités de pratiquer sa religion tel que la tradition turque l'entend, mais en même temps, elle parvient à prier autant qu'elle le souhaite et comprend la peur des non-musulmans de voir s'installer beaucoup de ce à qui à leur yeux évoque davantage l'invasion du mouvement extrémisme islamiste qu'un simple lieu de culte.

demande de faire des reportages sur des sujets que les Allemands n'osent pas traiter, parce que ce ne serait pas très politiquement correct pour des allemands de traiter de ce sujet »¹. Et en même temps « ce que je trouve difficile, c'est que des "Allemands" décident comment traiter certains sujets relatifs à l'immigration. [...] c'est toujours le point de vue unique de la majorité allemande, une majorité qui regarde les "autres"- d'en haut, la plupart du temps, il faut bien le dire. Il s'agit toujours des "étrangers" et des "autres". En plus, souvent, on ne parle d'eux que lorsqu'il y a un problème »². Pas évident donc, pour cette part de la société berlinoise et allemande, de prendre vraiment place dans les médias et de se défaire de l'étiquette qui leur colle à la peau. Comme le souligne Mme Göroglu, on remarque assez vite que dans la presse, lorsqu'on évoque « les Turcs », c'est souvent pour rendre compte de problèmes : la question du port du voile, de la visibilité des mosquées, de la maîtrise de l'allemand. Ces problèmes ont pour cœur la visibilité de ce qui les rend différents des « Allemands » : la religion, la langue, notamment. Jusqu'aux années 80, les musulmans ont effectué leur devoir religieux d'une manière très discrète : les mosquées étaient informelles : garages, entrepôts délaissés, cours intérieures, mais dans les années 90, quand leur séjour est officiellement reconnu permanent, les musulmans, notamment au travers du DITIB (l'association turque des musulmans en Allemagne) ont exprimé leur souhait de construire des mosquées qui soient visuellement reconnaissables. Aujourd'hui à Berlin, il y a 3 « vraies mosquées » m'a expliqué Aylin, elle aimerait qu'il y en ait plus et me parle d'Istanbul où il y en a « à tous les coins de rue » mais elle comprend aussi que ça peut faire peur aux Allemands. Et pour cause les deux dernières construites (à Columbiadamm et à Pankow) ont déjà fait couler de l'encre. C'est en effet une question délicate : jusqu'où peut s'afficher la religion des 3 millions de musulmans installés en Allemagne ? La réponse n'est certainement pas donnée, du travail reste à faire sur le thème.

Toutefois, l'important est de ne pas réduire l'immigration turque à Berlin à un débat sur la place des mosquées. L'immigration turque à Berlin c'est aussi des gens comme Aylin qui se disent aujourd'hui allemands, qui parlent allemand, qui travaillent ou font des études à Berlin, qui côtoient des Allemands venus d'ici ou d'ailleurs. Ceux-là ne posent pas de problèmes, ne sont pas dans les journaux, certes ils vont à la Mosquée mais ne vivent pas pour autant dans un monde parallèle.

1 in Berlin en mouvement. Quoi de neuf depuis la chute du Mur ? Claire Laboray, Autrement, 2009, pp 171-172

2 ibid

Elle veut rester vivre en Allemagne et à Berlin en particulier. Plus jeune elle a passé beaucoup de temps à Brandenburg chez son oncle, et en comparaison il lui semble que Berlin offre beaucoup plus de possibilités, en termes de soins médicaux - elle a été opérée d'un cancer de la trachée-, d'art, de choses à faire. . . La Turquie ce n'est pas assez mélangé pour elle, hormis les fast-foods américains on n'y trouve pas de traces d'un métissage culturel. La diversité qu'offre Berlin lui est chère.

Sa double identité, elle la perçoit comme une richesse, qui lui ouvre les portes de deux cultures, lui permet de maîtriser différentes langues et est un atout dans la vie et dans sa carrière. Elle n'a pas l'impression de subir de discrimination, ou d'avoir plus de preuve à faire que quelqu'un d'autre.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

LA PEUR DES INVESTISSEURS, LA HAINE DU TOURISTE



Stickers développés à Kreuzberg, à l'attention des touristes.
Source: www.lexpress.fr

Un touriste est temporairement dans la ville, il n'appartient pas à la société qu'il visite. Mais si l'on considère LES touristes comme un groupe, alors il faut admettre que c'est une communauté que l'on trouve en permanence dans la ville. Sans cesse renouvelée, elle s'ancre dans les hôtels et hostels. La communauté touristique de Berlin se compose de nombreux jeunes et elle ne cesse de croître : 20,8 millions en 2010, soit 10% de plus que l'année précédente¹. Ils viennent faire la fête: Berlin n'est pas uniquement réputée pour ses musées mais aussi pour sa *Szene*, ses innombrables clubs ouverts en continu le week-end, ses DJs à la pointe de l'électro, les meilleures boîtes du Monde, le tout pour un prix réduit. Ils viennent voir les traces de l'Histoire, et humer le fameux *berliner Luft*, qui donne à la ville une atmosphère encore décalée par rapport à ses voisines. Mais voilà, il semble que les berlinois n'aiment pas les touristes. Ce grand groupe informe, quelque soit sa nationalité, est "source de nuisances", "il participe à l'augmentation des loyers mais, en plus, il favorise la commercialisation du quartier"² se plaignent des habitants de Kreuzberg aux journalistes. Des journaux aux débats organisés par les Verts (*Au secours! Les touristes arrivent!*), le tourisme devient responsable de la transformation de la ville : la disparition des petits commerces, l'augmentation massive d'hébergement hôtelier et surtout l'augmentation des prix et des loyers. C'est assez ancré. A faire visiter la ville à des amis, je m'en suis vite rendu compte : dans la rue, autour des monuments touristiques, ça va (ce sont les endroits prévus pour eux!) ; mais quand on s'aventure dans les endroits de type "cool-alternatif" de Kreuzberg (bar, *Besetzt-Haus* . . .), on ne sent pas toujours bien accueilli. Parler un peu fort en français, faire des photos et voilà le regard méprisant des "autochtones". Certains clubs refusent même l'entrée à

¹ Source: « "Nein, Danke !" Berlin veut fermer sa porte aux touristes », in *Rue89*, Louise Culot, 08/05/2011

² Ibid

ce qui ressemble de près ou de loin à un groupe de touristes. Finalement il semblerait que le touriste soit la personnification de ce qui fait peur au berlinois : l'embourgeoisement de la ville. C'est vrai que le tourisme est un commerce qui se développe, qui entraîne des investissements et que le tout concourt à l'augmentation du niveau de vie. Mais la vie alternative, instaurée par les artistes et autres créatifs dans les années 80 a attirée d'elle-même ce qui causera sa perte... C'est ainsi, la mode suit les artistes et l'argent suit la mode. Pour une ville qui se targue d'échapper quelque peu au système capitaliste, le touriste ne fait pas figure d'habitant idéal. Berlin cosmopolite, d'accord mais sans touriste.

LA VILLE LENTE



Un dimanche d'octobre au Mauerpark. Source personnelle, Octobre 2010

Berlin est une ville lente. Elle ne court pas aux rythmes effrénés de Paris, Londres ou New York. Elle est paisible et les gens y sont sereins. A quoi le voit-on ? Aux gens qui sont dehors régulièrement, à toute heure du jour, qui occupent les terrasses de cafés, les pelouses des parcs, ou simplement un transat, une chaise qu'ils ont installés sur le trottoir pour discuter avec un ami, un voisin, peu importe. On le voit au rythme des pas, qui ne courent pas mais qui marchent, qui flânent dans la rue ou le métro. On le ressent particulièrement lorsqu'on a l'impression d'être la seule à marcher vite. On l'entend au bruit de la circulation, sans agitation, sans klaxons impatientes, mais avec des vélos qui filent sur les pistes cyclables. On le ressent lors des brunchs qui durent tout le dimanche après-midi, lors des barbecues le week-end ou dans les parcs tellement fréquentés dès qu'il fait beau. On comprend qu'ici prendre son temps c'est presque une institution, une façon de vivre. Ici l'adage "Travailler plus pour gagner plus" aurait été remplacé par "Travailler moins pour gagner moins et vivre mieux", dit-on. Vladimir Kaminer, un DJ russe installé depuis une dizaine d'années à Berlin, en témoigne "J'ai eu des grosses difficultés

avec mon videur pour qu'il accepte de travailler plus d'un jour par semaine. Ici tout le monde a ses activités : les échecs, le sport... et s'ils s'aperçoivent qu'ils peuvent financer tout ça en ne travaillant qu'une seule journée, alors ils ne travaillent pas une deuxième". C'est ce qu'est venu chercher Jérémie, la possibilité de vivre tranquillement, sans la pression sociale de devoir produire toujours plus.

Mais quel rapport avec le cosmopolitisme ? Je pose l'hypothèse que cette culture de la lenteur va de pair avec celle de la discussion et de l'écoute. En effet on peut dire, caricaturalement, que dans une ville où l'on ne perd pas le temps, on s'arrête beaucoup moins discuter, on est moins enclin à proposer des activités « inutiles », prétextes à partager des moments avec d'autres. Or la discussion est quelque chose de très important à Berlin, on l'a dit plus haut, on y voit souvent des gens installés à discuter. Mais c'est aussi à l'école que l'on s'en rend compte: les cours fonctionnent beaucoup sur le principe de l'échange, beaucoup plus qu'en France ils sont participatifs, les étudiants interviennent, questionnent, donnent leur avis. Je rapproche cette observation de l'analyse d'Ulf Hannerz, qui défend que le cosmopolitisme est un état d'esprit, une perspective, un mode de pensée, qui représente un sentiment positif à l'égard de la différence et qu'il peut être marqué d'une certaine compétence à "s'engager (au sens de découvrir) dans d'autres cultures à travers l'écoute, le regard, l'intuition et la réflexion". C'est ce que Beck reprend à Scott L. Malcomson, le "cosmopolitisme de l'humilité et de l'écoute". Prendre le temps de la parole et de l'écoute pour aller à la rencontre de l'Autre, quel qu'il soit.

On reproche souvent aux grandes villes la perte de cette valeur, la perte de l'espace public, comme lieu d'échanges, on leur reproche de se transformer en villes rapides, efficaces, faites d'anonymat et d'indifférence. Les berlinois semblent au contraire, à travers leur rythme, cultiver l'art de la parole et de l'échange, qui concourt à son ouverture à l'Autre, à son cosmopolitisme.



Müllerstrasse, Wedding. Source personnelle, Juillet 2011

À travers ces portraits, on s'aperçoit que les sociétés cosmopolites d'aujourd'hui façonnent des modes de vies nouveaux. Faites d'hybridations culturelles, les identités d'aujourd'hui ne se résument plus simplement à une nationalité : il y a ceux qui en cumulent par le sang (parents de nationalités différentes), ceux qui naissent dans un pays qui n'est pas celui de leurs ancêtres, ceux qui adoptent une autre culture par choix de vie ou par contraintes, ceux qui temporairement s'enrichissent d'une autre nationalité, etc. Les modes de vies sont de plus en plus variés, résultats de parcours singuliers, il devient difficile de tirer des généralités sur des groupes de population, des classes. Les limites entre les nationalités même deviennent difficiles à délimiter.

Cette caractéristique, on la retrouve des les grandes métropoles d'aujourd'hui, et pour cause, comme l'ont très bien dit Viviana Fridman et Michèle Ollivier : « plus les cultures s'ouvrent à la diversité et aux mélanges hybrides, moins elles deviennent spécifiques et plus elles se ressemblent ».

La réglementation a aussi quelques difficultés à suivre cette évolution de la société, comment définir juridiquement le statut des migrants, alors qu'ils présentent des cas si variés ? Comment assurer le lien avec l'Etat dont ils sont ressortissants ? La société d'une ville cosmopolite a aujourd'hui atteint un degré de complexité, que la politique, l'administration peine à encadrer. Dans certains cas, les plus avantageés, la situation semble simplifiée, lissée, tandis que dans les cas plus désavantagés, cela semble rendre les conditions de vie encore plus dure. A ce titre, le cosmopolitisme réel, non pas l'utopie qu'il peut représenter, accentue les inégalités mondiales.

Malgré cette diversité de situation, on observe à Berlin que de nombreuses personnes sont encore stigmatisées en tant que groupe. Si les portraits réalisés m'ont permis d'identifier les groupes d'Erasmus, de touristes ou de Turcs, comme étant victime de cette stigmatisation pour des raisons diverses et à des degrés très différents, ce ne sont peut-être pas les seuls.

Si une impression positive du cosmopolitisme semble tout de même persister c'est certainement parce que Berlin reçoit moins d'immigration clandestine des pays du Sud, qui pourrait, comme ailleurs, faire de l'immigration une question problématique. En comparaison avec Athènes ou Calais, villes stratégiques dans les mouvements migratoires clandestins, la part de cette immigration non voulue, non légalisée, est infime. Fermeture politique, conséquence géographique ou historique, les raisons sont diverses, toujours est-il qu'en conséquence le cosmopolitisme de la ville apparaît comme une caractéristique positive. Mais cette vision du cosmopolitisme

semble aussi quelque peu factice, un peu illusoire, comme si l'on ne gardait que les bonnes graines pour composer le tableau. À l'abri dans sa bulle, encore un peu loin des dures situations qui se propagent depuis le Sud de l'Europe, dans les villes de transit, Berlin affiche un cosmopolitisme bien vécu, car il n'est pas tout à fait à l'image du Monde actuel. . .

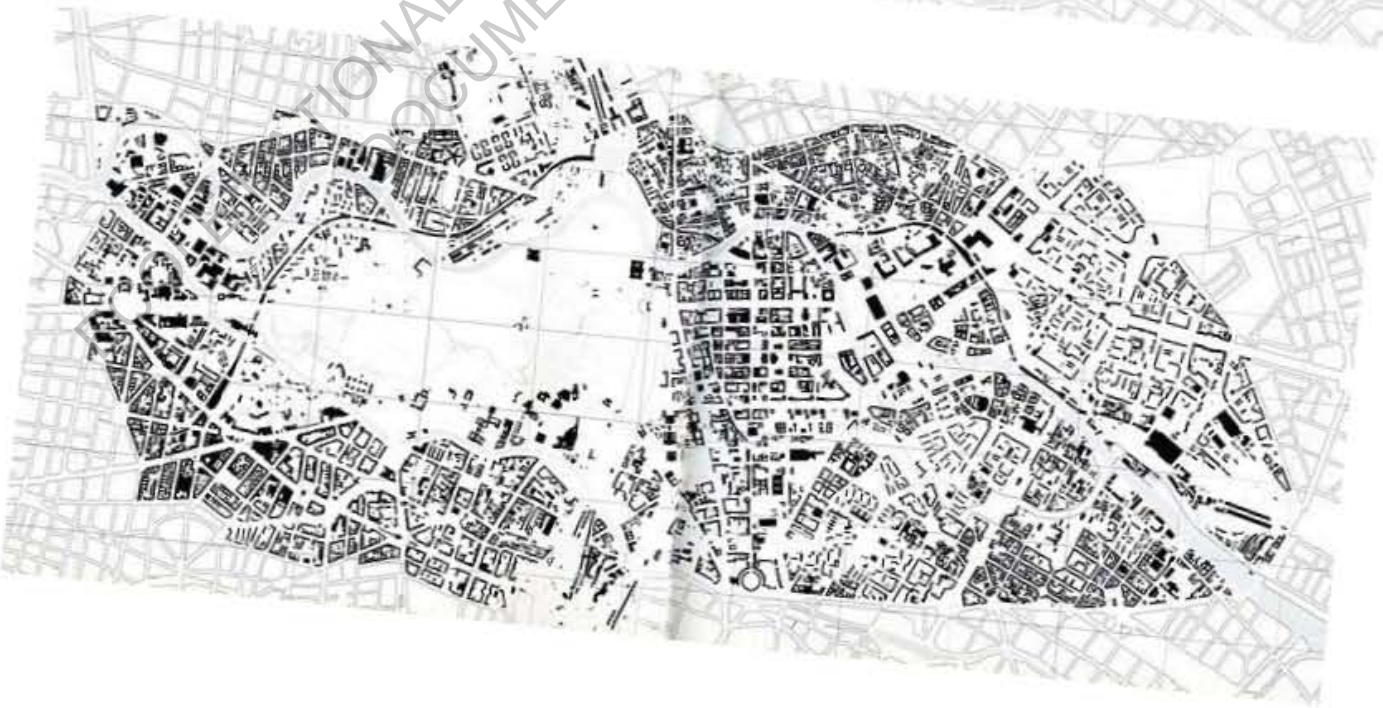
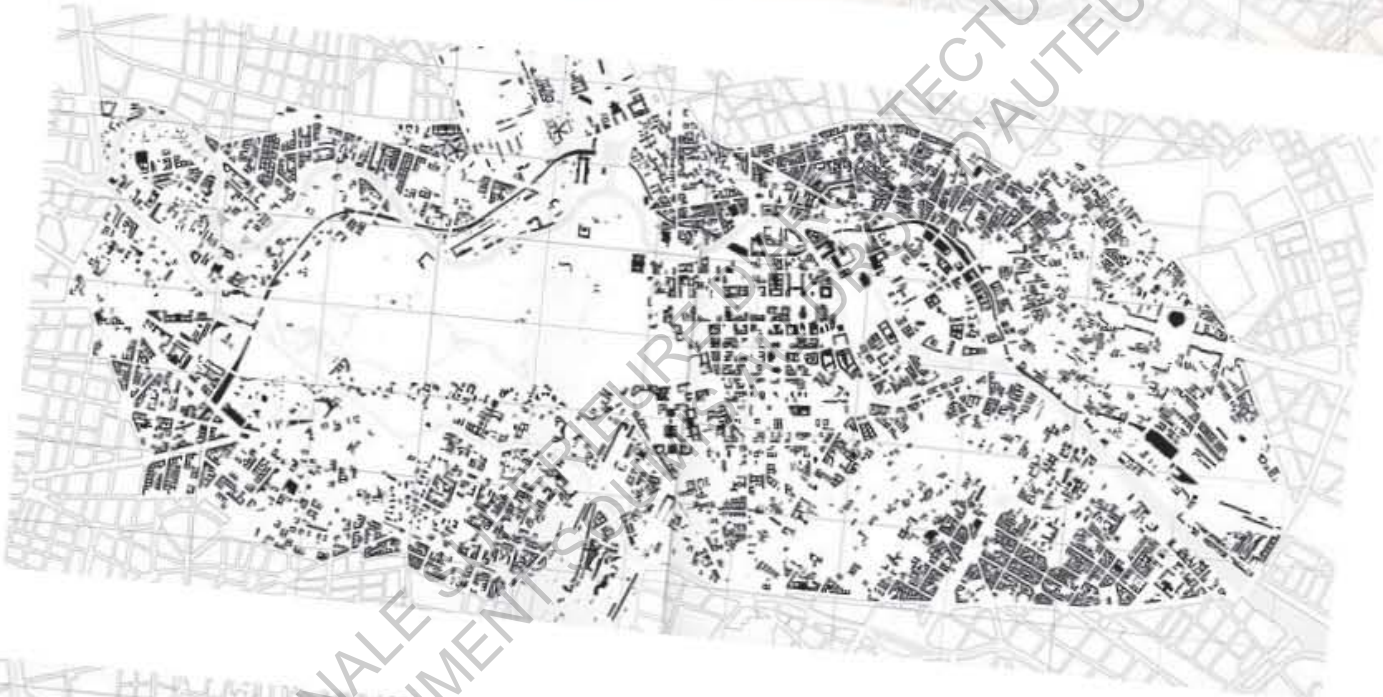
Mais pour combien de temps encore ? A l'instar du rythme lent, ce cosmopolitisme bien portant semble menacé par le monde auquel elle s'est ouverte depuis la chute du Mur. En intégrant le réseau des villes mondiales, elle risque de perdre au passage son esprit tranquille et alternatif pour devenir une ville de plus pressée par les pays, qui sont dominées par ce même réseau.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

3.

Ville construite et cosmopolitisme

Centre ville de Berlin : pleins / vides en 1940 puis en 1953 et en 1989
Source : *Physiognomie einer Großstadt, Berlin, 1940-1953-1989-2010*,
Hans Stimmann, Editions Skira, 2000



Dans cette dernière partie, nous chercherons à comprendre de quelles manières des gens venus de tous horizons cohabitent dans un même lieu, localisé tant d'un point de vue géographique que culturel. Nous nous interrogerons également sur l'identité de la ville en regard de son cosmopolitisme.

MISE EN CONTEXTE : L'URBANISME BERLINOIS

« Tout au long de son histoire et jusqu'à nos jours, Berlin a été pris dans un antagonisme caractéristique, une sorte d'attraction-répulsion entre le pouvoir politique et la culture » *Berlin, une ville en suspens*, W. Szambien p14

La ville par les professionnels

Fondée au XIII^e siècle, Berlin s'est développée en tant que capitale du Royaume de Prusse à partir de 1700, c'est à cette période qu'elle a acquis un premier patrimoine monumental, notamment avec la porte de Brandebourg, construite par C.G. Langhans de 1788 à 1791, mais aussi grâce aux constructions de Karl Friedrich Schinkel réalisées entre 1818 et 1834: la *Neue Wache*, la *Konzerthaus*, l'*Altes Museum*, plusieurs églises, le château de Tegel et celui de Glienicke.



Altes Museum, source : www.wikipédia.org

La croissance de Berlin n'est pas comparable à celle des autres villes européennes, l'histoire qu'elle a connue a bouleversé son urbanisation qui, pour Neill et Schwedler¹, se caractérise par des bouleversements majeurs, davantage que par une croissance organique.

Le Berlin que l'on connaît aujourd'hui, avec son emprise (892km² soit environ 9 fois Paris intramuros), est relativement jeune, elle date de 1920 et du projet pour "Le grand Berlin", qui a vu fusionner 6 arrondissements urbains, 7 villes, 59 communes et 27 domaines autrefois indépendants. Lancé

¹ *Urban planning and cultural inclusion, lessons from Belfast and Berlin*, W.J.V Neill et H-S Schweder, 1999, Palgrave Macmillan

en 1910, le projet avait pour vocation de faire de la capitale une ville-monde des *Golden Twenties* et pour cela de relier les deux centres d'alors : le centre historique articulé entre la Brandenburger Tor et le palais royal ; et le Kurfurstendamm, vaste allée reflétant l'animation et l'éclat culturel de la ville à l'époque, de jour comme de nuit. Si le plan est abandonné, Berlin a toutefois pris sa nouvelle mesure et englobe désormais 12 arrondissements, qui portent dans leur nom la trace des anciens villages (ex : Treptow-Köpenick, Oranienburg...). Tout est à faire pour construire la capitale « Es ist als ob Berlin auf nichts stünde » (c'est comme si Berlin n'était fondé sur rien) écrira W.Hausenstein en 1932, dans le *Frankfurter Zeitung*.²

Durant la République de Weimar, la scène architecturale est animée par le conflit opposant les traditionnels et les modernes, notamment à travers la question de l'habitat. Des ensembles d'habitations (*Siedlung*) répondent aux importants besoins de logements. Bruno Taut et Martin Wagner y sont les principaux représentants du Mouvement Moderne, avec des opérations tels que le *Gartenstadt Falkenberg* (1913), *Hufeisensiedlung* (1925) et *Onkel toms Hütte* (1926), ils apportent un renouveau à l'image de la ville.



Onkel Toms Hütte, par B.Taut et M.Wagner, source : www.wikipédia.org

La montée au pouvoir du nazisme est une nouvelle étape importante dans l'évolution de la ville. Berlin est d'abord envisagée comme Germania, la capitale de l'Empire aryen, qu'Albert Speer entrevoit par une modification profonde impliquant nombreuses destructions dans le centre ville et édification de monuments à la démesure symbolique. Finalement si ses desseins ne prennent pas forme, ce sont les bombardements de la Seconde Guerre Mondiale qui se chargent de la destruction de la ville. De cette période subsistent aujourd'hui quelques architectures dispersées telles

² D'après *Berlin, une ville en suspens*, W.Szambien, p 59

que l'aéroport Tempelhof, le stade olympique, et la Nouvelle Chancellerie, aujourd'hui Ministère des finances.



Aéroport de Tempelhof, source : www.flugzeug-bild.de

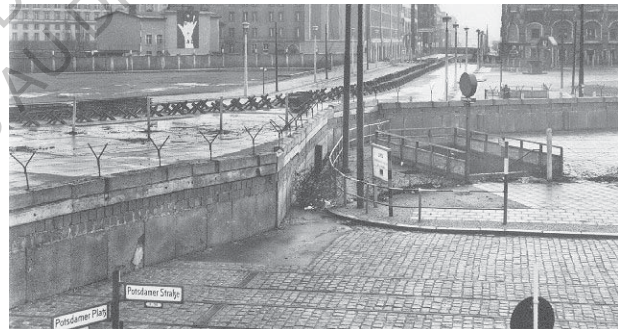
A la fin de la guerre, les deux Etats de RFA et RDA, qui se partagent Berlin comme ils divisent le territoire allemand, disposent d'un terrain ravagé, mais de fait libre, pour établir leur métropole respective. Avec la construction du Mur en 1961, *West-Berlin* et *Ost-Berlin* deviennent des villes ostensiblement distinctes. Si la RDA voit dans Berlin Est la possibilité d'établir la nouvelle métropole de l'URSS, Berlin Ouest "n'est pas une partie constitutive de la République Fédérale, bien qu'intégrée au système juridique, économique et financier de celle-ci"¹ et ne présente ainsi pas le même enjeu de représentativité que sa moitié soviétique, surtout depuis que Bonn est devenue la capitale de la RFA (1949).

A l'est se développe une structure spatiale monocentrique autour d'Alexanderplatz et de la Friedrichstrasse, caractérisée par une architecture monumentale permettant les démonstrations politiques, militaires, les festivals... en somme tout rassemblement conséquent de la population. L'expressivité architecturale est de filiation russe, comme l'a dit Irina, elle a l'impression d'être en Russie lorsqu'elle se promène aux alentours de la Karl-Marx Allee.

En revanche, la charte d'Athènes voit dans Berlin-Ouest une ville européenne, ce qui remet en question la structure polycentrique de la ville : autour du Tiergarten, autour de Zoo/Kurfürstendamm, alors que le développement urbain des centres historiques est en question. Toutes les institutions relevant d'un caractère de capitale se sont déplacées vers Bonn et peu d'espace de représentation politique subsistent : les places monumentales érigées sous Frédéric Guillaume Ier (1713-1740) comme le *Quarré* (actuelle Pariser Platz) et l'*Oktogon* (actuelle Leipziger Platz) se retrouvent à l'est de la

frontière.

Le point commun aux deux villes est la présence d'une zone relativement négligée autour du Mur et de nombreux vides dans le tissu urbain. La ville est défigurée par les destructions, par cette frontière, elle en devient difficilement reconnaissable par ses propres habitants, qui vivent les destructions et changements quotidiennement, à l'instar du vieil homme dans *Les ailes du désir* "Je ne retrouve pas Potsdamer Platz. Ici? Ça ne peut pas être ça. Potsdamer platz, il y avait le café Josti, j'y venais l'après-midi, faire la conversation, prendre un café, et regarder le public, après avoir fumé mon cigare chez Loese et Wolf, marchands de tabac réputés. Ici, juste en face. Ça ne peut pas être Potsdamer Platz. Et personne à qui demander. C'était... une place animée. Des tramways, des omnibus à chevaux, deux autos : la mienne et celle du chocolatier. Le magasin Wertheim aussi était ici. Et puis... soudain... des drapeaux sont apparus... Toute la place en était couverte... Et les gens n'étaient plus du tout aimables, la police encore moins. Je n'abandonnerai pas tant que je n'aurai pas retrouvé Potsdamer Platz ! Où sont mes héros ? Où êtes-vous, mes enfants ? Où sont les miens, les obtus, ceux des origines ?" (Wim Wender, 1987)



Potsdamer Platz, vers 1962. Un No Man's Land.
Photo :A. Schatz sur www.berlinmauer.se

De part et d'autre du Mur s'exprime aussi un fort besoin de logements. A l'Est comme à l'Ouest apparaissent alors dans les années 60 les *Plattenbau*, bâtiments en bloc, tours ou barres, construits à partir d'éléments préfabriqués et pouvant répondre à une importante demande, rapidement. En RDA, la solution sera employée de manière radicale : les restes de la guerre sont détruits et évacués au maximum et ces *Plattenbau* font peau neuve à la ville, y compris dans Mitte, le centre de la ville. Cette solution architectonique cadre également avec l'idéologie socialiste. En RFA, la *Flächensanierungspolitik* de 1964 (politique d'assainissement) planifie la destruction de certaines zones insalubres pour établir des Grands Ensembles (comme par exemple Gropiusstadt et le Märkisches Viertel), ce sont des interventions plus localisées, mais néanmoins brutales. A travers ces constructions, c'est le Style International

¹ Allemagne, République fédérale et Berlin, Guide de Tourisme Michelin, 1980

qui vient marquer l'image de la ville.



Plattenbau à Berlin Est. Source: www.adpic.ch (B. Leitner)

Avec l'Internationale Bauausstellung de 1984 (IBA) à Berlin-Ouest, cette démarche se voit fortement critiquée. Menée par Josef Paul Kleihues et Hardt-Walther Hämer, l'IBA se positionne contre les démolitions et en faveur d'une reconstruction critique (*Kritische Rekonstruktion*) et d'un renouvellement urbain doux (*Behutsame Stadterneuerung*), qui encouragent une réhabilitation de l'existant, la sensibilité envers les styles architecturaux de Berlin et la participation des habitants.

Le Mur tombe en 1989 et c'est un nouveau bouleversement de la structure spatiale qui s'impose à la ville. Certaines des parcelles autrefois vides et non attractives se retrouvent en situation centrale et deviennent des points stratégiques pour le développement urbain, objets désirés des architectes et investisseurs. Après la réunification en 1990, la restructuration de Berlin s'est donc concentrée dans quelques endroits cibles et autour de grands projets comme la Potsdamer Platz, le Reichstag et Spreebogen, le Friedrichstadtpassagen. Là encore la priorité n'est pas donnée à la réhabilitation des immeubles endommagés, ni à la reconstruction de ceux qui ont été détruits, mais davantage au développement de lieux

au pouvoir symbolique.



Potsdamer Platz aujourd'hui : le No Man's Land d'hier a cédé la place à de hautes tours de verre et d'acier...
Source personnelle janvier 2011

C'est Hans Stimmann, secrétaire d'Etat du Sénat de Berlin chargé de l'urbanisme entre 1991 et 2006, qui prend la tête des projets d'urbanisme après la chute du Mur. Dans la lignée des architectes de l'IBA de 1984, il se montre très critique face aux démolitions et reconstructions des années 60-70. Des constructions modernes il dira : « Les constructions modernistes sont comme des objets dans un espace fluide. Le rapport à la rue n'est pas géré. Des objets qui sont reliés entre eux au mieux abstraitement »¹ et les qualifiera de « nullités ». Il prône un retour à la ville européenne classique : une ville compacte et de courtes distances, et cherche pour cela à révéler le tracé existant du Berlin d'avant-guerre.



Le Nikolai Viertel, dans l'ex-Berlin est, reconstruit comme si la 2nde Guerre Mondiale et la Guerre Froide n'avaient jamais eue lieu.
Source personnelle octobre 2010

En 1994, est conçu le « Berlin's new comprehensive land use plan », il se caractérise notamment par un attachement à la qualité des espaces publics, une mixité programmatique

¹ Hans Stimmann, *Physiognomie einer Großstadt*, Berlin, 1940-1953-1989-2010, p.18

(résidentiel, commercial, service, culture...) et la volonté de retrouver une identité locale. Mais c'est en 1996, avec la conception du *Planwerk Innenstadt* (plan pour le centre ville), que les objectifs de la reconstruction critique se mettent réellement en place. Celui-ci a pour objectif de créer un centre attractif d'Alexanderplatz au « City West », qui « multiplie les opportunités pour habiter et travailler dans cette zone autant que les supports à la culture et la communication, et ainsi maintenir et étendre les pré-requis pour une vie cosmopolite en centre-ville »¹. Mais l'enjeu est surtout de réunir les deux moitiés de Berlin, les habitants de l'Est et de l'Ouest et de créer une identité commune. Le Mur a divisé la ville en deux structures sociales différentes aussi bien par leurs objectifs que par leur organisation spatiale, et s'il est tombé il n'en reste pas moins un « mur mental » dans l'esprit des habitants, qui doivent désormais inclure les habitants de l'autre Berlin dans leur quotidien.

En parallèle des projets de nouvelles constructions, la société S.T.E.R.N, *Gesellschaft der behutsamen Stadterneuerung mbH* (Société de renouvellement urbain doux), filiale de la société IBA GmbH, prend en charge la rénovation de Grands Ensembles et autres quartiers d'habitation (notamment Prenzlauer Berg, au sein duquel se trouve une de leurs agences).



La rénovation des Grands Ensembles par S.T.E.R.N
Source : Scan brochure de présentation S.T.E.R.N

Pour Werner Sewing, architecte et sociologue berlinois, la reconstruction s'est avérée très conservatrice et monopolisée par certaines personnes (H. Stimann et J. P. Kleihues). Alors que les années 60-70 avaient créé de nouvelles formes, la reconstruction a davantage cherché à revenir au Berlin d'avant-guerre en gommant les traces de l'Histoire et en instaurant des règles d'urbanisme très strictes. Si dans leur démarches les architectes en chef de l'Etat ne cherchaient plus à faire *tabula rasa*, ils nient néanmoins 60 ans d'histoire de la ville et empêchent également d'innover dans le domaine urbain.

Simone Hain, historienne de l'architecture et de l'urbanisme, se montre également critique face à ce plan d'urbanisme. Avec la volonté d'introduire dans le centre des commerces de qualités et des logements de standing, elle voit la volonté politique d'attirer une population de classe supérieure, pour contrebalancer la population ouvrière, jeune et relativement précaire qui habite le centre-ville, afin de refaire de Berlin une capitale. Mais surtout elle reproche le manque de sensibilité face à l'urbanisme de l'Est. Ses travaux lui ont permis de remarquer que le *Planwerk* valorisait un certain retour au passé, au Berlin « initial », neutre de son histoire tourmenté, davantage familier d'une petite échelle, familier de la tradition préservée à l'Ouest et hostile aux vastes avenues et grands bâtiments de l'ère socialiste. Et pour cause, aucun architecte ou urbaniste de Berlin-Est n'a été inclus dans le processus de conception. Ces spécialistes s'indignent de ce manque d'alternatives, ils dessinent des plans, écrivent des analyses, adressent des lettres au ministère du Développement Urbain, mais cela reste sans réponse et le *Planwerk Innenstadt* est accepté en 1999.

Pour Hain, ce plan nie 40 ans d'une vie urbaine double et apparaît finalement comme un symbole de victoire politique davantage que l'exemple de participation démocratique qu'il aurait pu être. Il réduit l'identité de Berlin à celle de Berlin-Ouest et renforce l'idée qu'un mur social reste à abattre. On peut relever ces commentaires, particulièrement véhéments, d'habitants de l'ex Berlin-Ouest « Est-ce que vous pensez sincèrement que les nouveaux bâtiments en RDA et à Berlin Est valent la peine d'être préservés, sans parler d'avoir une affection sentimentale pour eux ? Je crois que c'est un mouvement positif que nous faisons actuellement le ménage dans ce *trash* architectural et que dans quelques années la ville vaille à nouveau le coup d'être regardé » ou bien « C'est comme ça avec les Communistes, ils gâchent tout ce qui existe et laissent derrière eux un désert, tout comme ce vide dans l'esprit des

¹ "A plan for Berlin's Inner City. Planwerk Innenstadt", Wolfgang Süchting et Patrick Weiss in *Urban planning and cultural inclusion, lessons from Belfast and Berlin*, W.J.V Neill et H-S Schweder, 1999, Palgrave Macmillan

gens »¹



Ex-Berlin-Est : Karl Marx Allee et Ex-Berlin Ouest : Seestrass
Sources : Louise Guérin (Haut), Bénédicte Gourdon (Bas)

La ville des habitants

La particularité qui me semble importante de relever est ce que cette histoire tourmentée a provoqué : un investissement considérable des habitants dans la fabrication de leur ville. Face à l'absence de moyens publics et d'intérêt pour les zones hors du « centre-ville », les habitants ont fait évoluer, à leur manière, la ville.



Liebig 14, Squat évacué en Février 2011
Sources : www.welt.de

1 "Struggle for the Inner City. Or: a plan becomes a declaration of war", Simone Hain in *Urban planning and cultural inclusion, lessons from Belfast and Berlin*, traduction libre de l'anglais

Les *Besetzte-Häuser*²

On l'a vu plus haut, à la fin des années 60, la ville de Berlin Ouest lance le projet de *Flächensanierungspolitik* (1964/65), qui vise la réhabilitation des quartiers ouvriers tels que Kreuzberg et Wedding. Il s'agit de détruire les *Mietskasarne*³ insalubres et construire en contrepartie des logements neufs sous forme de Grands Ensembles (comme le Märkisches Viertel, Gropiusstadt ou à plus petite échelle Kottbusser Tor). Ainsi sont prévus à la destruction environ 300 immeubles de Kreuzberg. En attendant ils sont interdits à la location, ou loués aux travailleurs étrangers, qu'on estime présents pour une durée limitée d'environ deux ans.

Mais il s'agit d'un processus très long - la ville n'a que peu de moyens, les investisseurs privés ne se bousculent pas (Berlin est une ville de classe moyenne, voire pauvre) - et ces bâtiments se voient abandonnés pendant une dizaine d'années, tandis que le nombre de sans-abri augmente : la demande de logements est beaucoup plus importante que la production de ceux-ci. Des mouvements citoyens se mettent alors en place.

A Kreuzberg, surtout, c'est le BI S036⁴, qui s'organise en 1979 et rassemble des gens autour du besoin de logement et de l'idée de s'affranchir du système. Ils commencent à occuper deux des 300 immeubles vides. Dans les années 80, ce n'est plus un seul groupe, mais de multiples groupes qui se démarquent et s'approprient divers immeubles, tout en poursuivant un mode de vie alternatif relativement commun. Regroupés par affinités, choix de vie, leur objectif est d'expérimenter d'autres manières de vivre et travailler ensemble, hors du système capitaliste. On dénombre 169 *Besetzte-Häuser* en 1980⁵.

Au début de l'année 1981, le Sénat de Berlin-Ouest, alors SPD, lance la *Berliner-Linie der Vernunft* (« ligne berlinoise de la raison ») en réaction à la multiplication des squats : lorsqu'un propriétaire en fera la demande pour réaliser des travaux d'assainissement, les *Besetzte-Häuser* seront évacués. Quelques mois plus tard, le 10 mai 1981, le CDU gagne les élections du Sénat et annonce durcir cette *Berliner-Linie* en évacuant davantage de maisons occupées.

Le débat gagne et divise les occupants des squats : certains sont d'avis qu'il faut légaliser leur situation en travaillant avec les politiques, tandis que d'autres n'envisagent pas de compromis : le mouvement doit rester hors-système. Les évacuations et manifestations réactionnaires se font beaucoup plus violentes, un jeune décède lors de l'une d'entre elle en septembre 1981.

2 Littéralement "maisons occupées" ou squat

3 immeuble d'habitation construits pour les ouvriers au XIX e siècle

4 S0 36 étant l'un des quartiers de l'arrondissement et BI pour Bürgerinitiative : initiative des citoyens

5 Source: "der Häuserkampf in Kreuzberg" Jörg Klitscher, <http://www.luise-berlin.de/>

Finalement le mouvement diminue, et en 1984 il n'en reste plus que 78, qui se légalisent, soit par l'achat du bâtiment, soit par le paiement d'un loyer, les autres se voient expulsées.



Cour de la *Kunsthaus Tacheles*
Source personnelle Octobre 2010

Ce système de squat légalisé, c'est ce qu'on retrouve aujourd'hui sous la dénomination *Hausprojekt*, projet d'habitat, qui sont des formes de vie en collectivité. Leurs habitants constituent souvent une population très variée en termes d'âges et nationalités, par exemple avant de se faire évacuer en février dernier, le Liebig 14 rassemblait 28 personnes âgés de 9 mois à 37 ans et originaires du Pérou, de Bolivie, du Maroc, de Slovaquie, d'Israël, du Soudan, d'Autriche, de France, de Russie, d'Hongrie et d'Allemagne. L'objectif est de partager un mode de vie, un projet commun, de se retrouver autour d'une idéologie et dans bien des cas cela s'affranchit de la nationalité.

Le premier des projets pour la communauté est dans tous les cas l'appropriation des locaux pour y vivre. Une première étape pour construire ensemble son lieu d'habitat. Hors ceci représente un travail important : les squats s'installent dans des immeubles vétustes, à demi-détruits par la guerre, il ne s'agit pas d'un simple réagencement ou de quelques retouches mais bien d'une véritable réhabilitation. En prenant eux-mêmes en charge les travaux, les habitants participent à la

reconstruction de la ville, à l'instar du projet d'habitat *Ausland*¹, qui a débuté par la réhabilitation du 60 Lychenerstrasse par des étudiants en architecture. Ceux-ci avaient proposé leurs plans au département de réhabilitation de la ville et avait reçu en réponse un financement du Sénat (1995). Cet investissement concret des habitants affecte donc réellement la fabrique de la ville et est, du moins était, parfois soutenu par la ville elle-même.

Ces modes de vie traduisent la volonté de vivre d'une manière qui n'est pas nécessairement celle qu'impose le marché ordinaire du logement et de la ville. Par l'acte de faire, les habitants de ces immeubles marquent une envie de participer concrètement à la construction de leur lieu de vie. En les soutenant, la ville fait preuve d'une véritable démarche urbaine participative. Par leur fondement de vie collective, les projets d'habitat font aussi contrepied à la société d'aujourd'hui davantage tournée vers la vie individuelle. Souvent lieux de mélanges culturels, ils sont de ces espaces où le cosmopolitisme prend place, et où les différences culturelles servent un projet, une expérience commune, plus qu'elles ne représentent un problème.

Mais cela n'est bien sûr pas parfait. Toujours plus ou moins dans une situation de squat (l'installation initiale n'est souvent pas légale) et les loyers négociés ensuite très inférieurs au marché, ils ne sont pas hors du danger de l'expulsion, notamment lors d'un changement de propriétaire : si celui-ci préfère vendre à un taux intéressant plutôt que de soutenir le projet, ils seront probablement mis dehors sans ménagement. Comme l'ont été les habitants de Liebig 14 en février et ce malgré les manifestations de protestations. La spéculation foncière n'aidant pas, les autorités sénatoriales sont aussi moins enclines à tolérer ces modes d'auto construction, ils les soutiennent moins. Et puis ce ne sont que quelques immeubles, beaucoup d'*Hausprojekt* ont disparus et de moins en moins apparaissent. Ils sont aussi « plus gentils », pour éviter l'expulsion, rentrer dans les clous de la légalité leur fait perdre une part de leur force contestataire.

Le *Zwischennutzung* (légal et illegal)

Le *Zwischennutzung*, littéralement "l'utilisation entre", est un principe d'utilisation temporaire des espaces prévus à la destruction ou à la réhabilitation. Entre-deux programmatique, entre-deux spatial, entre-deux temporel. Les *Besetzte Häuser* en sont une facette mais ne décrivent pas entièrement le processus. Si les squats traduisent une occupation à long terme, qui se veut du moins pérenne, les *Zwischennutzung*

¹ déjà analysé par une étudiante de l'ENSAN, Pauline Ouvrard pour mémoire d'études "Triptyque Utopique"

peuvent être aussi beaucoup plus fugaces.

Parfois ils sont organisés de manière légale, par un accord entre un propriétaire, qui n'utilise momentanément pas son terrain et/ou son bâtiment, et une association qui cherche un lieu pour mettre en œuvre un projet. Ils déterminent ensemble la durée de vie de l'utilisation, se mettent d'accord sur les modalités d'occupation. C'est l'exemple parmi d'autres du projet Mica Moca (*Experimenteller Kultur Generator*), créé par une équipe d'environ 20 personnes - artistes et professionnels de la culture (événementiel, management, techniciens...) - rassemblés par l'envie d'apporter une plateforme d'échange entre différents arts, différentes cultures, qui ont investi une ancienne usine située au 22 Lindower Strasse dans le quartier de Wedding entre mai et octobre 2011. L'usine était inutilisée et pendant ces quelques mois elle a accueilli des performances, des pièces de théâtre, des spectacles de danses, des repas de quartier, des expositions... Dans un quartier comme Wedding, qui ne propose pas autant d'offres culturelles que Mitte ou Kreuzberg, cela crée une réelle dynamique et un engouement important. Par cette pratique, des habitants réactivent d'eux-mêmes des zones urbaines sans que les autorités sénatoriales ne s'en mêlent.



Mica Moca, utilisation temporaire d'une usine à Wedding
Source personnelle Mai 2011

Mais le Sénat a intégré la mesure de ce processus. Dans le quartier de Neukölln a été mise en place une structure qui met en relation les propriétaires et les gens qui ont un projet

et besoin d'espace : la *Zwischennutzungsagentur*. C'est une initiative lancée par l'architecte Stéphanie Raab, initialement dans le cadre de l'Agenda local avec le *Quartiersmanagement* (cf § suivant), et qu'elle développe désormais au sein d'une structure indépendante (Coopolis). Le Sénat encourage donc, parfois, cette démarche. Il la met aussi quelque fois en œuvre lorsqu'il est le propriétaire d'un terrain concerné. Par exemple, l'aéroport de Tempelhof qui a fermé en 2008, dispose d'une vaste surface extérieure au cœur de la ville qui a été l'objet d'un concours de paysagisme. Il va être transformé en parc urbain, mais est depuis 2010 ouvert au public, dans un état intermédiaire. Très peu d'aménagement, si ce n'est un poste d'entrée, quelques signalétiques, mais surtout beaucoup d'espace qui laisse place aux envies des habitants : barbecue, roller, kiteboard, vélo, course à pied... toutes les activités profitent de ce vaste terrain des possibles.



Quelques signalétiques et beaucoup d'espace pour faire du Kite Board : ancien aéroport de Tempelhof, parc urbain en devenir
Source personnelle Février 2011

Le *Zwischennutzung* s'exprime aussi de manière informelle : pris d'assaut pour une fête, une rave, une projection insolite de film, pour passer un après midi, pour taguer, pour escalader, jouer, écouter de la musique... les interstices, les dents creuses, les immeubles et usines qui tombent en désuétude connaissent une nouvelle vie, ils deviennent les terrains des pratiques impensées. Ils apportent ce que tous les lieux, dont la fonction a été clairement prédéterminée, ne peuvent apporter : une

place pour l'inattendu, pour les envies singulières d'une (et de toute) personne. Mon amie Juliette avait décidé de travailler sur l'un de ces lieux pour son projet de fin d'étude, je l'ai alors accompagné en Novembre 2010 pour explorer l'*Eisfabrik*, au bord de la Spree. Après avoir contourné quelques barricades, s'être frayé un chemin à travers la végétation non entretenue, nous avons pénétré dans le bâtiment à l'abandon. A l'abandon ? Pas tant que ça finalement : les murs avaient accueillis de multiples tags et nous avons rencontrés 7 personnes qui s'y promenaient. Un couple était installés sur le rebord du toit et regardait le coucher de soleil sur la ville (le bâtiment offrait une magnifique vue sur la rivière et la ville), trois jeunes exploraient comme nous le bâtiment et un couple « venait de temps en temps se promener ici le dimanche », ce dernier nous a confié qu'il avait plusieurs fois croisé des français dans de tels lieux, ça l'intriguait et il trouvait ça positif, que l'on apprécie nous aussi ce genre d'endroit.



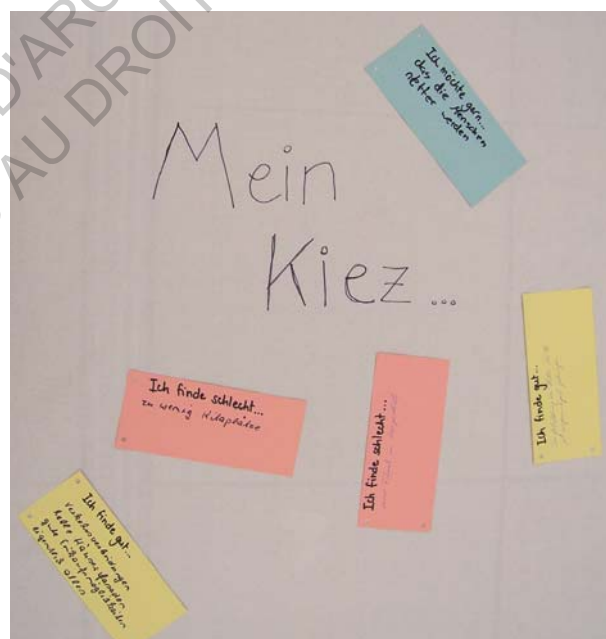
Teufelsberg. Source personnelle Octobre 2010

Les Quartiersmanagement

Si les habitants s'impliquent dans la fabrique urbaine par ces méthodes (*Squat*, *Hausprojekt*, *Zwischennutzung*) qui viennent directement d'eux, la ville tente d'une autre manière de les inclure au processus. La mesure majeure pour introduire la participation dans la politique urbaine est la mise en place du programme « *Soziale Stadt* » et ainsi des *Quartiersmanagement* (QM). Les QM sont mis en place dans les 34 quartiers de Berlin définis comme « *Gebieten mit besonderem Entwicklungsbedarf* » (Zones aux besoins de développement particuliers).

Ce sont des quartiers présentant des problèmes sociaux, économiques et d'intégration et le QM a pour but, à travers un travail avec les habitants et les professionnels du quartier, d'améliorer ses conditions. Pour cela s'installe dans chaque quartier un bureau, où les habitants trouveront des professionnels (urbanistes et travailleurs sociaux). Un conseil de quartier est élu par les habitants (composé d'habitants et

d'actifs du quartier), afin de proposer, discuter et voter des projets à réaliser. Différents types de budgets sont accordés par le Sénat de Berlin afin de les réaliser et les professionnels du QM ont un rôle de conseil et de management pour aider les habitants à mettre en œuvre leur projets. Les thèmes ciblés par ce travail sont : l'éducation, la formation, les activités sportives et de loisirs, l'habitat et l'espace public, la santé, la vie collective et l'intégration ; l'outil principal est la participation. Si les enjeux sont tout à fait louables, les QM font encore face à certaines difficultés : dans celui de Hellersdorf Promenade où j'ai réalisé un court stage, nous avons du mal à susciter l'intérêt des habitants : c'était les mêmes qui faisaient partie du conseil depuis un certain temps et il nous était difficile d'entrer en contact avec de nouvelles personnes. En outre, la population russe qui est une part très importante du quartier n'était pas du tout représentée au conseil. Au QM Zentrum Kreuzberg/Oranienstrasse, le Dr Laila Atrache-Younes m'a fait part de sa difficulté à dialoguer avec les nouveaux habitants du quartier : une population plus bourgeoise qui s'implique beaucoup moins dans la vie de quartier.



QM Hellersdorf Promenade : stratégie de rencontres et discussion avec les habitants ("Mon quartier... Je trouve bien... Je trouve mal... J'aimerais..."). Source personnelle Mars 2011

En parallèle des méthodes plus conventionnelles du développement urbain, les Squats, les Hausprojekt, le *Zwischennutzung*, les QM sont autant de manière par lesquelles les berlinois participent à la fabrique de la ville. Pour conséquence on observe un réel attachement des habitants à leur ville et à leur Kietz. En France nous sommes habitués aux manifestations, mais c'est à Berlin que j'ai été frappée par le

nombre et l'importance de celles qui avaient pour objet la défense de la ville : contre des projets jugés trop économiques et pas assez soucieux du cadre de vie des gens, contre les expulsions, contre les phénomènes d'embourgeoisement... Plus qu'ailleurs les habitants m'apparaissent concernés, touchés par l'évolution que l'on veut faire suivre à leur ville.



"Cet arbre est pris en charge par vos voisins, membre de l'initiative du quartier Brüsseler. Vous aussi, vous pouvez contribuer à l'embellissement de votre quartier." Brüsseler Strasse
Source personnelle Juillet 2011

Ainsi on comprend plusieurs choses : tout d'abord que l'histoire qu'a traversée la ville a fait d'elle un lieu d'affrontement : physique, bien sûr avec la guerre, mais aussi idéologique, dans l'évolution de sa forme : les différentes politiques, les différentes périodes, les différents styles et architectes ont laissé des marques bien visibles qui lui confèrent un caractère singulier : celui de l'éclectisme. Berlin n'est pas une ville uniforme, c'est une ville diverse dans ses bâtiments, ses rues, ses aménagements.

Ensuite son histoire a laissé de nombreux vides. Espaces non pensés, non voulus, ces « riens » sont vite devenus les « tous » des habitants, l'espace physique hors du contrôle et de l'affrontement, le lieu de tous les possibles. « Wo nichts ist, ist alles vorstellbar » (Là où il n'y a rien tout est imaginable)¹. Les habitants ont d'eux-mêmes créés pour continuer à vivre, à habiter ces espaces où les autorités n'avaient pas de solutions. Pour traiter de l'impact du cosmopolitisme sur l'espace construit et vice-versa, ces deux éléments apparaissent majeurs : d'une part la ville est éclectique, son identité se constitue donc en partie d'une diversité bâtie et visuelle. Si on a du mal aujourd'hui à définir l'architecture berlinoise, c'est qu'on y trouve de nombreuses facettes, qu'elle change sans cesse, se reconstruisant de nouveaux visages chaque jour. L'identité architecturale de la ville, n'est pas restreinte à une vision figée, c'est un panel de divers symboles et idéaux, dans lesquels diverses sensibilités peuvent se retrouver. D'autre part la ville porte en elle une tradition de participation citoyenne qui accorde un champ d'action à l'habitant. Or nous avons émis l'hypothèse plus haut (cf partie 2 : la ville lente), que la parole, la discussion étaient des éléments favorisant le cosmopolitisme : cela est-il toujours vrai lorsque l'on aborde la fabrique urbaine ? Pour mieux cerner les liens entre la société cosmopolite et son environnement construit, nous tenterons d'analyser le cas de Berlin à l'échelle de la ville entière puis à l'échelle d'un secteur restreint (Kottbusser Tor).



Berlin, une identité en chantier
Source : www.berlin.equipier.com

¹ P. Oswalt in *Berlin, city without a form*, 2001

ANALYSE MACRO : EFFET DE QUARTIER ET TRAJECTOIRES SINGULIÈRES

Le site internet de la ville de Berlin nous fournit de nombreuses données sur l'immigration et la répartition spatiale des migrants dans la ville. Bien sûr ces données ne concernent que l'immigration légale.

On peut tout d'abord trouver des statistiques sur la répartition des migrants par arrondissement (figure 1): Mitte concentre 27,2% d'étrangers, Friedrichschain-Kreuzberg 22,6%, Neukölln 21,8%, Charlottenburg-Wilmersdorf 16,9%, Tempelhof-Schöneberg 15,1%, Spandau 12,4% tandis que vivent dans les autres arrondissements, moins centraux, moins de 10% d'étrangers. Cela s'explique notamment car les quartiers périphériques sont davantage des quartiers d'habitat individuel, les gens s'y installent davantage en fin de parcours résidentiel. Donc premièrement les migrants vivent dans le centre de Berlin.

Mais cette répartition par arrondissement n'est pas assez précise. En effet il faut regarder la répartition par quartier (figure 2), pour s'apercevoir qu'au sein d'un même arrondissement, de grandes variations sont observables. L'exemple le plus frappant est l'arrondissement de Friedrichschain-Kreuzberg : situé à cheval entre l'ex Berlin-Ouest (Kreuzberg) et l'ex Berlin-Est (Friedrichschain) , il présente une grande différence entre les deux quartiers : Kreuzberg concentre 33% d'étrangers tandis qu'entre 5 et 20% (selon les voisinages) d'étrangers habitent Friedrichschain. Cela traduit un important déséquilibre entre Berlin-Ouest et Berlin-Est, conséquence la scission de Berlin : la RFA étant pendant la Guerre Froide beaucoup plus ouverte aux étrangers que la RDA.

Ensuite on remarque que les étrangers vivent principalement dans les anciens quartiers ouvriers : en première place Wedding, Kreuzberg et Neukölln (+ de 30%), puis dans les quartiers centraux tels que Charlottenburg, Tiergarten, Schöneberg, Moabit (entre 20 et 30%). A la fin des années 60, nous l'avons évoqué plus haut (cf partie 3. Les *Bestezte Häuser*) les quartiers ouvriers, insalubres, étaient prévus à la réhabilitation et délaissés des allemands. Comme il était admis, à cette époque, que les travailleurs étrangers retourneraient dans leur pays peu de temps après, cela arrangeait tout le monde qu'ils s'installent dans les logements que la ville n'avait alors pas les moyens de rénover. Pour eux, c'était des logements à faible loyer. A l'époque c'est un véritable phénomène de ségrégation spatiale qui s'est mis en place. Mais contrairement

à ce qu'avaient prévu les politiques, les *Gastarbeiter* ne sont pas rentrés dans leur pays. Au contraire, leurs familles les ont rejoints, s'installant à leur suite dans ces mêmes quartiers. Aujourd'hui, les étrangers continuent de venir s'installer dans ces quartiers, qui portent la réputation d'être cosmopolites, pour certain c'est la possibilité de trouver des semblables en terre étrangère, pour d'autre l'aspect rassurant d'être un étranger parmi les autres.

Nous avons également accès à la répartition des étrangers selon leur nationalité. Ceux-ci sont distingués entre les migrants originaires de pays arabes, de pays anciennement sous occupation soviétique, de Pologne, de Turquie, de l'Union Européenne, de l'ex-Yougoslavie. Il ressort alors que les quartiers tels que Wedding, Kreuzberg, Neukölln, Moabit et Schöneberg sont des quartiers où toutes les nationalités sont très présentes : ce sont, on peut dire, les quartiers les plus cosmopolites. En revanche les quartiers Charlottenburg et Mitte (appartenant à l'arrondissement du même nom, quartier le plus central autour de Unter den Linden, Friedrichstrasse), qui sont des quartiers aisés aux loyers plus élevés, concentrent une migration issue de l'Union Européenne mais très peu, voir pas du tout des autres pays. Enfin la communauté issue des pays de l'URSS n'est pas présente dans les quartiers cosmopolites mais se regroupe dans le quartier de Mitte.

En comparant ces données à d'autres cartes, telles que celle de l'index de développement de 2010 (figure 3) ou celle de la population recevant l'aide sociale, on s'aperçoit que les quartiers de Wedding, Kreuzberg et Neukölln, sont les quartiers les plus défavorisés de Berlin : l'index de développement y est très faible et plus de 20% de personnes y touchent l'aide sociale.

Ainsi si les migrants vivent pour majorité en centre ville, on s'aperçoit qu'il existe une forte différence entre les quartiers plus riches (Charlottenburg, Mitte), où vivent principalement les Européens et les ressortissants de l'ex-URSS, et les quartiers populaires, cosmopolites.

Cette analyse nous révèle des éléments, certes, mais elle reste très statistique, un peu « vue de haut ». Pour avoir une vision un peu plus humaine du « Berlin des étrangers », j'ai souhaité réaliser quelques itinéraires avec les migrants de mon entourage. Méthode défendue par Jean-Yves Petiteau et Elisabeth Pasquier, elle vise à découvrir un lieu, en écoutant et suivant un des ses usagers : « Lors de la journée de l'itinéraire l'autre devient guide. Il institue un parcours sur un territoire et l'énonce en le parcourant. [...] Le parcours n'est pas seulement le déplacement sur le territoire de l'autre, c'est en même temps

Figure 1 : Répartition des étrangers par arrondissements en %*

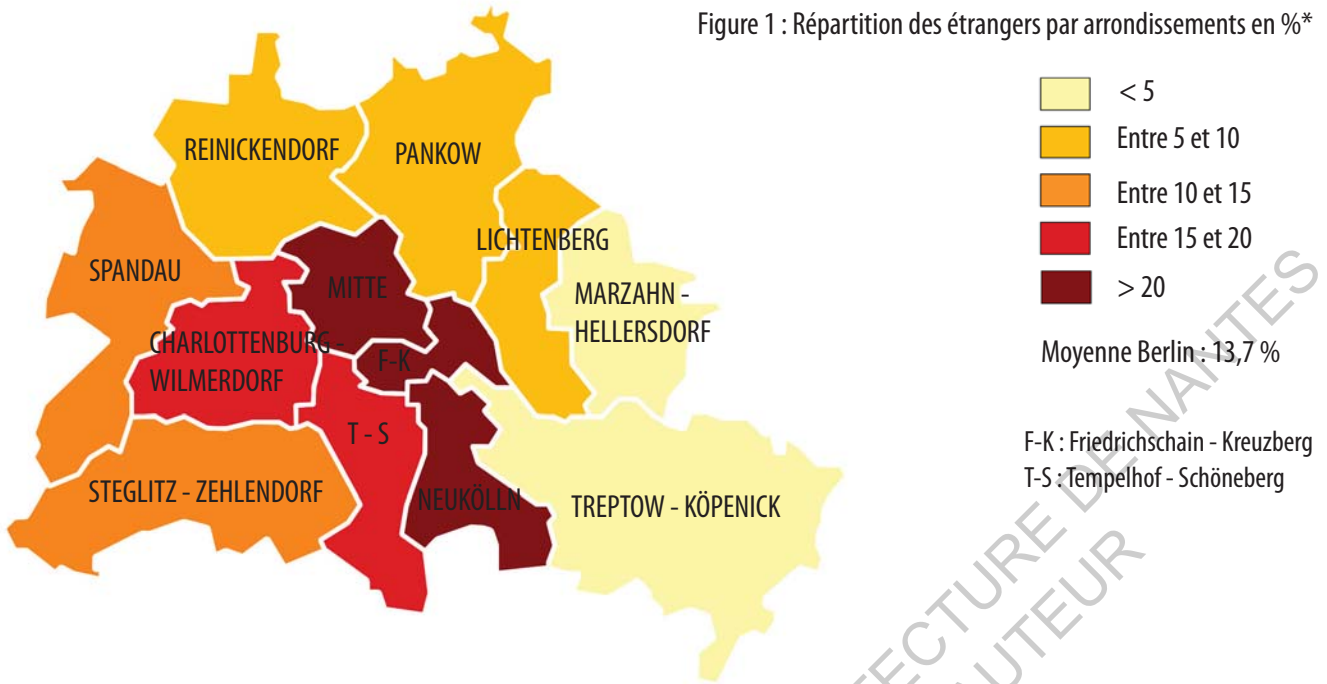
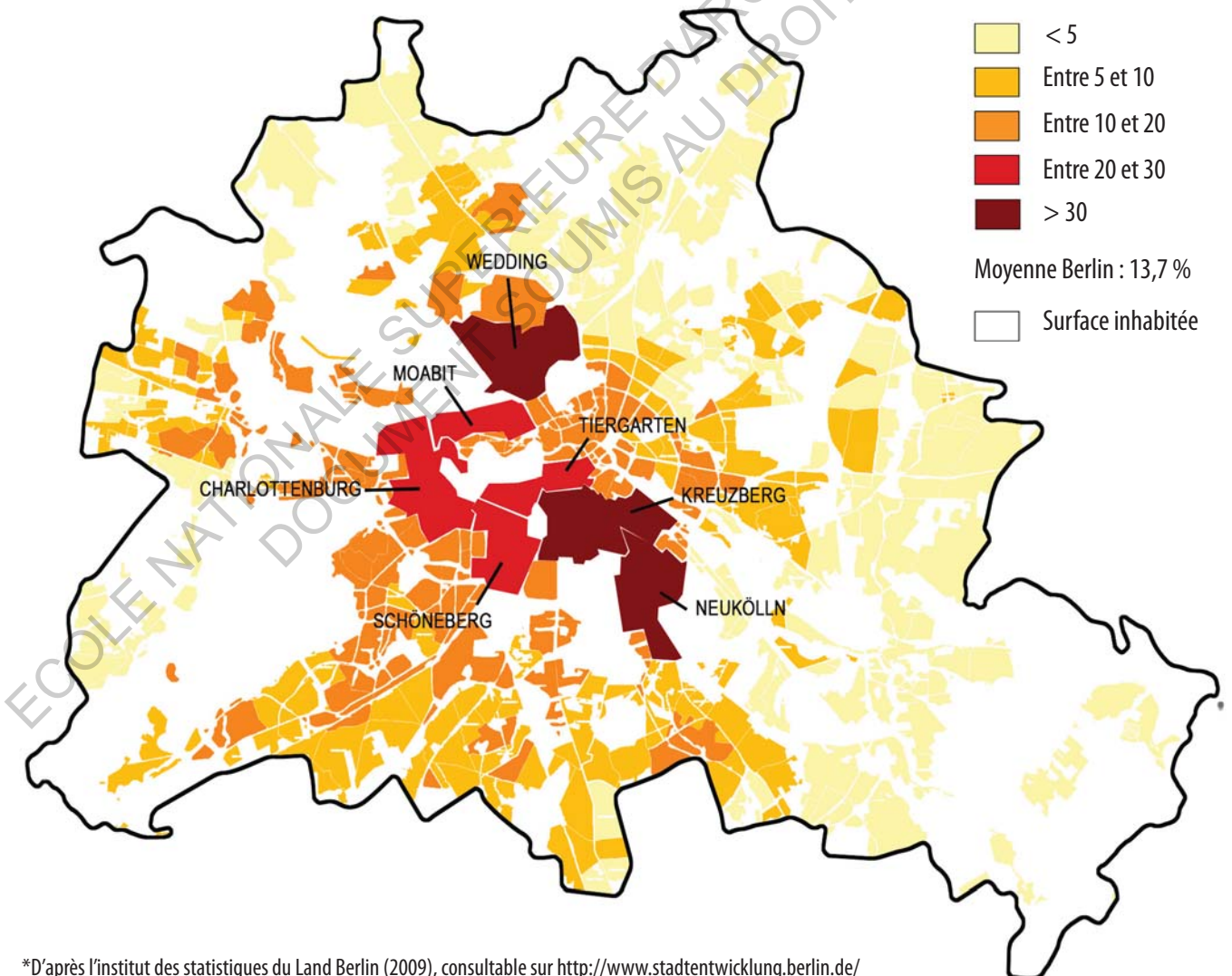


Figure 2 : Répartition des étrangers par quartiers en %*



*D'après l'institut des statistiques du Land Berlin (2009), consultable sur <http://www.stadtentwicklung.berlin.de/>

un déplacement sur son univers de références. Le territoire est à la fois celui qui est expérimenté et parcouru dans l'espace-temps de cette journée, et celui du récit métaphorique. L'interviewé nous livre en situation une histoire au présent et la mise en scène de cette journée particulière confère à son récit la portée d'une parabole »¹

J'avais donc demandé à certains « immigrés » de mon entourage, de choisir des endroits dans Berlin et de préparer un parcours pour m'emmener de l'un à l'autre, en choisissant le moyen de transport, le chemin emprunté, l'ordre des endroits visités. Au fil de l'itinéraire, je leur demandais de prendre en photo le lieu qu'il me racontait. J'en ai réalisé 4. J'aurai aimé en faire plus, mais le temps a manqué, malheureusement. Je dois aussi reconnaître que c'était la première fois que je me livrais à cette expérience et que de fait, je pense ne pas les avoir suffisamment bien préparés. Néanmoins ce sont des matières de travail extrêmement précieuses, car accompagnée par mes guides, j'ai découvert Berlin sous d'autres regards et j'ai oublié pendant ces instants ma propre vision de la ville, toujours présente lorsque je lis un ouvrage ou lorsque je consulte des cartes. J'ai découvert un peu plus de ces personnes et un peu plus de ces différents lieux, du rôle qu'ils peuvent jouer dans la vie des Autres.

Mes quatre guides m'ont promenée dans les quartiers centraux de Berlin : Mitte, Kreuzberg, Friedrichshagen, Tempelhof, Neukölln, Prenzlauer Berg.

Jérémie, Germàn et Aylin ont construit des parcours totalement personnels, comprenant des lieux où ils ne vont pas forcément de manière régulière mais qui ont une importance particulière, mis bout à bout, personne d'autre qu'eux ne réalisent ces parcours. S., lui, a fait le choix de me montrer là où il « traîne », avec ses amis guinéens, les lieux qu'il a choisis sont des lieux où il sait qu'il retrouve certaines personnes et on peut imaginer qu'ils ont une importance pour leur histoire commune, partagée.

Ressort des itinéraires, l'importance de la mobilité. A vélo, à pied, en voiture ou en transports en commun, tous les moyens sont employés pour parcourir cette vaste ville. Aucun des itinéraires ne s'est limité à un quartier, transformant ainsi la vision statique qu'imposent les cartes statistiques, en vision dynamique de la vie urbaine comme une vie en mouvement, faite de déplacements. Le mouvement est tellement important

que parfois c'est lui qui devient le centre de l'itinéraire, comme par exemple le fait de prendre le bus 100 avec S., qui passe devant le Schloss Bellevue, ou celui de marcher de la Potsdamer Platz à la Neue National Gallery en passant par l'arrière de la Philharmonie avec Germàn. Il n'y a pas que des lieux où ils aiment aller, mais aussi des chemins qu'ils aiment emprunter.

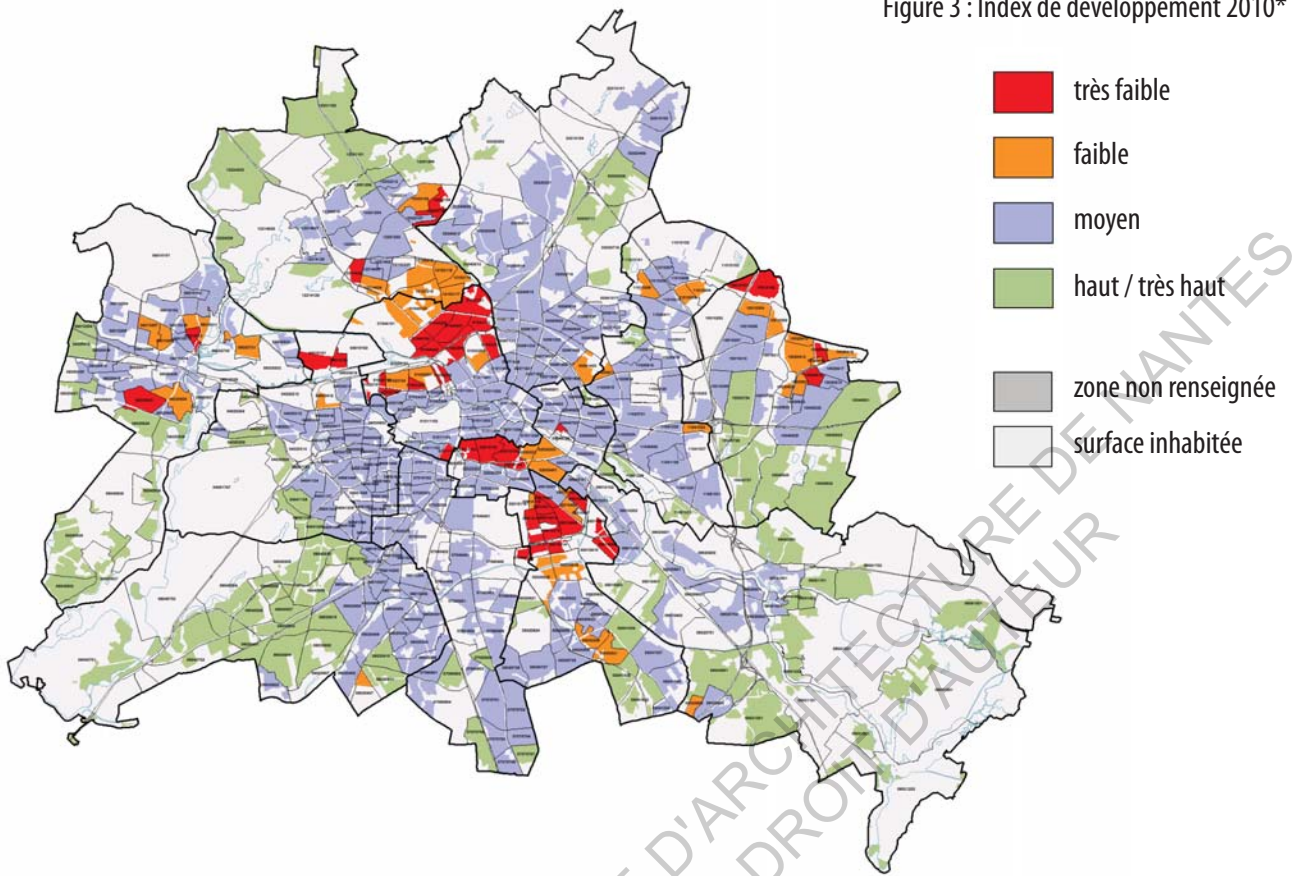
Les lieux qu'ils ont choisis racontent de multiples histoires. Il y a des lieux ou des éléments physiques concrets qui renvoient directement à la culture d'origine comme l'horloge d'Alexanderplatz, où est inscrit le nom de Conakry. Il y a ceux qui renvoient à des souvenirs associés à la culture d'origine, à l'instar des bâtiments de la Potsdamer Platz, qui rappellent à Germàn la photographie qu'il avait l'habitude de voir dans son école en Espagne, ou le marché turc qui évoque à Jérémie le marché avec son père, en France. Il y a aussi des éléments immatériels qui figurent un foyer ou le besoin de retrouver une tradition, comme la communauté guinéenne qui se retrouve, la mosquée pour Aylin ou le restaurant aux ramens pour Jérémie. Il y a des lieux qui sont importants, parce qu'ils sont à Berlin et participent à l'expérience qu'ils ont ici, ces sont des découvertes et ils les apprécient pour leur caractéristiques particulières, comme le Hansaviertel pour Germàn ou les monuments de Berlin, devant lesquels passe S. avec le bus 100. Les lieux où ils se sont bâti des souvenirs ici, dans leur vie berlinoise, comme Jérémie qui raconte sa rencontre sa nuit la plus mémorable au Trinkteufel, ou Germàn et l'appartement d'Irene.

Pour chacun, j'ai trouvé que l'itinéraire prenait un sens singulier, différent des autres. Pour Germàn, les lieux choisis et les récits m'ont renvoyés à l'esprit de découverte, à une exploration urbaine d'espaces spécifiques. Pour Aylin, les souvenirs anciens de l'enfance et les lieux aimés rappellent qu'elle a toujours habité là. Dans l'itinéraire de Jérémie, les lieux choisis semblent refléter ce qu'il apprécie dans la vie qu'il mène ici et pas ailleurs. Avec S., enfin, les lieux sont importants pour ceux qu'il y retrouve et qui forment un espace social.

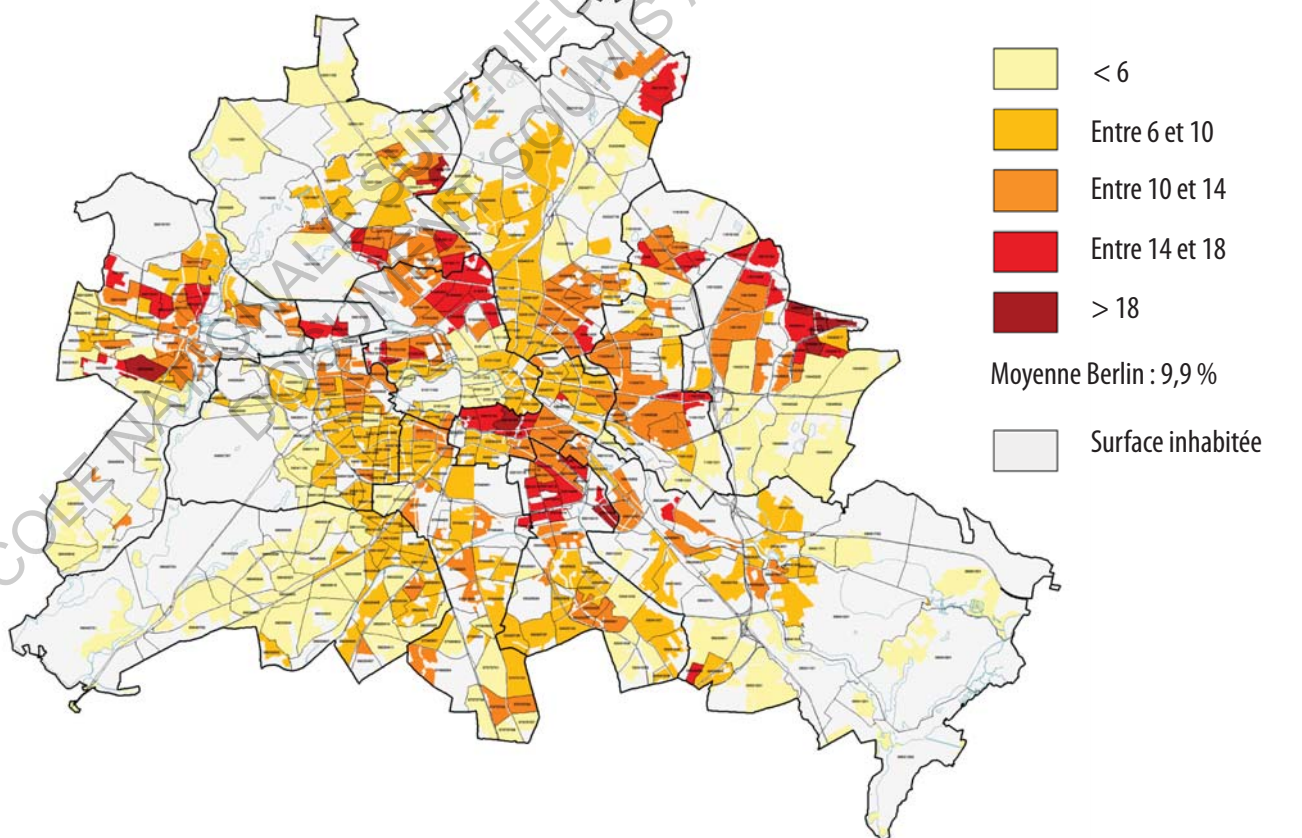
Les itinéraires complètent les cartes statistiques en soulignant que l'espace bâti fait naître chez les gens un espace mental, fait de souvenirs, de symboles, de références et de réactions, conditionnés par nos expériences personnelles et nécessairement notre culture d'origine. Ils mettent en lumière que l'espace bâti de Berlin, pour ces quatre personnes en tout cas, autorise cet espace mental, et ce malgré la culture allemande à laquelle il appartient.

¹ Jean-Yves Petiteau, Elisabeth Pasquier, La méthode des itinéraires : récits et parcours in *L'espace urbain en méthodes* sous la direction de Michel Grosjean et Jean-Paul Thibaud Edition parenthèses, 2001, Marseille.

Figure 3 : Index de développement 2010*



Taux de chômage 2009 (en%)*



*D'après l'institut des statistiques du Land Berlin (2009), consultable sur <http://www.stadtentwicklung.berlin.de/>

Itinéraire avec Jérémie

(en vélo)

1. Fassbender & Rauch, Café au Charlottenstrasse, 60

Ce café n'était pas prévu au programme de son itinéraire, mais quand nous sommes passés devant pour rejoindre le n°2, il s'est arrêté et s'est exclamé « tiens, je l'avais oublié celui-là ». C'est un ami français qui avait habité Berlin un temps, qui lui avait fait découvrir. Idéal pour boire un chocolat chaud, il aime surtout l'ambiance très chic, dans laquelle il détonne.

2. Next to, restaurant japonais, Gipsstrasse, 3

Avant d'habiter à Berlin, il habitait à Paris, où il cultivait avec son colocataire la tradition du « dimanche à Bibi ». Pour contrer la morosité du dimanche, ils allaient chaque semaine manger des ramens dans un restaurant japonais. En arrivant à Berlin, c'est l'une des premières choses qu'il ait cherché : un lieu où manger des ramens le dimanche soir. Il a ainsi trouvé ce restaurant où il allait de manière régulière, seul, au début de son installation. Désormais il y va beaucoup moins.

3. La table de ping-pong, Adalbertstrasse

La première fois qu'il y est venu, c'était Nico, un « berlinois d'origine française », rencontré grâce à l'un de ses coloc, qui l'avait emmené. Depuis c'est un rituel : avec Nico et Pablo (argentin), mais aussi quelques autres parfois, ils boivent une bière un peu plus haut dans la rue puis viennent se faire des matchs de ping-pong ensuite. Un jour ils rencontrent Jorg, un vieil allemand assis sur le banc, qui leur met une raclée au ping-pong, ils le revoient souvent, mais toujours de manière imprévue. Ce qu'il aime particulièrement dans ce lieu c'est l'impression de ne pas être en ville : en retrait de la rue et complètement entouré par la végétation, il a la sensation d'être dans une petite forêt.

4. Trinkteufel, bar à l'angle entre l'Adalbert- et la Naunynstrasse

Avant de s'installer à Berlin, il vient une semaine en voyage avec son colocataire parisien, qui connaît déjà un peu et lui fait découvrir ce bar. Ils y sont tous les soirs. L'avant dernier soir, il se retrouve au milieu d'une bagarre entre un groupe de skinhead et un turc, il l'aide à sortir, mais celui-ci revient avec 15 copains... la soirée finit en carnage, mais le patron, McFly ne bouge pas tant qu'ils ne passent pas derrière le bar. Depuis cette soirée, il vient régulièrement considérant que « c'est un lieu intéressant », surtout pour « le mélange de genres après 4h du matin »

5. Photomaton, Kottbusser Tor « elles ont tellement une bonne tête ces photos »

Son premier appartement était juste à côté, et dès qu'il avait 2 euros en poche, il s'arrêtait. Toujours la nuit, souvent après

4h du matin. Après le Trinkteufel, en sortant de Mme Claude. Pour tous les gens qui lui rendent visite c'est l'étape obligatoire : une série de photos. Il y a peut-être 4 ou 5 photomaton de la sorte dans Berlin, mais il ne va que dans celui-là. Une seule fois, il n'a pas marché.

6. Au bord du Landwehrkanal

A son arrivée à Berlin, il prend des cours d'allemand à la *Volkshochschule*, juste à côté, pendant 8 mois. Chaque jours après les cours il vient y boire une bière avec ses amis, 2 italiens et 1 grec. Après il n'y vient que lorsqu'il fait beau, parce que l'intérêt c'est d'être au bord de l'eau, sous le soleil. Il n'est pas venu depuis un an quand il m'y emmène, car il n'habite plus dans le coin. La Volkshochschule a été le moyen par lequel il a rencontré pas mal de gens venus d'ailleurs, qu'il voit toujours : ils étaient 21 de 15 nationalités différentes mais appartenaient tous au milieu culturel.

A proximité il y a le marché turc et la boucherie hallal "Kassap" où il va toutes les semaines, même depuis son déménagement. Le marché, il y fait ses courses pour la semaine, ce n'est pas cher et ça lui rappelle le marché en France qu'il faisait avec son père « c'est partout pareil, tu peux goûter les olives, tu te balades, ça sent bon ». Et puis il y a cet allemand qui y vend des saucissons et fromages français, du jambon espagnol et fromage italien, qu'il aime particulièrement. La boucherie, elle était en face de son ancien appartement, il préfère acheter sa viande là que dans les commerces allemands, où elle est plus chère et moins tendre, et puis il est habitué, le boucher le connaît.

7. Bei Schlawincher, bar Schönleinstrasse, 34

Découvert avec son ami grec Théo, à une époque où il y avait l'"happy hour du week end" (1euros la bière de 18h à 6h du matin). Il y venait alors tous les samedis et presque tous les dimanches. Il le considère comme « un vrai bar berlinois », qui a traversé les époques (il est ouvert en continu depuis 30 ans) il trouve qu'il a « un potentiel narratif important. Il raconte quelque chose à travers cette accumulation d'objets, c'est comme un grenier ». Après quelques mois les happy hours ont cessé et les bières sont devenues un peu chères par rapport au service, la musique « pourrie » a aussi fini par faire fuir les jeunes ne laissant que des « piliers de bar ». Du coup il vient beaucoup moins. Parfois très tard le soir (ou très tôt le matin), parce qu'il sait que ça sera ouvert dans tous les cas et qu'il y aura de l'ambiance.

8. Mme Claude, bar Lübbener Strasse, 19

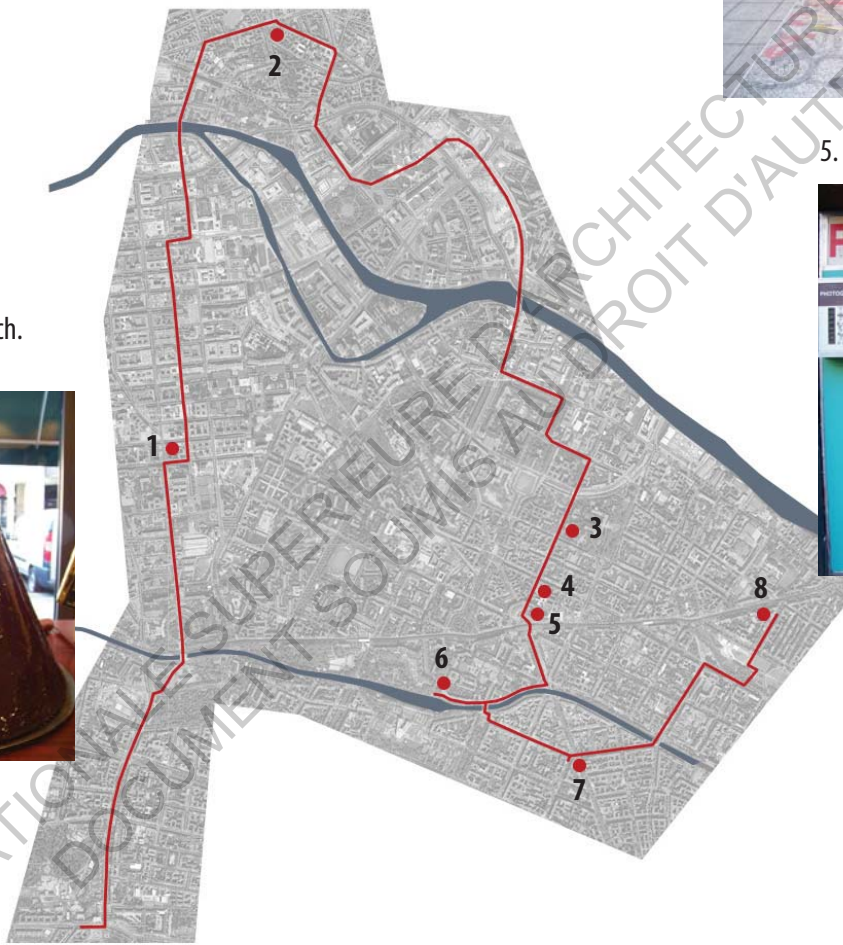
Il l'avait découvert lors de son voyage et depuis son installation c'est devenu l'un de ses bars fétiches. Il y a rencontré Ryan, un canadien, qui y travaille depuis environ 6 ans et Seb, l'un des 3 dirigeants (français). Depuis il y fait des extras, au black et y traîne, même lorsqu'il ne travaille pas.



2. Next to. Gipsstrasse, 3 (Mitte)



3. Table de ping-pong, Adalbertstrasse



1. Fassbender & Rausch.
Charlottenstrasse, 60



5. Kottbusser Tor



6. Sur les bords du Landwehrkanal
(Fraenkenufer)



7. Bei Schlawinchen. Schönleinstrasse, 34



8. Madame Claude. Lübbener Strasse, 19



Itinéraire avec Germàn

Nous sommes partis de sa résidence universitaire à Tiergarten. Nous avons marché jusqu'à **1. Hansaplatz**. Le chemin que nous avons emprunté est celui qu'il pratique tous les jours pour aller prendre le métro et aller à l'université. Il a choisi cet endroit car c'est le « lieu où il vit », quand il voit le bâtiment construit par Alvar Alto, il se sent « dans son village ». Même si nous sommes à Berlin, il trouve que c'est un lieu où l'échelle est plus petite, il y a beaucoup de vert. Chaque jour il y prend une photo, cadrée de la même manière, pour se souvenir des moindres événements du quotidien, imprégner sa mémoire de la place. Il y observe les changements: le café qui a disparu, le musée qui a fermé après Noël. C'est le seul endroit dans Berlin qu'il trouve important pour le lieu même. Les autres sont importants pour faire quelque chose ou pour des choses vécues. Mais ici l'architecture est importante. Le bâtiment d'Alto c'est son préféré, il vient souvent manger ou boire une bière sur la pelouse qui le jouxte. Lorsqu'en Espagne, il a appris qu'il habiterait à proximité du Hansaviertel, il était très heureux. Il le connaissait déjà par ses cours. Mais c'est en y vivant qu'il a été touché par l'importance des « petites choses ». Nous avons marché jusqu'à la station de S-Bahn Bellevue, un peu plus loin que celle de Tiergarten, mais où il préfère venir quand il fait beau et qu'il a du temps, car il la trouve très belle. Nous avons pris le S75 jusqu'à Friedrichstrasse, la première gare de Berlin qu'il a découverte. Puis nous avons marché jusqu'au **2. l'hostel du 28 Ziegelstrasse**, où il a passé sa première nuit berlinoise. Il se souvient avoir appris juste avant de prendre son avion pour venir qu'il ne pourrait pas aller directement à la résidence universitaire. Il était un peu stressé de ce changement de plans mais son *Buddy*, un étudiant allemand de la Beuth, l'a récupéré à l'aéroport et l'a aidé à trouver cet hostel. C'est au cours de cette première après-midi qu'ils se sont baladés, qu'il a découvert la Fernsehturm, l'île des Musées... ce sont des bons souvenirs. A la fin de la journée, il se sentait « bien, en sécurité, heureux d'être arrivé ». Nous avons ensuite pris le S1 en direction de **3. la Potsdamer Platz**. Une place qu'il n'aime pas, mais dont il apprécie particulièrement la station de métro. Et en sortant de la station on voit les deux immeubles du Ritz, qui étaient en photo dans son université espagnole. Il les regardait toujours et c'est sans l'avoir prévu qu'il les a retrouvés là. Nous avons contourné le Sony Centre par l'arrière pour rejoindre **4. le petit jardin derrière la Philharmonie, dans le Kulturforum**, où les étudiants de l'école de Musique viennent jouer quand il fait beau et enfin **5. la Neue National Gallery**, pour s'installer sur un banc à l'arrière du Musée d'où l'on voit aussi le jardin en contrebas. Cet

itinéraire depuis Friedrichstrasse, il le pratique régulièrement (3 ou 4 fois par mois), seul, quand il veut réfléchir. Il choisit toujours le même chemin, « du côté des arbres ». Après s'être arrêté derrière la Neue National Gallery, il repart selon un chemin quelconque. Nous, nous avons continué à marcher jusqu'à la station Mendelsohn-Bartholdy Park où nous avons pris le U2 jusqu'à Stadtmitte, puis le U6 jusqu'à **6. Tempelhof**, l'ancien aéroport devenu parc public. Il aimait surtout y venir en hiver. C'est sur les conseils d'Amos, un étudiant israélien en échange à la Beuth durant le premier semestre, qu'il est venu la première fois. En général il vient seul, pour réfléchir. Il aime particulièrement cet espace parce qu'il le trouve « atemporel ». Tout y est calme, apaisé, hors du temps qui passe.

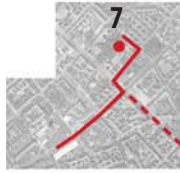
De là, nous avons repris le U6 vers Leopoldplatz, nous avons marché jusqu'à la Beuth Hochschule für Technik, où nous avons un cours.

Plus tard, nous avons pris nos vélos de la Beuth jusqu'à **7. le Garnisonfriedhof**, un petit cimetière dans la Türiner Strasse. La première fois qu'il y est venu, il n'avait pas remarqué les tombes et croyait que c'était un parc. C'était lors de sa première semaine ici. Il n'avait pas beaucoup de cours et passait du temps à se balader dans Wedding pour découvrir le quartier. Il a immédiatement aimé le côté très calme de l'endroit, tandis que la Müllerstrasse, juste à côté, est très animée. Il dit ne pas venir très souvent. Il vient après être à l'université, avant de rentrer à Tiergarten, parce qu'il trouve Wedding trop agité sinon. « En hiver, avec la neige c'était très beau », surtout le côté où les tombes, toutes identiques disparaissent presque dans la pelouse. L'autre côté qui ressemble davantage à tous les autres cimetières, il ne l'aime pas. Il n'y a jamais emmené personne « parce que c'est un cimetière! »

Nous n'avions plus le temps d'aller au dernier endroit auquel il pensait pour cet itinéraire : mais je le connaissais déjà... C'était **8. l'appartement de Irene**, une amie Erasmus originaire de Valladolid comme lui. C'est un lieu important pour lui à Berlin, car « nous [quelques amis Erasmus] y avons souvent été tous ensemble, nos meilleures nuits ont commencées ici... »

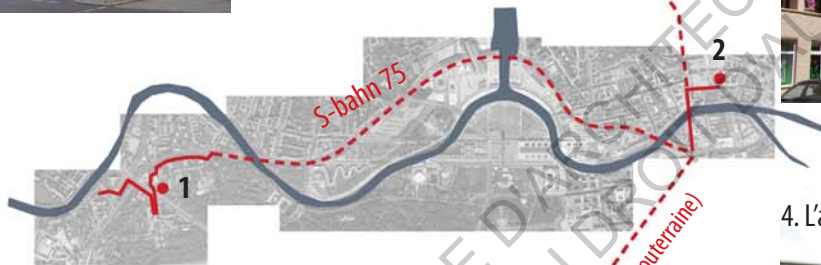


7. Cimetière Garnison, Türiner Strasse

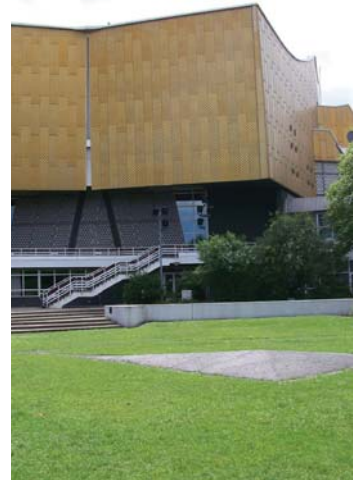


1. Hansaplatz

2. Hostel, Ziegelstrasse, 28



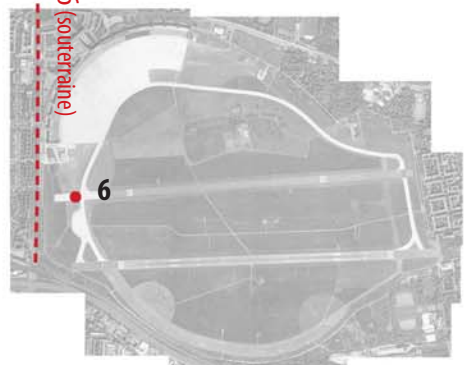
4. L'arrière de la Philharmonie



3. Potsdamer Platz



6. Tempelhof



Itinéraire avec S.

S. est venu chez moi me chercher pour faire cet itinéraire et m'emmener « là où on traîne ». Le « on », je ne savais initialement pas vraiment qui c'était. Nous avons marché jusqu'à la station de métro Amrumer Strasse, où nous avons pris le U9, en direction de Zoologischer Garten, où nous sommes sortis et avons marché jusqu'à **1. la Bretscheldplatz, sur le Ku'damm**. Là précisément, devant le Saturne et les cars touristiques, où en cette journée pluvieuse il ne me semblait rien y avoir de particulier. Il y vient quasiment tous les jours, sauf les jours de mauvais temps comme celui-ci. C'est là où il retrouve « les autres », « les gens de mon pays ». Voilà le « on ». Il a deux amis qui dansent à cet endroit précisément, tous les jours. Ils dansent très bien et parfois récoltent un peu d'argent. Ici il trouve des amis, chacun peut « parler de ses problèmes », « on s'entraide, on s'écoute... » Ils y parlent de leur pays aussi, ils « recréent quelque chose ». Assis sur « ça » (cf photo), debout, à danser, ils ne font rien de précis mais se retrouvent ici, précisément. C'est le premier homme noir qu'il avait croisé dans la rue et qu'il lui avait indiqué un foyer (cf. portrait partie 2), qui lui avait soufflé que d'autres se retrouvaient ici. Il était venu et les avait trouvés. Quand il pleut ou qu'il fait trop froid, ils ne se retrouvent pas, chacun reste chez-soi, suppose-t-il, lui il vient chez nous. De cette place nous avons pris le bus n°100 vers **2. Alexanderplatz**. Ce bus il le prend souvent avec ces mêmes amis, pour se balader. Le bus passe devant le Schloss Bellevue « là où habite le président », puis devant le Reichstag, sur Unter den Linden, les Musées. Ils s'asseyaient toujours à l'étage, regardent par la fenêtre, discutent, prennent des photos. Alexanderplatz est une vaste place, mais il m'emmène en un point précis, à côté de l'horloge. Déjà, pour l'horloge, parce qu'elle l'« impressionne beaucoup », parce qu'elle donne l'heure de la Guinée et que « Conakry y est inscrit ». Et puis parce que juste à côté, il y a ce marquage au sol effectué à la craie blanche, qui n'a pas encore tout à fait disparu sous la pluie et qui délimite un espace choisit par ses amis pour danser. De là, on marche jusqu'à la fontaine Neptune, où ils s'installent parfois sur les bancs pour discuter. Nous retournons ensuite vers la station d'Alexanderplatz, prendre le S75, jusqu'à Ostbahnhof, où nous rejoignons **3. le Yaam, un bar-plage sur la Mühlenstrasse**. Pas mal d'Africains s'y retrouvent, certains y tiennent des stands où ils cuisinent, il y a des terrains de beach volley et de basket, un bar et souvent de la musique. Il aime bien y venir quand il fait beau, c'est animé par beaucoup de jeunes, c'est très mélangé. Pour finir l'itinéraire nous avons repris le S75 jusqu'à Zoo, puis le U9 jusqu'à Turmstrasse et enfin le bus 342 jusqu'au croisement avec la Rathenower Strasse. De

là, nous avons contourné le Fritz-Schloss Park pour atteindre **4. le terrain de foot**, où il s'entraîne et joue des matchs avec ses amis guinéens : ils ont montés une équipe. Des amis de l'école ou de l'association Xénion viennent parfois les soutenir.

ÉCOLE D'ARCHITECTURE DE NANTES
MIS AU DROIT D'AUTEUR

4. Terrain de foot, Rathenower strasse



2. Alexanderplatz



3. Yaam, Mühlenstrasse



1. Bretscheldplatz



Itinéraire avec Aylin

(en voiture, en deux fois)

Nous nous sommes données rendez-vous à Hermannplatz afin qu'elle me récupère en voiture et me conduise au **1. Hermannstrasse, 27 (Neukölln)**. La porte métallique qui ouvre sur l'entrée et la cour intérieure est ouverte, nous pénétrons à l'intérieur. C'est le premier lieu qu'elle se souvient avoir habité. Ses parents, elle et son frère, de deux ans son cadet, étaient locataire d'un appartement au rez-de-chaussée, donnant sur rue et sur cour intérieure. Pour ses parents, c'était le quatrième appartement berlinois depuis leur vie commune. Ils y sont restés 10 ans. Son frère et elle s'étaient fait deux amis dans l'immeuble, deux jeunes de leurs âges, également « turcs ». Il y en a beaucoup dans le quartier - à *Hermannplatz*, dans la *Hermannstrasse*. Ensemble, ils avaient l'habitude de jouer dans la cour intérieure, sur ces mêmes jeux qui se tiennent encore devant nous. Une simple clôture séparait la cour voisine, et ils s'amusaient à s'échapper de la surveillance de leur mère (depuis la fenêtre de la cuisine) par un passage qu'ils s'étaient frayés, parce qu'« on était petit à cet époque! ». Depuis cette fenêtre d'où sa mère les surveillait, apparaît aujourd'hui une femme, d'une soixantaine d'années qui s'adresse à Aylin en turc. Elles discutent quelques instants, avant que la femme nous gratifie d'un sourire et retourne à l'intérieur. Aylin m'explique ensuite qu'elle était curieuse de savoir ce que l'on faisait ici, et qu'elle lui a expliqué qu'elle avait vécu là, elles ont aussi parlé de la famille de ses amis dont les parents habitent toujours là. Nous faisons ensuite chemin jusqu'à **2. la Karlsgarten Schule**, dans la rue perpendiculaire à la Hermannstrasse. Elle y allait toujours avec son frère, à pied, au début accompagnés par sa mère. Elle y a suivi l'école primaire (de 6 à 10 ans) avant qu'ils ne déménagent en direction de Kreuzberg, parce que ses parents trouvaient le quartier « trop dangereux ». En y revenant, ce sont des images de l'enfance qui lui reviennent. Dans ses souvenirs tout était beaucoup plus grand, elle se rend compte que beaucoup de travaux ont été fait, c'est « beau » maintenant. Elle a quelques souvenirs très précis, comme celui, marquant, que lui rappelle la vision des jeux dans la cour de récréation : un enfant qui était tombé sur les jeux, s'était blessé et saignait abondamment, provoquant la panique dans l'école. Alors que nous retournons vers la voiture, elle me parle de ses parents, qui se sont mariés très jeunes. Sa mère avait 17 ans, n'avait pas fini ses études et un an plus tard Aylin est né... Nous reprenons la voiture en direction de **3. la Mosquée sur Columbiadamm (Tempelhof)**. L'une des trois « vraies mosquées » de Berlin et « la plus belle de toutes ». Elle prie 5 fois par jour : avant le lever du soleil, le midi, au milieu de

l'après midi, après le coucher du soleil et durant la nuit. Elle prie là où elle peut: d'ordinaire chez elle ou dans la salle de prière à la Beuth Hochschule, reléguée au sous-sol de l'établissement. Elle a simplement besoin d'un tapis de prière. Mais dès qu'elle a l'occasion, qu'elle soit à proximité, à faire les courses tout près, elle s'arrête dans cette mosquée. Pour les fêtes particulières ou le vendredi aussi, quand elle peut. Avant d'y entrer elle me prête un foulard pour que je me couvre les cheveux, même si elle me dit que je n'y suis « pas obligée ». Elle porte le voile uniquement lorsqu'elle vient ici, à la mosquée, ses parents lui ont appris que c'était à elle de décider si elle souhaitait ou non le porter. Elle me montre la salle de prière principale au premier étage, sous la grande coupole et la salle de prière des femmes au rez-de-chaussée, où elle prie. Elle me dit qu'il n'y a pas d'interdiction pour les femmes de prier dans la salle principale, mais de manière traditionnelle les deux sexes sont séparés. Pour elle ce lieu est très important, elle peut prier ailleurs, mais il est important que cette mosquée avec son architecture, ses décorations, comme les « mosquées turques » trouve sa place à Berlin.

Le mercredi suivant, nous nous sommes retrouvées à la Beuth pour aller en voiture jusqu'à **4. le café Fleury, Weinbergsweg, 20 (Prenzlauer Berg)**. Nous n'avons pas pris le chemin le plus direct, car d'habitude elle n'y « vient jamais de l'université » et emprunte souvent un chemin différent. Le lieu est tenu par des françaises, qui n'y vendent que des produits français : gâteaux maisons, baguettes garnies, limonades... Atablées à la terrasse, elle me dit que cette rue est l'endroit où elle aimerait habiter, elle trouve qu'avec la végétation et les bâtiments rénovés, c'est le plus bel endroit de Berlin. Kreuzberg en comparaison lui semble plus délabré, même si elle apprécie tout de même le quartier, car toute sa famille y vit. C'est un café dans lequel elle vient toujours avec Ekrem, son compagnon. La première fois qu'elle y est venue, c'était avec lui pour leur premier rendez-vous, ils cherchaient un endroit où manger un gâteau et l'ont tellement aimé, que depuis ils sont revenus régulièrement pour en goûter d'autres. Ils y ont « tout essayé ». Quand il fait beau, ils restent en terrasse pour la rue, sinon à l'intérieur dont elle aime particulièrement le côté "altmodisch".

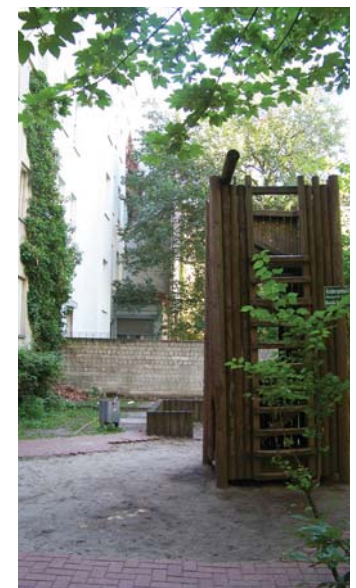
Nous avons prévus de faire deux dernières étapes le mercredi suivant : le **Lustgarten** devant l'Altes Museum (Mitte), car c'est son parc favori et un **café turc** où elle voulait me faire découvrir le « typique petit déjeuner turc », finalement nous n'avons pas été en mesure de le faire...



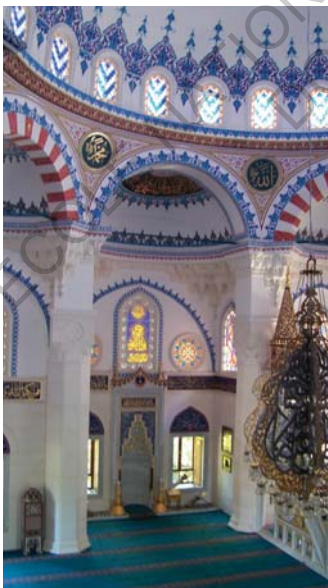
4. Café Fleury, Weinbergsweg 20



1. 1er habitat berlinois, Hermannstrasse 27



3. Mosquée, Columbiadamm



2. Ecole : Karlsgarten Schule



KOTTBUSSE TOR MÉDIATISÉ : LA CRISTALLISATION DU PROBLÈME DE DROGUE

Lus dans les médias :

Der Zeit, « Der Kotti kommt vom Tropf », 03.07.2003

« Le matin on montait les escaliers, dans la merde, le vomi et les seringues utilisées. »

Berliner Zeitung, « Der neue Bahnhof Zoo heisst Kottbusser Tor », 17.08.2008

« Ne passe plus à Kotti sans arme »

« Le Kotti. Selon l'administration, l'un des lieux les plus dangereux de Berlin. Et l'une des plaques tournantes pour la drogue dure »

« Il y fait sombre, ça pue l'urine et le vomi »

Der Tagesspiegel, « Wer ist der Kotti ? », 08.03.2009

« Aujourd'hui les bohèmes et les junkies sont ici à la maison ça sent l'urine et la fumée de cigarette »

Jusqu'à Wikipédia où l'on peut lire : « the area has a bad reputation for the relatively high, mainly drug-related crime rate » (le coin a mauvaise réputation pour le taux relativement élevé de crime, principalement lié à la drogue)

Et mon colocataire qui m'a dit : « N'oublies pas les trafics de drogue, quand tu parleras de Kotti »

Kottbusser Tor est médiatisé comme un lieu à risque, complètement dominé, emprunt de ces trafics de drogue, de la violence et l'insécurité qui en découle. Aujourd'hui c'est encore les images et les titres qui restent quand l'on cherche à parler de Kottbusser Tor, mais dans les faits, on ne trouve plus de seringues qui traînent par terre très souvent, d'ailleurs hormis dans les propos des gens, les problèmes liés à la drogue ne m'ont pas paru très perceptibles. Le doute reste sur le "groupe d'homme", pas très clair, perpétuellement installés sur la place, qui m'a étrangement rappelé ceux de Athènes, ostensiblement installés devant l'école d'architecture ; mais n'ayant pas réussi à dépasser certaines barrières sociales pour les aborder, c'est un doute que je garde. La moindre visibilité du trafic ne signifie toutefois pas que le trafic ait disparu, mais il a certainement muté et est devenu moins présent. La vision d'un Kotti plus "positif" s'est imposée notamment grâce à la pression des habitants (nombreuses manifestations dans les années 2008-2009 « la drogue, hors de Kottbusser Tor! »)



Vue depuis la station de la ligne U1, source personnelle avril 2011



Manifestation contre l'installation d'un nouveau « Fixerstube » : salle sous surveillance médicale pour l'usage de drogue, source : <http://www.bz-berlin.de/>



Intervention policière mai 2009, source : <http://www.bz-berlin.de/>



Nettoyage des seringues qui traînent, octobre 2009, source : <http://www.bz-berlin.de/>

Kottbusser Tor et l'Oranienstrasse, journal

La première fois que j'ai aperçu Kottbusser Tor, ou Kotti, c'est en me baladant avec Juliette (amie erasmus/ étudiante en architecture/ vient de Paris/ connaît déjà Berlin) au début du mois d'octobre, impossible de me souvenir de la date. Elle connaissait déjà pas mal ce quartier et voulait me montrer L'Oranienplatz et l'Oranienstrasse, c'étaient des lieux qu'elle aimait particulièrement. L'Oranienstrasse m'a immédiatement séduite : des boutiques de créateurs, des bars, des restaurants aux spécialités du monde entier, des beaux immeubles, des tags comme partout à Berlin, plein de monde à flâner, boire des verres. C'était animé et créatif. . . Nous l'avons parcourue en entier, en entrant dans toutes les boutiques, c'était un régal, mais seulement pour les yeux. . . car les prix, eux étaient assez élevés. Pour dîner elle m'a emmené manger un falafel dans un restau turc de l'Adalbert strasse, qui donne sur Kotti. L'apparition de Kotti est radicale, comme un cheveu sur la soupe, une barre en béton des années 70 traverse la rue et vient rompre le tissu ancien. Pour repartir nous avons dû traverser la place et prendre le métro, mais je n'en ai pas gardé de souvenirs, l'endroit ne m'inspirait guère.

Quelques jours plus tard, je suis repassée dans le coin, en vélo et avec mon colocataire, allemand, qui me guidait, parce que je n'avais pas encore du tout assimilé la cartographie de la ville. On est arrivé par la Skalitzer Strasse et l'on se dirigeait vers Kreuzberg ouest (vers Mehringdamm), lorsqu'on a traversé Kottbusser Tor. Cette fois-ci j'ai gardé une image très précise de l'endroit : il faisait nuit, tout me semblait chaotique, tout se mélangeait : les gens agités, le bruit des échanges, des voitures qui n'en finissait pas, la lumière clignotante et agressive du casino, les boulbouis de restauration rapide et puis ce complexe en béton armé qui me semblait compliqué, plein de recoins, de hauteurs différentes, que je n'arrivais pas à appréhender en entier. C'est une image pas spécialement belle, que j'opposais alors aux coins bucoliques qu'on avait traversé avant (les bords de la Spree, Schlesisches Tor). A Kottbusser Tor, je me suis plutôt demandé « mais c'est quoi cet endroit ? »

Le samedi 23 octobre, le samedi 20 novembre, le dimanche 9 janvier dans l'après midi

Ce sont trois week-ends, au cours desquels recevant de la visite, j'ai fait visiter Kreuzberg (quartier est, ex district SO36) respectivement à une amie, à mes parents et à mon frère et ma sœur. Et si je ne partais pas toujours avec un itinéraire précis en tête, j'ai quand même noté qu'à chaque fois j'ai fait en sorte de montrer l'Oranienstrasse, l'Oranienplatz, par contre Kottbusser Tor qui est adjacent, je n'y ai fait passer que mon frère et ma sœur.

Le samedi 13 Novembre, bar le Luzia, Oranienstrasse 34, vers 22h, avec Juliette et Anna

Nous avons repéré ce bar lors de la balade qui m'a fait découvrir cette rue. Fermé, il attirait néanmoins l'attention : grande vitrine en avant, laissant apercevoir une ancienne structure métallique, des murs en béton brut, lumière tamisée et des meubles dépareillés, probablement chinois aux puces. On y est allée pour boire un verre après dîner. C'était plein à craquer et très bruyant : une musique techno trop forte pour n'être qu'un fond sonore, poussait les gens à parler fort. C'est typiquement le genre de bar branché de Berlin : allure un peu déglinguée, mais pleine de charme, population assez jeune (entre 20 et 35), aux styles très divers, aux orientations sexuelles assumées et exposées. Si les styles vestimentaires pouvaient se targuer d'être très variés, je ne sais pas si l'on peut en dire autant du milieu auquel appartenaient les gens présents (même s'il est toujours délicat d'apprécier au simple visuel, les moyens financiers de quelqu'un). En sortant je me suis fait accostée par deux grecs, qui m'ont parlé en anglais et m'ont demandé un endroit pour sortir, ayant visiblement remarqué qu'on devait appartenir au même monde Erasmus.

Un jour de novembre entre le 14 et le 22

Un peu par hasard je suis tombé sur un article du blog des Lapins techno (un blog tenu par deux français installés à Berlin, qui se décrit

LA FORTE EMPREINTE DU CONSTRUIT

Le dénommé « Wohnungs-Monstrum Zentrum Kreuzberg » du *Berliner Zeitung*, est un imposant complexe de béton qui encercle un carrefour de circulation. Au Nord, une barre semi-circulaire de 12 étages renferme 367 appartements, 2 parking, 15.000m² de magasins (en rez-de-chaussée, 1er étage et dans les bâtiments de 2-3 étages situés au centre de l'espace) et bloque la perspective des Dresdener et Adalbertstrasse. Au Sud, des tours de même hauteur viennent finir les îlots qui délimitent la Kottbusser Strasse, la Reichenberger Strasse et l'Admiralstrasse. Ce complexe qui apparaît en flagrante contradiction avec les rues du tissu "traditionnel", porte en lui une forte histoire.

Il appartient au projet de 1963, le «1er programme de renouvellement de ville » de Berlin Ouest et a été construit entre 1969 et 1974 par les architectes Wolfgang Jokisch et Johannes Uhl. Ce corps de bâtiment en arc, devait prendre le rôle de tampon en prévision d'un projet d'autoroute au sud. Pour les politiques il devait surtout agir en opposition avec le Kreuzberg existant, insalubre depuis la guerre, devenir un exemple d'hygienisme (air, lumière, propreté, chaleur). Il s'agissait du projet Neue Kreuzberg Zentrum, NKZ. Mais le projet est très mal reçu par les habitants, et pour cause : les immeubles existants ont été détruits, les 250 locataires ou propriétaires expropriés. Pourquoi n'y a t-il pas d'alternatives dans le quartier des alternatifs ? A la fin de la construction, les prix du m² sont soumis à une forte fluctuation, et finalement beaucoup de surfaces restent vides. Le lieu ne prend pas sa place dans le coeur des berlinois. Concentrant de nombreux logements sociaux, une part importante de la population défavorisée s'y installe. En 1981 le Sénat lance la nouvelle ligne pour l'assainissement qui prévoit la modernisation des logements : installation de salle de bain, toilettes intérieures, chauffage individuel. Le taux de criminalité augmente et Kottbusser Tor devient le centre du trafic de drogue : la forme complexe du lieu rend simple le trafic et la consommation discrète, et la voix de la population qui y vit (chômeur, receveurs de l'aide sociale, immigrants) n'a aucun poids. L'état du lieu se dégrade, les bâtis vieillissent mal. Dans les années 90, Klaus Landowsky (CDU) déclare vouloir évacuer la population qu'il juge « non typique » de la ville et faire de Kotti un point important. Peter Ackermann, un investisseur veut « redresser Kotti ». Ceux qui ne payent pas leur loyers ou « n'utilisent pas les locaux selon les conditions établies » sont expulsés et des frais d'entretien supplémentaires sont demandés aux locataires, pour tenter d'"embellir" le quartier. Il cherche aussi à attirer des commerces de qualités pour revaloriser le lieu.



Dresdener Strasse et Kottbusser Tor se confrontent. Source personnelle novembre 2010



Kottbusser Tor, vue depuis la Dresdener Strasse, source personnelle mai 2011



Le coeur de Kottbusser Tor en perpétuel travaux, source personnelle mai 2011

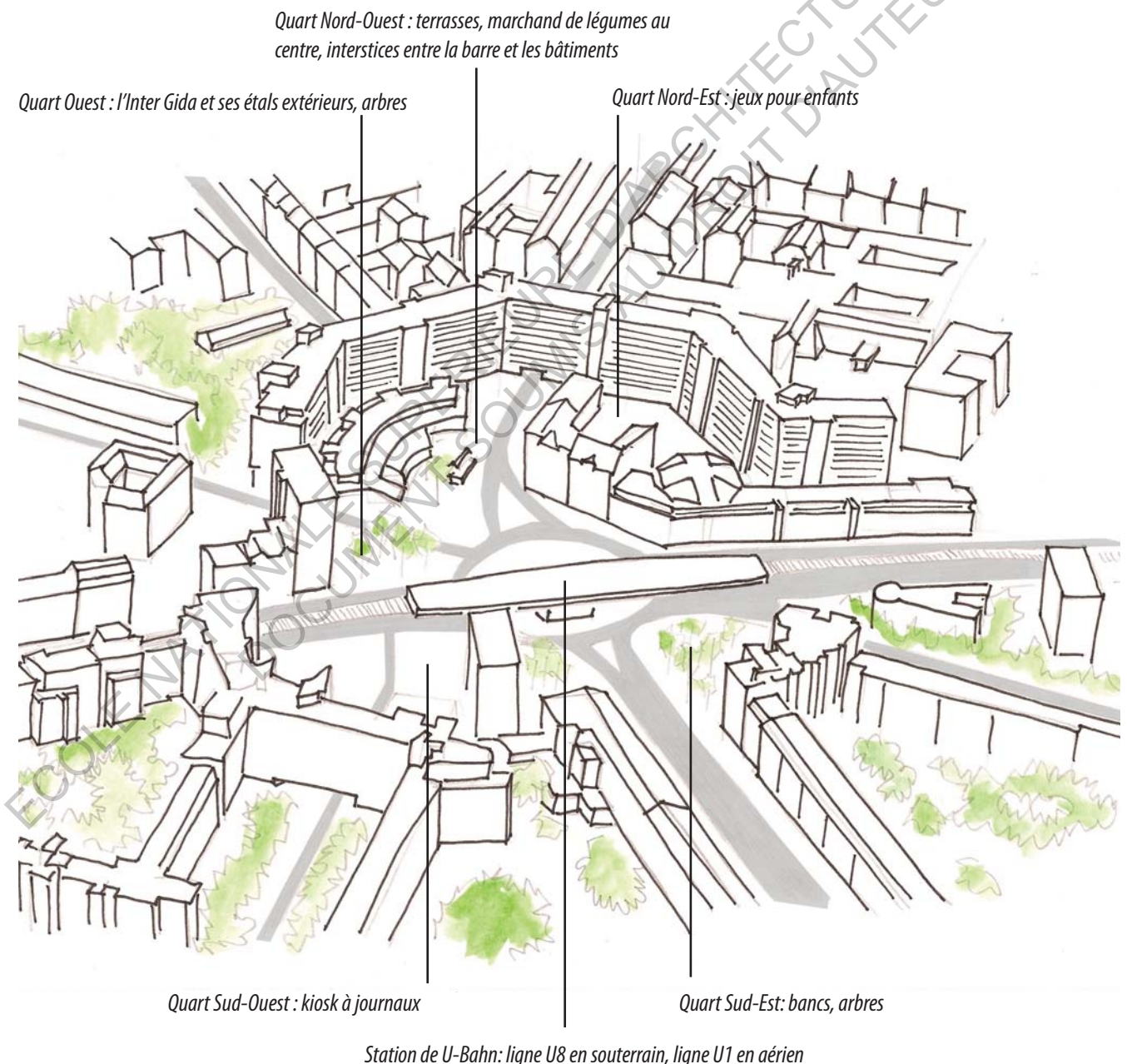


Kottbusser Tor vue depuis le quart NO, source personnelle, novembre 2010

comme «un blog curieux et culturel sur Berlin, en français... les bars, les clubs, les bons plans, de la musique, les expos, les shops, Berlin.», mentionné par plusieurs guides de voyage ou dans des articles de presse), qui parlait de Kottbusser Tor.

L'article « Kotti's secret » évoquait ce lieu puis présentait des endroits sympas, cachés des premiers aperçus, pour sortir. « Kottbusser Tor, sa station de U-bahn, ses junkies (dont la très célèbre Christiane F.), ses dealers, ses kebabs, ses bars de paris sportifs, son passage Cicek déserté par les commerces, ses imposantes barres d'immeubles des années 60 où s'entassent les immigrés turcs... Comme Zoo à son époque, ce quartier cristallise un certain nombre de problèmes sociaux: la drogue, le chômage, la ghettoisation des immigrés et plus précisément de la communauté Turque... Kottbusser Tor véhicule aujourd'hui son lot de craintes et de peurs fantasmées, ce qui fait de cette place un endroit à part où le Berlinois des beaux quartiers passe, transite, mais jamais ne s'arrête... » Ça a piqué ma curiosité, car à ce moment là, j'étais plusieurs fois passée à Kottbusser Tor, mais jamais je ne m'étais arrêtée justement. Je commençais à bien connaître les rues autour, par contre, qui reflètent un tout autre Kreuzberg : branché, attractif, dynamique. J'ai alors lu des articles de la presse allemande traitant de ce lieu.

Et puis je suis allée voir.

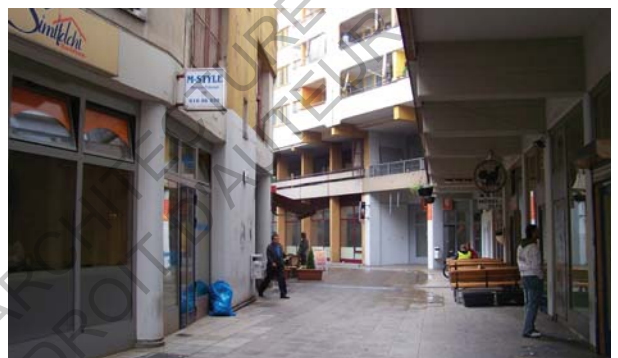


A Kotti tout a été essayé : la démolition , la reconstruction, la modernisation, l'embellissement. Le Sénat a cherché, au cours des années, à résoudre des problèmes sociaux à travers des mesures spatiales, sans visiblement se demander si ces procédures institutionnelles et invoquant une toute puissance des pouvoirs publics, n'aggravaient pas la situation. Il faut attendre 2002 pour que le Sénat décide d'en finir avec ces mesures, qui a coûté beaucoup d'argent pour en venir à ce qui est perçu comme un « échec ».

Et finalement c'est à partir de ce point que la situation s'améliore. En 1999 est installé le *Quartiersmanagement* grâce à la politique *Soziale Stadt*, qui vise à établir une démarche participative des habitants pour revaloriser l'image des quartiers défavorisés. Cela semble fonctionner, car l'image que renvoie Kottbusser Tor aujourd'hui paraît beaucoup moins dure que ce que j'ai pu en lire. On peut toutefois regretter qu'il n'existe aucun lien entre ce travail social réalisé par le QM et le Sénat pour la construction et le développement urbain qui se concentre sur le construit, lance l'initiative de travaux. Pourtant le Dr. Leila Atrache, qui dirige le QM, a confirmé que la question des logements (leur état) revenait souvent dans les débats avec les citoyens, mais c'est un problème qui ne relève ni des compétences, ni du budget d'un QM.



Kottbusser Tor, quart NO, source personnelle, novembre 2010



Interstices entre les bâtiments (quart NO), source personnelle, mai 2011



coursive, 1er étage de la barre, source personnelle, mai 2011



coursive, 1er étage de la barre, source personnelle, mai 2011

Le mardi 23 Novembre, vers 14h45, Kotti, seule

Ce jour là, ce n'est pas la première fois que je suis passée à Kottbusser Tor, mais c'est la première fois que j'y suis allée pour vraiment regarder. En relisant à posteriori mes notes, elles me semblent très menues. Je crois que ce jour là, j'étais un peu perdue, je ne savais pas trop quoi regarder, ce qu'il fallait que je relève, que je note, je n'arrivais même pas à savoir où commençait et où s'arrêtait ce qui serait mon terrain d'observation particulier.

Je suis arrivée par le U-Bahn (ligne 8), et pourtant la première remarque qui apparaît dans mon carnet fait référence à une situation en plein air : deux personnes sont en train de discuter tout en buvant une bière sur la rue Reichenberg et quatre – un jeune (d'environ 30ans) et trois moins jeunes (âges difficile à déterminer, car leur allure ne les rajeunit pas, peut-être autour de 50 ans)- sont assis ou adossés à la balustrade de l'une des bouches du métro. A l'angle de la Reichenberg Str. et de la Kottbusser Tor, le bar/restaurant Orient Eck dispose d'une terrasse chauffée.

Une manifestation se tient dans la partie nord de la place, une vingtaine de personnes se tiennent là, pas beaucoup plus. Ils ne sont pas en mouvement mais restent là, à clamer leurs slogans et distribuer leur tracts aux personnes qui passent, sous l'œil de deux policiers qui les surveillent de l'autre côté de la rue. Il y a beaucoup de passage, mais peu de gens s'arrêtent. J'ai récupéré un tract, l'une des faces est écrite en turc, l'autre en allemand, ça parle de liberté pour des prisonniers politiques : ils réclament la liberté de six turcs, emprisonnés pour suspicion de terrorisme. Ils ont suspendus deux bannières (l'une en turc, l'autre en allemand) au garde-corps de la coursive du premier étage du bâtiment pont, juste au dessus de la rue Adalbert. Juste à côté des manifestants, se tient un stand de fruits et légumes, celui qui le tient est en train de discuter avec les manifestants.

De l'autre côté de l'Adalbertstrasse des gens sont postés aux arrêts de bus, debout ou adossés contre le bâtiment (il n'y a pas de quoi s'asseoir). Une femme mendie devant l'entrée du Kaiser's (grande chaîne allemande de supermarché, s'adressant à un public plutôt aisé, les prix y sont bien plus élevés que dans les Netto, Lidl ou Aldi présent un peu partout à Berlin).

Les passages situés entre les bâtiments centraux et la barre semi-circulaire sont presque déserts, l'arrière de la barre, qui donne sur la Dresdener strasse aussi. Sur la partie sud de la place, il y a moins de monde. L'espace libre entre le Kottbusser Damm et la Skalitzer strasse, même s'il est doté de nombreux sièges et d'arbres, est peuplé de davantage de vélos que d'êtres humains. Quelques personnes passent et seules une femme assez vieille et une jeune mère avec sa fille discutent, elles sont voilées.

C'est après cette première visite que j'ai décidé de choisir Kottbusser Tor comme lieu d'étude. L'endroit m'a vite semblé stratégique pour des raisons statistiques : c'est un lieu qui concentre une forte population immigrée (55% contre 33% sur l'ensemble du quartier et 13,8% sur l'ensemble de la ville), et qui est en proie à de nombreux problèmes sociaux : Kottbusser Tor est l'un des lieux les plus pauvres de Berlin (revenu moyen très faible, taux de chômage le plus fort, 42,5% des habitants reçoivent l'aide sociale), c'est également réputé comme le centre du trafic de drogue à Berlin, et le taux de criminalité y serait important. Le lieu a été identifié comme l'un des 17 «Gebieten mit besonderem Entwicklungsbedarf» (zone aux besoins de développement particuliers: appellation des zones urbaines sensibles en Allemagne) et depuis a fait l'objet de nombreuses tentatives « d'assainissement » financées par la ville. Mais c'est aussi un lieu qui côtoie directement cet autre Kreuzberg, attractif, celui qui attire les jeunes de partout, les créateurs, les investisseurs. C'est cette directe confrontation entre un lieu stigmatisé par des problèmes sociaux et associé à une immigration non valorisée et un autre représenté par un cosmopolitisme voulu, qui m'a semblé de suite pertinente.

Le dimanche 5 décembre, avec Juliette

Ce soir là, j'ai été au Babylon. Ce cinéma se situe au 126 de la Dresdener strasse (une de celles qui donnent sur l'arrière de la barre), avec sa mention art&essai (il accueillera d'ailleurs le festival du film français dans une dizaine de jours) et ses films en VO, on ne s'étonne qu'à moitié d'y rencontrer une population assez homogène bobo-branché-aux lunettes noires carrées, loin de celle qui peuple Kotti. Après la

KOTTBUSSER TOR, NOEUD DE COMMUNICATION

Kottbusser Tor est le carrefour de nombreux flux : 2 lignes de métro : le U1 et le U8 ; une ligne de bus (140) ; l'axe majeur de la Skalitzer Strasse (Ouest-Est) qui se prolonge et contourne les quartiers de Kreuzberg, Mitte, Friedrichschain, Prenzlauer Berg ; 5 rues (Kottbusser Strasse, Reichenberger Strasse, Adalbertstrasse, Dresdener Strasse, Admiralstrasse). Dénommé *Tor* car historiquement porte d'entrée de Berlin depuis Cottbus, ce point se trouve aujourd'hui davantage en position centrale. Au coeur de l'espace, un rond-point, vers lequel regardent tous les bâtiments qui délimitent *Kotti*.

La communication semble accaparer l'espace : au premier regard on ne distingue que le passage incessant des voitures et des piétons, qui même la nuit, ne semble que faiblement diminuer. Pas d'embouteillages, mais un flot continu, permanent. Cela donne la sensation d'un lieu fatigant, chaotique, brouillé par ces mouvements.

Mais à y regarder de plus près on distingue des îlots d'arrêt. L'invariable marchand de légumes, turc, au coeur de la place (sur le quart nord-ouest), où des gens viennent avec le bus affiché d'y venir et d'autres qui s'arrêtent sur leur route pour jeter un coup d'oeil et parfois acheter quelques provisions. L'Inter Gida, supérette turque situé à l'Ouest de la place, a toujours des étals disposés devant son entrée qui sont clôt en hiver par un genre de barnum, on y observe les gens faire leur courses. Et puis il y a ceux qui sont plus variables : le quart sud-est, par exemple, voit ses bancs et chaises très occupés dès que le printemps arrive. Le café SehnSucht installe un stand de boissons chaudes pour discuter avec les gens tous les lundi après-midi, mardi et jeudi soir et mercredi midi. Installés au coeur de la place, ils se sont ensuite déplacés dans le passage qui va vers la Dresdener Strasse, où ils sont beaucoup moins visibles. Il y a aussi les terrasses des cafés, celles qui sont au coeur de la place profitent de davantage d'usagers que celles qui sont dans les interstices entre les bâtiments, mais dans tous les cas elles ne sont occupées que de manière parcimonieuse. Même les jeux pour enfants, protégés des différentes routes par les bâtiments centraux du quart nord-est semblent, la majorité du temps, à l'abandon. Le groupe d'hommes repérés dès le 23.11 sont aussi là de manière permanente, à boire des bières. Au début installé contre la bouche de métro situé au centre, ils se sont déplacés à côté de celle de la Reichenberger Strasse lorsqu'elle a été encadrée par les barrières de chantier. Ils sont toujours là, aucun des passant ne leur adresse la parole, ne fait attention à eux, une stratégie d'évitement ? Ils n'encouragent pas non plus le dialogue.



Kottbusser Tor vue de la coursive au dessus de l'Adalbertstrasse, source personnelle, mai 2011



Kottbusser Tor source personnelle, avril 2011

séance, nous avons mangé un sandwich halloumi au Lasan Restaurant (Orientalisher Küche, Adalbertstr. 96), à Kottbusser Tor. En passant devant le Möbel Olfe, un bar dans la barre, il y avait l'air d'avoir du monde dedans. Au Lasan Restaurant trois couples de clients étaient installés: deux jeunes et un d'une soixantaine d'années, les trois employés se parlaient en turc.

Nous sommes reparties par le U1 : le sous-sol était très occupé : pas mal de jeunes buvaient des bières en discutant, rigolant, c'était très bruyant par rapport à la place, calme à cette heure (aux alentours de 22h30). L'arrêt du U1, qui est une ligne de métro aérienne était calme, lui.

Le mardi 6 décembre, vers 15h, Kotti, seule

Dans le souterrain du métro, il y a énormément de monde en mouvement. Deux jeunes hommes fument et discutent devant l'imbiss de pizza. Je sors par la bouche de métro située dans le coin sud-est de la place. 2 jeunes turcs sont arrêtés au milieu du chemin, qui est dessiné par la neige, et discutent. Une femme âgée avance doucement dans ma direction, ne pas glisser semble être le combat de chaque pas. La plupart des gens qui marchent, excepté deux ou trois, empruntent les chemins libres de neige. Deux jeunes portent un canapé en direction de la barre sud ouest et font quelques pauses en route. Un homme téléphone à l'une des rares cabines téléphoniques qui existent encore (coin sud ouest).

L'Inter Gida, une supérette, a installé un barnum en prolongation du magasin, pour laisser les fruits et légumes dehors. Cela crée comme un couloir transparent où l'on peut voir les gens faire leurs achats. Un stand que je n'avais jamais vu est installé à côté de la bouche de métro (coin nord ouest) : quelques personnes s'y agglutinent, les autres passent à côté, éventuellement en se retournant dessus. Derrière une table, deux personnes distribuent des boissons chaudes et des pâtisseries. Il y a 4 personnes devant la table, dont un homme à vélo. Tout près, deux hommes debout discutent, en buvant ce qui semble être du café. Je reconnais l'homme d'une trentaine d'années qui parlait près du métro le 23.11.

Derrière un panneau publicitaire deux hommes sont assis sur un banc et discutent tout en buvant. Le marchand de légumes est installé à la même place que la dernière fois. Un peu plus loin, devant la boulangerie Simtttdchi, quatre personnes sont arrêtées et discutent, tandis qu'une femme seule est assise sur l'un des bancs extérieurs.

J'ai percuté quelqu'un en ne suivant pas l'itinéraire linéaire du flux piéton majeur qui descend l'Adalbertstr., alors que je veux traverser et emprunter le passage entre la barre et les bâtiments centraux (coin nord est). Celui-ci est complètement désert à l'exception de deux hommes qui discutent doucement, à l'écart du passage principal, derrière la poissonnerie. Ils interrompent leur conversation lorsque je passe devant eux en les regardant. Je sors du passage et arrive sur la Skalitzer strasse, un homme qui passe salue l'un des pizzaiolos de Misir Çarşisi depuis le trottoir. Deux hommes parlent fort -en turc- tout en montrant les panneaux de chantier en bois sur lesquels sont collés des affiches publicitaires, ils sont arrêtés sur le trottoir. Deux adolescentes discutent : l'une se tient dans le photomaton (à côté de l'entrée de Kaiser's) l'autre est devant elle à l'extérieur.

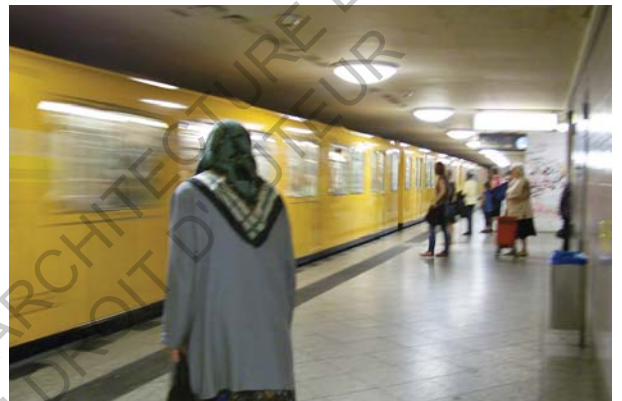
Cinq jeunes se tiennent sur la coursive du premier étage, au dessus de l'Adalbertstr. Deux d'entre eux discutent tout en regardant la circulation au-dessous, un autre est seul et regarde à travers l'une des fenêtres du bâtiment et les deux derniers sont à l'écart.

Dans la nuit du 10 au 11 décembre, entre 2 et 3h du matin, station U- et S-bahn Kottbusser Tor, avec des amis

Cette nuit je suis passée à Kottbusser Tor : je venais de la ligne U8 avec plusieurs amis espagnols et français et nous allions prendre la ligne U1 pour aller à Schlesisches Tor. Mais finalement je suis restée un peu plus que je ne suis passée : un groupe de musique ska/tzigane jouait dans le sous-sol du U-bahn et pas mal de gens attroupés autour commençaient à se dandiner. Au bout de quelques minutes ça s'est transformé en véritable fête. Il devait y avoir 5 musiciens, une quarantaine de spectateurs fixes et des gens de passages qui s'arrêtaient quelques instants dans leur trajet. Les musiciens avaient l'air d'avoir entre 25 et 30 ans, et les gens du public étaient mélangés même si



Kottbusser Tor source personnelle, avril 2011



Kottbusser Tor, station du U8 source personnelle, juillet 2011



Kottbusser Tor, source personnelle, décembre 2010



Marchand de légumes sur Kottbusser Tor, source personnelle, mai 2011

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT DE PLAINTE

une majorité était jeune et de sortie comme nous. Tout le monde en a redemandé quand ils ont eu terminé, mais la foule s'est ensuite très vite dissipée en direction des différentes lignes de U-bahn.

Le dimanche 9 janvier 2011, bar le Möbel Olfe Reichenberger str. 177, entre 18h30 et 20h, avec mes frère et sœur en visite à Berlin

Comme j'avais lu du bien de ce bar sur le blog des Lapins Techno, j'étais curieuse d'aller y boire un verre. C'était plutôt calme quand on est arrivés : un groupe de 5 personnes (entre 25 et 30, mixte, pas d'indicatif particulier pour la nationalité) étaient installés près de la porte d'entrée, 2 personnes (un gars, une fille, genre très alternatif, autour de 30 ans) au bar discutaient avec la barmaid (femme, 30-35). Peu de temps après nous, sont arrivés 2 personnes qui se sont installés à la table à côté de nous, ils se parlaient anglais, mais ce n'était pas leur langue maternelle. Plus tard deux jeunes filles (environ 18 ans) se sont installées au bar, premières présences métissées (origines maghrébines peut-être) de l'assemblée. J'ai trouvé que la barmaid n'était pas très sympathique, certes on a mis un peu de temps à choisir, mais j'ai aussi eu l'impression qu'elle sentait qu'on n'était pas d'ici et que ça ne lui plaisait pas tant que ça. Peu de temps après, j'ai lu un article sur internet qui parlait du bar et qui m'a appris ce que je ne savais pas : « l'endroit a une double dimension, qui existe encore aujourd'hui : sociale, car il met en place un service d'entraide (conseils et services au voisinage), et festive car il offre un bar atypique, dans sa décoration comme sa gestion. Richard, un des fondateurs, explique : « C'est un esprit, tout est ouvert, tout est possible ». Il permet au quartier de retrouver une « énergie ». Les exemples du dépassement du simple rôle de bar sont fréquents, à l'image de cette compétition de babyfoot organisée afin de calmer les tempéraments bagarreurs des jeunes du quartier. » Apparemment le soir c'est aussi un lieu de rendez-vous homosexuels, mais « hétéro-friendly ».

Le samedi 15 janvier 2011 entre 11h50 et 14h30, seule

Aujourd'hui je n'ai pas regardé les choses de la même manière : j'ai fait un relevé des différentes activités qui occupent les locaux de Kotti. Les seuls éléments que j'ai noté en faisant ce relevé sont : une allemande discute avec le marchand de légumes de la place (en allemand, mais lui a un fort accent), ils ont l'air de se connaître déjà, ils prennent des nouvelles l'un de l'autre avant que la femme ne reprenne sa route.

Sur le coin nord est, à l'arrière des bâtiments centraux c'est vide, excepté un jeune homme qui porte une mallette en cuir, et s'adresse à trois autres jeunes (une fille, deux gars) qui sont sur la coursive et de toute évidence tournent un film.

En sortant du passage, un pizzaiolo de Misir Çarşisi me demande en souriant par la vitrine ce que je note dans mon carnet, puis il se remet au travail sans vraiment attendre de réponse.

Devant l'entrée du Kaiser's une femme voilée et sa petite fille font la manche, je n'arrive plus à me souvenir si c'est la même que le 23.11.

Sur le quart sud-ouest je croise une indienne qui porte un habit traditionnel et le Bindi sur le front, je l'ai noté, parce que c'est la première fois d'après mes souvenirs que j'en croise une dans ce quartier.

A 13h, je fais une pause dans l'inventaire, pour boire un thé à la menthe au Simtdchi, et observer tranquillement le quotidien depuis une table qui donne sur l'Adalbertstr. Cette boulangerie /restauration rapide/ bar revendiqué « internationale », mais aux spécialités turques présente une population principalement turque, mais pas que.

Je vois beaucoup de gens, qui marchent vite sur le trottoir et puis sur le trottoir d'en face, deux petits vieux qui sont arrêtés et discutent. A quelques pas, une dizaine de personnes attendent un bus.

Sur la coursive du premier, des jeunes sont à moitié cachés, à moitié visibles, dans un genre de recoin. L'un d'entre eux semble s'énerver contre un autre, mais cinq minutes plus tard ils ont déjà disparus de mon regard.

L’AFFICHAGE DE LA DIFFÉRENCE

A quoi voit-on le cosmopolitisme dans la ville ? Dans le quartier Kottbusser Tor/Oranienstrasse ce que l’on remarque de prime abord c’est un pêle-mêle d’enseignes et vitrines renvoyant à diverses cultures.

Sur Kottbusser Tor c’est énormément de restaurant rapide ou imbiss, aux spécialités exotiques (fast-food chinois, turc, serbe): ils représentent l’activité dominante du quartier avec les commerces de détail. Ceux-ci sont aussi des indicateurs du cosmopolitisme : vente de produits spécifiques à une culture, telle que la librairie spécialisée en livres turcs, le tabac qui se fait aussi vendeur de disques et films turcs, la boucherie hallal... Il y a aussi les services spécialisés, comme la banque İşbank qui se vise des clients exclusivement turcs (tous leurs écritaux sont en turc), les agences de transfert d’argent (vers le Bangladesh, le Pakistan, les Philippines, l’Inde ou la Thaïlande) ou les coiffeurs barbiers pour hommes. Sur le quart Nord-Ouest, à l’arrière du bâtiment, il y a aussi un café sportif, turc, pour hommes, qui n’accueille jamais de femmes.

En comparant avec l’Oranienstrasse, c’est un autre genre de cosmopolitisme qu’on découvre. Sur Kottbusser Tor, la diversité culturelle est surtout synonyme de prédominance turque, dans l’Oranienstrasse c’est bien plus mélangé : restaurants turcs, certes mais aussi vietnamien, italien, chinois, indien, belge, mexicain, perse, japonais. Quand on regarde le type d’établissement de restauration, ceux de Kottbusser Tor sont essentiellement des *imbiss* ou restauration rapide (seul le Lasan restaurant appartient à la gamme au-dessus), tandis qu’on trouve davantage de restaurants, de gamme supérieure, dans l’Oranienstrasse. C’est peut-être en partie ce qui pousse le Lonely Planet à qualifier Kottbusser Tor d’"un peu miteux". Les types de commerces sont aussi révélateurs : essentiellement de l’alimentaire pour KT, tandis qu’on trouve sur l’Oranienstrasse des boutiques liés à la culture, vestimentaires ou de créateurs. Pour ce type de commerces, peu importe la nationalité du propriétaire, s’ils sont immigrés, ils renvoient dans tous les cas à une immigration postive, cultivée, peut-être de la classe créative. Ils font du quartier le dernier lieu tendance, qui attire donc l’argent. En revanche les commerces destinés aux turcs sur Kottbusser Tor apparaissent davantage fonctionnels et renfermés sur eux-mêmes. Ce qui lui donne une image beaucoup moins attrayante.

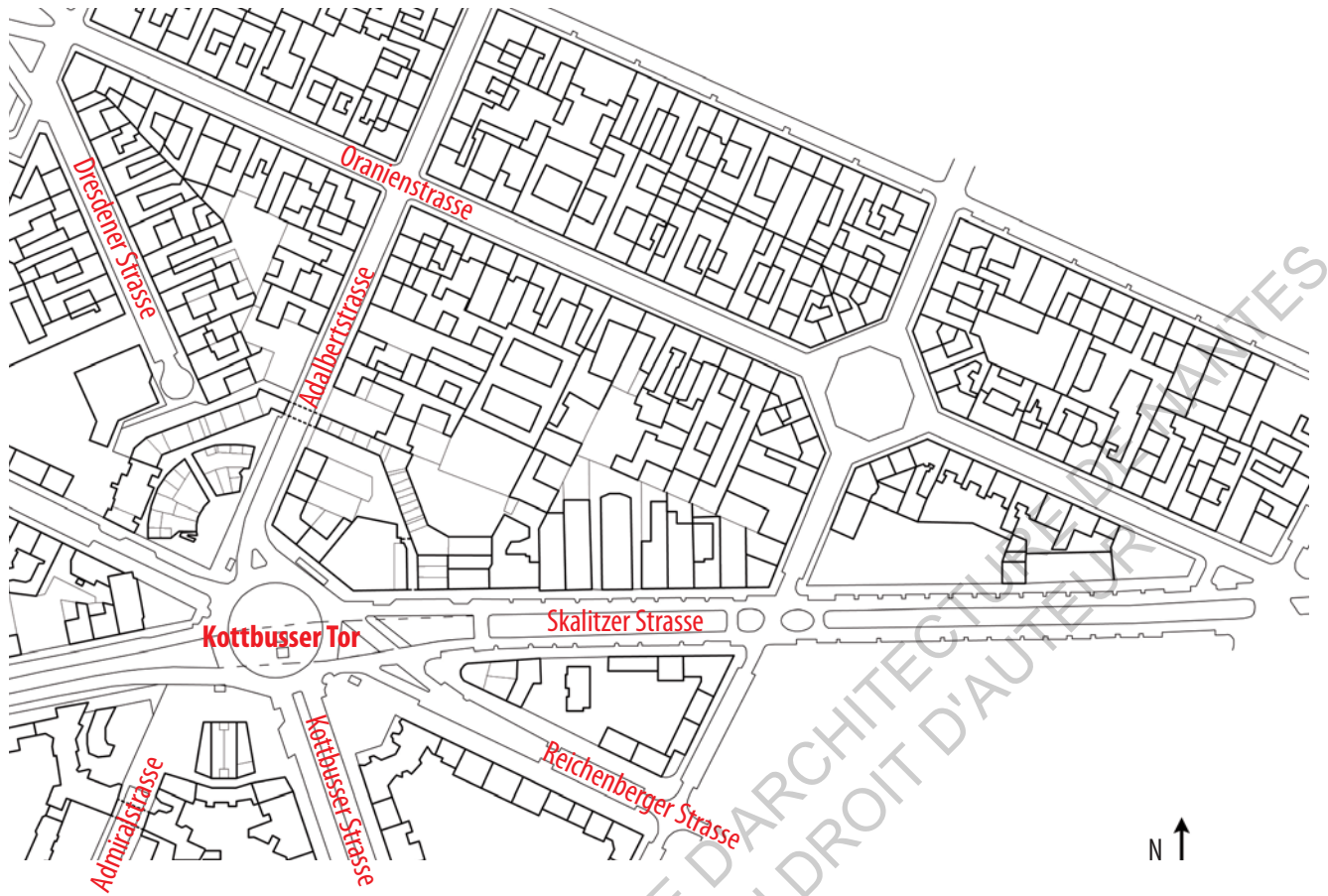
Mais malgré ce côté "miteux" c’est Kottbusser Tor qui est le lieu de représentation sociale : lors de manifestations c’est ici que s’exposent les minorités qui revendiquent visibilité, à l’instar de la manifestations pour la libération des prisonniers turcs le 23 Novembre, où des alternatifs-communistes, qui y réclament une autre organisation de la société tous les 1er mai.



Enseignes, Kottbusse Tor; source personnelle, Juillet-Août 2011



Campagne pour les élections sénatoriales du Land Berlin, « Le courgae de la diversité », Kottbusse Tor; source personnelle, Juillet 2011





Oranienstrasse, source : fraujonason.blogspot.com



Enseignes Oranienstrasse, source personnelle 2010-2011

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE
DOCUMENT SOUMIS A L'APPRÉHENSION



LA VIE NOCTURNE, NÉGATIF DE LA VIE DIURNE ?

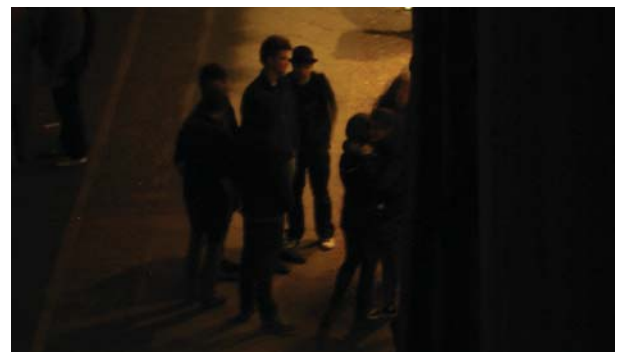
Alors que le jour Kottbusser Tor semble surtout un lieu de passage, la nuit au contraire voit des lieux se remplir. Ces lieux sont comme des enclaves dans l'espace déserté. Il s'agit de bars : le Möbel Olfe, l'Eis 36, le Paloma, le Monarch, le West Germany et Festsaal Kreuzberg. Ils sont la plupart du temps plein à craquer, et pourtant le Paloma, le Monarch et le West Germany n'ont pas d'accès direct sur la route. Situé au premier ou au dernier (WG) étage des bâtiments centraux, il faut pour y accéder, ouvrir des portes qui semblent celles de locaux de travail et monter des escaliers dont rien n'indique la destination, si ce n'est l'éventuelle file d'attente pour entrer dans le dit bar. De jour, on ne soupçonne pas l'existence de ces bars et de nuit, il faut remarquer la lumière qui vient des étages ou quelques personnes qui passent la porte : on n'y vient pas par hasard. Ils relèvent de ces endroits qui, au goût de la tendance un jour, sont connus d'un certains réseau jeune, réseau qui communique via internet (les blogs, les mailings pour diffusion d'évènements). Ces bars sont surtout ouverts le week-end et comme ils ne disposent pas de site web (sauf le Monarch), savoir s'ils seront ouverts relève de la surprise. Au Paloma et au Monarch la population semble relativement similaire : milieu étudiant, milieu artistique, on y croise tout de même diverses générations et diverses nationalités, mais surtout européennes. En revanche, cela ne semble pas le point de rencontre de la population qui habite Kotti. Davantage celui de personnes qui viennent spécifiquement ici, en sachant précisément quelle porte pousser pour trouver ces enclaves branchées dans le triste ensemble. Le West Germany est davantage une petite salle de concert, la population qui la fréquente est plus aléatoire selon le genre de musique qui s'y produit. Le Möbel Olfe, l'Eis 36 et Festsaal Kreuzberg en revanche sont directement accessibles depuis la rue. L'Eis 36 est tenu par des Espagnols et l'unique fois où j'y suis allée, il n'était occupé que par des Espagnols, ou presque. Le Möbel Olfe apparaît comme le bar le plus ouvert de tous et celui qui rassemble le plus de personnes diverses. Il agit aussi pour le quartier en organisant des services d'entre-aide dans le voisinage ou des événements spéciaux qui repoussent les limites de la fonction de "bar" (cf. dimanche 9 janvier)



L'entrée du Monarch, source : www.leslapintechno.com



Monarch, source : <http://picplz.com/pics/monarch-bar-berlin-de>



Gens devant l'entrée du Monarch, source personnelle avril 2011



Möbel Olfe, source : <http://www.literaturport.de/>

À la table devant moi, un homme déjeune seul en lisant un journal en allemand, il m'est impossible de savoir de quelle nationalité il est. A côté de moi, deux femmes, présumées turques s'en vont après avoir bu un thé en discutant, aussitôt remplacées par un couple de jeunes allemands (une trentaine d'année).

Dehors pas mal de vélos passent, il faut dire qu'aujourd'hui il fait étrangement bon pour un samedi de janvier à Berlin. Des familles et des personnes âgées seules. Ça me remémore ce petit vieux qui marchait en faisant des allers-retours sur trois-quatre mètres il y a une heure environ.

Il y a beaucoup d'entrées et sorties dans le bar, d'ailleurs celui-ci est assez grand. Trois personnes, qui ne sont pas ensemble, utilisent les bancs à l'extérieur. Une femme avec un bébé entre. A la façon dont elle parle, sans accent, elle est allemande. Je la remarque particulièrement parce qu'elle porte des chaussures que j'avais hésité à acheter et un sac que Juliette m'avait présenté comme « le sac tendance chez les architectes allemand, qui coûte cher bien sûr, même s'il est fait avec du papier de récupération ». Elle commande une boisson à emporter et s'en va aussi vite qu'elle est entrée. Peu après un homme quitte le bar en saluant les gars derrière le comptoir, ils se font des blagues (je n'ai pas compris, c'étaient en turc, mais ils à leur rire ça avait l'air drôle) et des clins d'œil, ils ont l'air de se connaître déjà. L'un des jeunes, blond, qui était sur un banc dehors plus tôt, entre accompagné d'une fille et ils s'installent à l'intérieur, hors de mon regard. Trois jeunes (une fille, deux garçons, environ 25-30 ans) sont devant l'entrée et parlent en se montrant des bouteilles de shampoing et de coca cola, ils se posent 30 secondes sur le banc, puis la fille entre une minute dans le café et ressort, de suite il s'en vont. Je n'ai pas compris.

Un groupe de quatre personnes entrent. L'un des hommes, d'une soixantaine d'année salue et se met à parler avec l'un des serveurs en turc, tandis qu'un couple d'allemand part avec des trucs à emporter sans dire au revoir. L'homme à côté de moi s'est levé précipitamment pour aller ouvrir la porte à une femme en fauteuil, il n'y a pas eu d'échange de paroles entre eux à peine de regards, d'ailleurs.

Les jeunes de tout à l'heure sont redevenus bien visibles sur la coursive, ils sont au centre au-dessus de la circulation.

Une vieille femme passe, elle marche lentement au milieu des autres passants.

Il est 13h35, j'ai fini mon thé, je pars en lançant un « Tschüss » qui restera sans réponse.

Je poursuis mon inventaire. Il y a désormais trois jeunes de 14-15 ans en survêt qui bavardent bruyamment en turc le long de la bibliothèque face au Lezzet Grill. Au niveau des jeux pour enfants, deux petites filles font le tour de la place en vélo, sans surveillance parentale. Je me fais doubler alors que j'écris cette remarque par un groupe de jeunes turcs, qui se retournent, me regardent et sitôt après redressent un vélo de fille accroché à la rambarde du passage.

Le Jeudi 27 janvier 2011, aux alentours de minuit

Soirée au Luzia avec des amis erasmus. Même type de population que d'ordinaire. En allant prendre le métro, au niveau de Kottbusser Tor, un groupe de jeunes, typés turcs, nous proposent ouvertement des drogues douces.

Le samedi 5 février 2011, dans la nuit, avec Juliette et Florian

Nous allons au Paloma, un des bars cachés-branchés de Kottbusser Tor. Situé juste au dessus du Kaiser's, il faut emprunter un escalier qui donne directement sur le trottoir, monter au premier étage et ne pas hésiter à pousser la porte où est simplement inscrit « plein ». Autant dire, il faut connaître. C'est un tout petit bar, d'une vingtaine de mètres carrés, avec au un mur une projection artistique qui accompagne le mix électro du DJ, une décoration insolite, typiquement berlinoise, faite de bric à brac, de trucs intrigants (fil à linge, banane...). Le bar est vraiment minuscule, mais il y a énormément de monde dedans, nous sommes très serrés. Le public est assez mélangé en termes d'âge, mais l'on reconnaît facilement le milieu étudiant et le milieu artistique. D'ailleurs pour exemple on demande aux personnes à côté de nous : les 3 jeunes filles à notre gauche sont étudiantes (en médecine, économie et histoire), âgées de 24-25 ans, elles sont sympathiques,

KOTTBUSSEUR TOR, LE VILLAGE ?

Pour Andreas Kriegenburg, metteur en scène allemand, à Berlin « on vit dans son quartier comme dans un village ».

Lors de mon enquête de terrain, j'ai fait l'observation récurrente de personnes qui, se rencontrant par hasard, se saluaient, discutaient... Des Turcs en général. Si beaucoup de gens passent à Kottbusser Tor, les gens qui restent ont l'air de bien se connaître et transmettent un esprit familier dans ce lieu. Les cafés, comme le Café am Kotti sur la coursive du premier niveau, le Simtttdchi et tous les autres, où certains ne font que passer, agissent également comme lieux de sociabilité où se retrouvent les habitants de Kotti.

Le QM joue aussi un rôle important dans la vie de quartier. Pour mme Atrache-Younes, qui en est en charge, les gens de Kottbusser Tor habitent ici depuis longtemps et sont très impliqués dans les différents projets de vivre ensemble. Le QM met en relation les différents services, commerces, acteurs du voisinage pour monter les projets. Installé depuis une dizaine d'années, le dialogue commence à être bien ancré. Les projets en eux-même agissent également sur la cohésion sociale du quartier : ils visent deux points forts : l'intégration et l'éducation. L'intégration, c'est surtout renforcer les échanges entre les différentes cultures et les différentes générations (éviter l'exclusion des personnes âgées) en créant des événements de rencontre comme par exemple le projet *Tanztee* (thé dansant) organisé d'avril à novembre 2010, un dimanche après-midi par mois, auquel étaient conviés les adultes de tout âge ; ou autres fêtes, barbecues, workshop... L'éducation est abordée surtout par des projets qui permettent aux enfants et aux jeunes de faire des activités extra-scolaires et instructives, qui au passage servent aussi le quartier : par exemple le projet *Gärtner über den Zaun*, qui avait pour but la plantation de la Dresdener Strasse et de ses cours intérieures, ou celui de *36°Kotti-Rundschau*, la mise en place d'un journal de quartier tenu par les jeunes.

Si le dialogue et les projets se mettent bien en place avec les habitants présents depuis longtemps, mme Atrache-Younes regrette toutefois que cela ne s'opère pas avec les "nouveaux habitants" qui s'installent « notamment dans l'Oranienstrasse » et qui d'après elle pourraient tout aussi bien déménager dans un mois si le quartier voisin devenait à la mode. Ceux là ne semblent à ses yeux pas impliqués et pas intéressés dans la vie de quartier.

Ainsi, si on a de prime abord l'impression que Kottbusser Tor n'est qu'un lieu de passage, on est surpris de découvrir une vie de quartier bien établie, qui par de nombreux efforts



Kottbusser Tor, avril, juillet et août 2011, source personnelle

très ouvertes à la discussion ; à notre droite une femme et deux hommes, sont artistes, mais ne nous disent pas grand-chose de plus, leur style vestimentaire laissait déjà percevoir leur milieu. On entend parler français par des personnes un peu plus âgées (semblent autour de 35 – 40 ans). Je me demande pourquoi autant de monde s'entasse dans ce lieu, alors qu'on y est très serré, qu'on ne s'entend pas, et qu'on a du payer les bières plus cher que la moyenne. Ce qui m'intrigue encore plus c'est de me rendre compte que malgré tout ça, le lieu me plaît. On sort du bar 1 ou 2 heures plus tard. Sur la terrasse du premier étage, qui relie toute la barre, il n'y a personne, par contre au bas de l'escalier, sur le trottoir, beaucoup de gens fument. On veut ensuite jeter un coup d'œil au West Germany, situé deux numéros plus loin dans la Skalitzer strasse, il faut cette fois-ci ouvrir une porte opaque, qui a tout d'une porte d'immeuble et monter jusqu'au dernier étage pour accéder à ce club. Il y a plusieurs personnes dans la rue, au niveau de la porte, mais je suis surtout impressionnée du nombre de personnes dans la petite cage d'escalier. Finalement on ne rentrera pas car il faut payer une entrée de 5euros. Depuis j'ai cherché sur internet, d'éventuels infos sur ce club, une programmation, mais impossible de trouver quoi que ce soit, j'ai également cherché à y retourner mais la porte était toujours fermée. On finit donc par aller au Möbel Olfe, qui est plein lui aussi.

Le vendredi 11 février 2011, vers 23h, avec Aurélie, Louise et Sarah

Ce soir, on va au Monarch, bar situé juste à côté du Paloma, il faut aussi emprunter un escalier et monter au premier étage, mais ici pas d'accès à la terrasse. L'entrée coûte 1euro, et le lieu est plein. Un DJ mixe des vinyles de rock'n roll, à ses côtés les gens dansent. On se sent moins dans un milieu précisément artistique, l'ambiance est décontracté, il y a plus tout type de personnes qu'au Paloma. On entend parler assez vite allemand, français, espagnol. D'ailleurs j'aperçois quelques étudiants Erasmus espagnols de ma fac.

Le 04 mars 2011, avec Irene

Sous la ligne aérienne du U1, un groupe de jeune garçons qui ont l'air turc sont encadrés par plusieurs policiers. Je n'arrive pas à voir ce qui se passe. En tout cas personne ne fait attention. Il y a beaucoup de passage. Pas de lumière dans le Paloma et le Monarch. Sur le quai du U8 un jeune gars joue de la guitare, une femme amputée des jambes attend le métro. Quelques jeunes et personnes disparates attendent celui qui va dans l'autre direction. Je retrouve Irene, une amie espagnole et je l'emmène dans le bar Eis 36 (pour la soirée jazz, conseillé par des espagnols inconnus dans le métro). En réalité c'est un bar espagnol, tenu par des espagnols et tous les clients semblent eux-mêmes espagnols. On s'installe au bar et Irene passe les commandes, en espagnol bien sûr. Sur les deux heures où nous sommes restées, seuls 4 allemands et 2 françaises qui étaient accompagnées par des espagnols, ont fait exception parmi la population hispanique. D'une manière générale, c'est une population jeune. Un peu plus tard on a été mangé une « china box » dans l'Oranienstrasse, ce sont des petites boites de pâtes chinoises qu'on trouve un peu partout dans Berlin pour en moyenne 2,50 euros. On a acheté ça dans le petit restaurant rapide près de l'Aldabert str. L'employée qui servait avait tout d'une asiatique, par contre elle semblait répondre à un supérieur qui avait tout d'un allemand. Ça m'a donné un sentiment désagréable : ça rappelle que cette diversité d'offres gastronomique, c'est aussi un marché, qui n'est pas forcément tenu par les étrangers mais bien par les européens, qui s'approprient un exotisme vendeur.

Le mardi 15 mars 2011, 18 -21h, Quartiersmanagement Hellersdorfer Promenade.

Dans le cadre de mon stage, j'ai pu participer à la réunion du conseil de quartier de Hellersdorfer Promenade (situé complètement à l'est de Berlin). C'est un quartier dans lequel on trouve beaucoup d'immigrés et de personnes issues de l'immigration. Le conseil de quartier est constitué d'habitants élus par leurs concitoyens et de représentants de structures ou d'activités du quartier, il a pour but de voter pour choisir des projets qui seront réalisés avec l'argent donné par le Sénat de Berlin. Enormément de projets mentionnés ont pour but de travailler avec des gens et surtout des enfants qui ont un « Migration-Hintergrund ». Les réactions des membres (tous allemand sauf un homme visiblement aux origines africaines) étaient mitigées. Par exemple un homme a insisté pendant très longtemps sur un des projets,

et projets communs tente de répondre à la question que pose aujourd'hui le vivre ensemble. L'Oranienstrasse avec ses boutiques alléchantes et ses terrasses très fréquentées affiche un autre type de cosmopolitisme, plus en vogue, plus facilement désirable, il ne semble cependant qu'être une vitrine du cosmopolitisme, qui en fait un objet de consommation (la nourriture, l'art, les produits artisanaux), ici valorisé.

Ce sont deux facettes du phénomène : l'un, facile à recevoir, est l'apport de choses qui sont les produits de cette diversité culturelle, l'autre est une condition et une construction de vie commune qui fait face aux difficultés et aux richesses que peut représenter le vivre ensemble.

La question du cosmopolitisme est dans ce quartier complexe. D'un côté il apparaît sous la forme de vitrines attrayantes et s'associe à certaines classes transnationales (étudiant, artiste, élite) enviable des villes cosmopolites. De l'autre il représente une immigration non voulue, défavorisée, des problèmes sociaux mais dont une part des habitants s'impliquent dans le lieu pour faire fonctionner la vie ensemble. Sans vraiment dialoguer ensemble ces deux mondes se regardent, empiètent parfois sur le terrain de l'autre, à l'instar des bars branchés, qui sont comme des enclaves en terrain étranger.



le journal de Kotti : 36° Die Kotti-Rundschau, source : <http://www.quartiersmanagement-berlin.de>



Kotti 3000 : projet du QM en partenariat avec le bureau d'architectes Baupiloten pour le Kotti du futur. Source : <http://www.baupiloten.com>



Kotti d'azur, une ligne d'accessoires et vêtements développé par Muschi Kreuzberg. Source : <http://www.sounds-like-me.com/blogs/nathini/2010/08/18/kotti-dazur/>

qui était nommé « Deutsch als zweite Sprache » (l'allemand en deuxième langue), qui avait pour but de dispenser des cours d'allemand aux enfants dont les parents sont étrangers. Il souhaitait changer la dénomination car il affirmait que pour ces enfants l'allemand ne devrait pas être vu comme une seconde langue, mais bien la plus importante, car ils habitent en Allemagne. Pour d'autres projets ayant pour cible principale les immigrés ou les issus de l'immigration, revenait souvent la préoccupation d'étendre à tous le projet. On sentait dans le conseil une certaine tension face à la récurrence de projets en lien avec la question de l'immigration.

Le vendredi 8 avril, dans la nuit

3 jeunes jouent (musique) dans la partie centrale, souterraine du U-Bahn. Quelques personnes sont là pour les écouter. Un type sans chaussure, l'air un peu perché, passe. Je me dis qu'il y a vraiment des gens perdus dans leur monde, dans ce quartier. Pas mal de monde fait la queue pour entrer au Monarch, les mêmes types de gens que d'habitude. D'ailleurs c'est toujours rempli de la même manière.

Le samedi 16 avril, West Germany, vers minuit

Ce soir découverte du lieu, le West Germany. Un club au dernier étage du bâtiment central de Kotti. Ici il n'y a jamais personne qui attend devant la porte improbable qui donne sur le trottoir, certainement parce qu'il dispose d'une terrasse. Les gens qui viennent connaissent donc nécessairement l'endroit, on n'y entre pas par hasard, d'autant qu'il est ouvert de manière très aléatoire selon la programmation. L'entrée coûte 5 euros (à chaque fois j'ai l'impression). Les locaux sont comme beaucoup d'autres à Berlin, pas mal délabrés. On entre dans une première pièce où l'on paye, puis l'espace se prolonge sur la gauche, on peut laisser son manteau sur un portique, puis le bar, sur la gauche une pièce un peu refermée avec des sièges qui donne sur la terrasse (qui a vue sur la Skalitzer strasse, la station de U-bahn). En continuant tout droit on arrive dans l'espace principal (environ 40m²) qui dispose d'une petite scène au fond et d'une table de mixage en face, à l'arrière. Le public était très majoritairement masculin, mais assez varié dans les styles. Plus cool, moins branché-guidé qu'au Paloma et Monarch.

Le mardi 19 avril 2011, vers 14-15h, seule

Le centre de la « place » semble en éternel travaux, c'est d'autant plus marquant aujourd'hui que le printemps est arrivé et les arbres jusqu'alors invisibles ont fleuri et colorés de petites touches roses le bordel permanent du lieu.

Une femme mendie dans l'Adalbert strasse, juste à côté du musée de Kreuzberg ; une autre avec son fils en vis-à-vis du Kaiser assise, adossée à la rambarde du U-Bahn. Les terrasses sont de sortie sur le quart Nord-ouest, mais peu occupées comparées à celles de l'Oranienstrasse qui sont pleines.

Le quart sud-est me semble très occupé par rapport à d'habitude. Par des personnes âgées et des adultes, principalement. Les gens sont assis sur les bancs et discutent en petites communautés ou bien sont seuls. Beaucoup de vélos sont parkés le long de la rambarde qui protège de la circulation. Sur le trottoir du quart Nord-est, j'aperçois quelqu'un (incapable de savoir si c'est un homme ou une femme) qui est enroulé dans des couvertures d'une manière très étrange.

Il y a quelques jours on a retrouvé un cadavre de femme dans le canal non loin.

Le 1er mai 2011, toute l'après-midi

Aujourd'hui c'est le premier mai et depuis que je suis arrivée à Berlin, je sais que s'il y a un endroit où il se fête à Berlin c'est à Kreuzberg autour de Kottbusser Tor. C'est Juliette qui m'en avait parlé la première, puis des allemands rencontrés ici et là m'avaient confirmé la chose. Chaque année depuis 1987, y est en effet organisé le festival open air « Myfest », un festival de rue qui propose de nombreuses scènes de musiques, stand de nourriture, de boissons dans l'Oranienstrasse sur l'Heinrichplatz, Kottbuser Tor et Görlitzer Park. « Une

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



1er Mai 2011 : de haut en bas : devant le Luzia, stand de *Bratwurst*, Kottbusser Tor (source personnelle), fin de soirée (source <http://www.welt.de>)

ambiance détendue dans laquelle on peut boire, danser, chanter, simplement profiter » (site officiel Myfest). Et pacifiste. Ils précisent parce que Kottbusser Tor est aussi connu pour les affrontements avec la police qui s'y tiennent chaque année pour le premier mai. Je suis arrivée vers 13h30 par Moritzplatz. Après être passée devant quelques car de CRS qui clôture cet accès du « champ de bataille », j'arrive sur l'Oranienplatz, puis pénètre dans l'Oranienstrasse. L'ambiance est géniale : des stands de tout types de nourriture : de saucisses grillées bien sûr (on est en Allemagne!), de cuisine turque (borek, durum, taboulé...), de gâteaux, de pizzas, de pâtes... c'est un véritable paradis gastronomique ! Des stands de bières, de cocktails, et des scènes : devant le Luzia, le SO36, sur l'Heinrichplatz, dans l'Adalbertstrasse et la Naunynstrasse et platz. Il y a énormément de monde dans la rue. La plupart des scènes ont commencées à être active vers 14h30 donc à ce moment pas encore trop de gens qui dansent, mais ça viendra. Dans la Skalitzer strasse, énormément de monde devant Festsaal Kreuzberg qui a installé une scène en hauteur sur laquelle se succèdent des djs et musiciens. Juste à côté le garage SEAT a été réquisitionné par la police pour parquer les cars de CRS, qui sont ici en nombre. Kottbusser Tor, par contre, n'est pas animé pareil : pas de stands pour animer la place, juste le mouvement de foule qui se déplace du u-bahn ou de la skalitzerstr. vers l'adalbertstrasse (dans laquelle les stands sont en profusion) ou dans l'autre sens. Aucune scène installée à cet endroit, ce n'est encore qu'un lieu de passage. Görlitzer Park est paisible, vers 15h débute une scène orientée techno qui ameuté du monde et restera bien active jusque tard dans la nuit. J'ai revu la personne aux couvertures au niveau de l'Oranienplatz. Vers 22h alors que je repars vers mon vélo, en passant par Kottbusser Tor, je m'arrête quelques instants. La situation a changée : il y a énormément de CRS de sortie ! Ils sont repartis sur la place par groupe d'une vingtaine et font face aux manifestants qui finissent leur journée en occupant la place. De toute évidence les deux bords attendent que l'autre dérape le premier pour mieux riposter. L'ambiance est tendue... mais ne dégénère pas.

Le 2 mai 2011, vers 16h, seule

Le lendemain après-midi, c'est comme si le premier mai n'avait pas eu lieu, du moins pas la veille... il n'y a aucune traces de tous les déchets qui jonchaient les rues, pas de signes de casses... juste le rythme habituel. Les voitures ont repris leur droit, les habitués leur place près de l'entrée du u-bahn, le stand du café sehnsucht se tient dans le passage vers la dresdenerstrasse, diffusant des boissons chaudes et des bonnes paroles à quelques personnes ; le marchand de légumes se tient sur le quart nord ouest, comme toujours. Quelques personnes y utilisent les terrasses, même s'il fait beaucoup moins beau aujourd'hui. Alors que je monte l'escalier qui monte vers la coursive de la barre, un homme qui semble d'origine turc guide deux européens (ils parlent en anglais entre eux trois) visiblement vers un appartement, ils ont des valises. Là haut un homme attend (ne fait rien de particulier) devant le local de paris sportifs dans lequel se trouvent quelques hommes. Il m'observe alors que je prends quelques photos. Il n'y a personne sur d'autre sur la coursive, un homme travaille dans un local côté jeux pour enfants. 3-4 hommes travaillent dans un local à côté du Paloma visiblement un établissement pour matériel de musique. La coursive est déserte mais on entend des voix qui viennent du bâtiment.

Dans l'adalbertstrasse, j'ai revu le personnage habillé de couverture.

Le 23 mai 2011, à partir de 20h15

Le stand fruits et légumes du marchand turc est installé et diffuse une odeur de melon aux alentours, aujourd'hui il propose aussi des épis de maïs chaud qui font s'arrêter plusieurs personnes. Entre 20h20 et 20h40 j'ai noté que 8 personnes, n'ayant visiblement pas d'origine turque, se sont arrêtées pour y acheter quelque chose : une jeune femme à vélo, environ la trentaine, habillée au goût de la dernière tendance, à vélo, qui s'est arrêtée sur sa route à ce point là ; un couple de jeunes (entre 20-25 ans) ; une jeune fille, qui est venue là précisément puis est repartie par là où elle était arrivée, un couple (30-35 ans), un homme avec barbe et bedaine (il pourrait représenter l'allemand caricatural) d'environ 50-60 ans accompagné d'un jeune garçon, noir, ils ont l'air d'être habitué à l'endroit, achètent des bananes et s'en vont. Deux femmes turcs voilées passent devant les étales, les regardent mais n'achètent rien. Quelques personnes (toutes

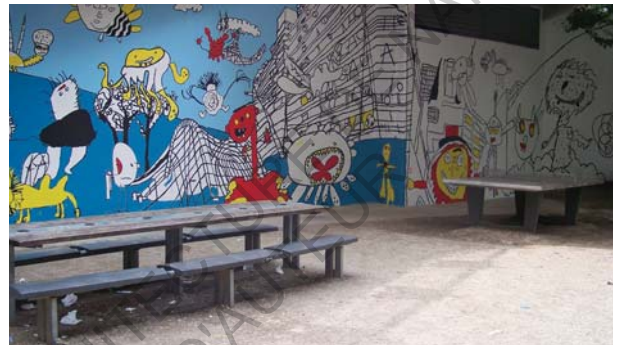
Conclusion partie 3

Dans cette troisième et dernière partie, nous avons cherché à comprendre le lien entre la notion de cosmopolitisme et la ville bâtie de Berlin.

L'histoire nous montre que la construction de Berlin s'est faite de manière contradictoire. Elle est le résultat de différentes idéologies politiques, architecturales, sociales, qui se sont affrontées sur le thème de son identité. Elle est aussi le résultat d'une construction non planifiée qui vient des habitants eux-mêmes. Ces mécanismes sont aujourd'hui encore en marche et la ville ne cesse d'évoluer. Son identité est difficilement définissable mais deux caractéristiques semblent primordiales : sa diversité formelle et sa tradition de participation citoyenne. Ainsi malgré une société très cosmopolite, Berlin n'en a pas moins une identité tout à fait singulière.

Dans cette ville de paradoxes, le cosmopolitisme trouve sa place. Il ne s'installe pas partout de manière systématique, mais se localise dans certains quartiers, notamment les plus défavorisés. Toutefois la structure polycentrique de la ville et les grandes possibilités de mobilité évitent la ségrégation des migrants et le dévalorissement de ces quartiers.

A plus petite échelle le cosmopolitisme est une affaire de négociations, qui s'exprime à plusieurs niveaux : simple affichage de produits (art, nourriture, services...) mondialisés ou projets partagés pour améliorer les conditions du vivre ensemble, ils ne renvoient pas aux mêmes enjeux. La participation réapparaît, comme une méthode pour permettre à des personnes différentes de vivre ensemble. Elle se confronte à des limites : celle de ne pas parvenir à inclure toutes les différences - à Kottbusser Tor, deux mondes continuent de se côtoyer sans réellement échanger - ; le manque de dialogue entre le Quartiersmanagement et le Sénat pour le développement urbain ; et les mécanismes de la société qui continuent de dicter à l'opinion publique ce qui est, malgré tout, « de bon goût », « enviable » et ce qui ne l'est pas.



Le changement d'image de Kottbusser Tor entre Mai et Août 2011. (Source personnelle)

L'art comme outil favori pour revaloriser l'espace à Berlin ? Ou une unique manière d'embellir le lieu pour changer l'image qu'en ont les gens ?



semblent d'origine turque) sont installées sur la terrasse du café/restauration rapide derrière le stand

L'habituel groupe d'hommes est installé près de l'entrée du métro. La mendiante en face du Kaiser's est bien là. Un jeune homme attend devant la pharmacie. Denis et Alexis sont au centre de la place et ne savent pas par où traverser pour me rejoindre : effet de désorientation, la place du piéton est difficile à trouver.

Le Möbel Olfe est fermé. Le restaurant serbe ferme à 21h, la tenante a déjà tout nettoyé donc on n'y mangera pas même si elle nous propose de nous faire des choses à emporter. La terrasse de l'Eis 36 est peuplée de 4-5 personnes. Avec les tables sorties, les petites lumières, je me fais la réflexion que l'endroit est vraiment sympa, dommage qu'il soit si peu occupé. Ma vision du lieu n'est plus la même qu'en septembre.

Dans la Dresdener Strasse, les bars sont largement ouverts et les trottoirs occupés par les terrasses bien utilisées. J'ai la sensation que c'est un certain public qui y est de sortie, un milieu intellectuel. Peut-être parce qu'il s'agit en majorité de petits groupes plus que de couples, d'environ 40-50 ans et des plus jeunes, qu'ils discutent beaucoup, boivent du vin davantage que de la bière... Les établissements de la rue ne sont pas très chers mais ont une certaine classe. On s'installe sur la terrasse du restaurant italien, la serveuse qui apporte les plats est italienne et visiblement l'homme qui mange seul à côté de nous l'est aussi, mais il l'air de comprendre ce que l'on dit, parce que certaines choses le font sourire. L'autre serveur, je ne pourrai pas dire, mais il nous parle en anglais dès qu'il comprend que nous ne sommes pas allemands, même si je continue de lui parler en allemand.

L'Oranienstrasse est très active comme à son habitude par une belle soirée. Festsaal Kreuzberg est déjà ouvert.

Le 1 juillet 2011, après-midi, seule

Pas mal de monde est installé aux terrasses du quart Nord-Ouest. Quelques personnes sont assises sur les marches le long de l'Adalbertstr. Une jeune femme se fait arrêter par la police. Une grand-mère peine à descendre les trois marches avec son déambulateur. Un jeune homme vomit à l'arrière de la barre. Tout type de gens passent, beaucoup ne parlent pas en allemand. Quelques noirs, mais peu. Un groupe de punks, une femme qui boîte, un vieux, deux jeunes filles qui portent le voile, une femme et deux jeunes enfants, un groupe d'hommes de diverses générations, qui parlent en turcs, se baladent, prennent des photos, un couple de jeune, quatre enfants aux origines turques qui parlent en allemand, deux femmes aux coiffures avant-gardiste, un homme en costard sur un vélo, un homme avec un enfant, qui salue trois autres hommes, une femme d'une soixantaine d'année avec une petite fille blonde. Sur le terre plein central de Kottbusser Damm, des jeunes attendent que le feu passe au rouge pour laver (de force) les pare brises des voitures. Une femme mendie devant le Kaiser avec deux enfants. Un groupe d'homme est assis sur le quart Sud Est, ils discutent. Pas mal d'enfants jouent sur le quart Nord Est. Un barbecue est organisé devant le musée de Kreuzberg.

Le 7 juillet 2011, 10h15, au Kotti Café, seule

Le café est situé sur la coursive de la barre, on y a une vue plongeante sur l'Adalbertstr.

Terrasse : deux personnes parlent en français. Un homme seul, qui lit le journal est rejoint par deux autres, d'environ 60 ans, ils parlent turc. Deux hommes plus jeunes arrivent, les saluent et s'installent un table derrière. Un jeune couple (environ 25 ans) prend le petit déjeuner, ils ont un chien et parlent en espagnol, ils sont rejoints par un troisième espagnol. Trois jeunes arrivent. Les deux hommes qui avaient rejoint l'homme au journal s'en vont. Ce dernier est salué par un jeune allemand, qui est à Berlin « pour 10 jours encore » (il parle avec lui en allemand). Peu après un autre homme le rejoint. Ils sont salués par deux hommes d'une soixantaine d'année. La serveuse m'apporte un thé turc, elle parle avec un accent. Bruit de la circulation, toujours aussi importante. Une jeune femme fume un peu plus loin sur la coursive, après le bar de paris sportif. Un groupe de trois jeunes s'est arrêté un temps sur les marches au bas de l'escalier, l'une d'entre eux semble les guider. Un petit groupe d'enfants, encadrés par un homme, courent en direction des jeux derrière la bibliothèque.

CONCLUSION

Ce mémoire nous a permis d'observer de plus près un phénomène aujourd'hui commun : la ville cosmopolite.

Nous avons notamment compris comment Berlin était devenue cosmopolite au fil de l'histoire, une histoire similaire à d'autres pays européens, et quels enjeux sous-tendent à son cosmopolitisme aujourd'hui. Des enjeux économiques et politiques, comme d'autres métropoles, qui choisissent une certaine immigration, mais aussi l'enjeu symbolique de l'ouverture au Monde d'une ville, historiquement marquée par sa fermeture.

Nous avons ensuite vu que les villes cosmopolites génèrent des modes de vie hybrides et toujours plus singuliers mais créent, en même temps, d'un pays à l'autre des sociétés de plus en plus identiques. Au sein de ces sociétés, loin d'avoir disparu, les inégalités sont accentuées, puisque portées à proximité. Les phénomènes de discrimination et autres stigmates persistent et concourent à différencier les conditions de vie des migrants.

Enfin le rapport entre cosmopolitisme et ville construite s'est avéré complexe. Dans le cas de Berlin, l'identité de la ville s'est construite par toutes sortes de différenciations, pas uniquement culturelles, et en conséquence l'éclectisme est l'une de ses caractéristiques fortes. On peut voir dans cette diversité, la possibilité accrue, pour chacun, de trouver des repères, d'apprécier des espaces pour leur qualité particulière, de reconstruire des souvenirs. En outre, la participation, encadrée ou spontanée, qui y est ancrée depuis un moment, me semble l'outil principal pour aider les gens, de plus en plus différents, à s'exprimer et à cohabiter dans un même lieu. On s'aperçoit alors que la fabrique de l'espace devient un prétexte comme un autre pour *vivre ensemble*.

Trois optiques, trois façons d'aborder un vaste thème, qui soulignent, chacune à leur manière, à la fois des caractères globaux mais surtout des traits singuliers. Le regard porté sur d'autres villes, Nantes (la ville d'origine), Athènes (le voyage), Calais (le documentaire), démontre que le cosmopolitisme n'est pas un phénomène, mais bien des phénomènes différenciés selon la place géographique et virtuelle (politique,

économique, historique) de la ville dans le Monde.

Ces trois entrées en matière font aussi la distinction entre deux degrés de cosmopolitisme.

Tout d'abord un cosmopolitisme que je qualifierais de "facile", car il n'est finalement que le produit de la mondialisation, qui apporte aux villes d'aujourd'hui des caractéristiques communes : produits exotiques, sociétés métissées, enseignes internationales..., celui-là est valorisé et mis en avant, tant qu'il est profitable à la culture d'accueil soit d'un point de vue économique (produits demandés donc vendables, immigrés au fort pouvoir d'achat, investissements étrangers, etc...), soit d'un point de vue technique (capital intellectuel et technique des élites ou entreprise étrangères). En revanche s'il n'est pas profitable, mais perçu au contraire comme un poids (immigrés non qualifiés, services ou produits jugés bas de gamme), le cosmopolitisme sera alors dénigré ou ignoré. Ce cosmopolitisme "facile", qui s'impose aux sociétés, se distingue donc entre un cosmopolitisme de "bon goût" et un de "mauvais goût", nuance établie par les sociétés ou groupes dominants.

Un deuxième degré de lecture, en revanche, dévoile un cosmopolitisme plus "actif", plus utopique aussi. Plus dur à accepter et à valoriser, il demande des efforts et un travail permanent avec les autres. Celui-là ne peut pas s'observer à l'échelle globale, c'est la tâche quotidienne de personnes diverses qui habitent un même lieu et façonnent ensemble une ville cosmopolite, à l'échelle locale. Il est plus dur à tolérer, car il entraîne des questions polémiques qui relèvent de la définition du local, de ce qui constitue l'identité et la culture du lieu où l'on vit. « Jusqu'où peuvent s'exprimer les religions, les rites, les traditions liées aux différentes cultures ? Qu'est-ce qui mérite que l'on se rassemble ? etc... ». A Berlin, ce travail sur le cosmopolitisme "actif" est bien engagé par la participation citoyenne.

Hormis ces grands traits qui émergent, les fragments cumulés sur Berlin donnent une impression de sa réalité, mais posent surtout de nouvelles questions. Vers quelle évolution se dirige Berlin ? Comment peut-elle conserver ce qui fait sa particularité (et valorise entre autre son cosmopolitisme), et relever son économie maintenant qu'elle a intégré la concurrence mondiale ? Quel rapport à la culture allemande alors que la ville affiche cette identité plurielle ? Où vont mener ces tensions internes au pays, notamment sur la question de l'intégration ? Comment envisager un nouveau modèle politique (puisque le Multikulti a « échoué »), sans nier le cosmopolitisme, ni promouvoir des vies côte à côte, parallèles, indifférentes ? La nation est-elle encore une entité pertinente ? Et si l'échelle de l'Europe

devenait référence, ne se refermerait-elle pas sur elle-même ?

Si ces questions complexes m'intriguent, je préfère cependant m'attarder, pour conclure, sur une question plus simple qui m'a préoccupé en tant qu'étudiante en architecture. Quelle incidence le cosmopolitisme peut-il avoir sur le projet urbain et la manière de le faire ?

Lors de mon deuxième semestre à Berlin, j'ai pu participer à un projet intitulé *urban design in a conurbation area*, ayant pour objectif l'urbanisation d'un terrain non bâti à Neukölln, juste en dehors du Ring (S-Bahn contournant le « centre »). Il y avait pour seule consigne de proposer une programmation mixte, visionnaire, pratique et durable sur ces 43.000m². Sachant que ce quartier est l'un des plus cosmopolites, j'ai pris le parti personnel d'inclure l'optique cosmopolite dans le projet. Cela m'a confronté à plusieurs questions : jusqu'à quel point l'environnement construit agit-il sur le vivre ensemble ? A quel instant se distinguent les rôles de l'urbaniste et du travailleur social ? Comment concrètement prendre en compte des analyses de nature davantage sociologiques pour planifier ce qui doit être physique, bâti ? Je me suis aperçue qu'il ne pouvait en aucun cas y avoir une réponse littérale, que les connaissances que j'avais accumulées sur Berlin et son cosmopolitisme ne se retrouveraient pas d'une manière directe ; mais si au départ j'ai eu la sensation de les mettre totalement de côté, elles ont finalement constitué une matière latente, qui a enrichi le projet. Ce qui, à la fin du semestre, m'est apparu important dans le projet, ce sont quelques caractéristiques : l'espace pour la flexibilité et la participation, qui constituent la tradition « berlinoise » et permettent aux différences de s'afficher et de cohabiter démocratiquement ; l'espace pour l'échange, avec une programmation qui s'interroge sur ce qui, aujourd'hui, rassemble les gens ; et surtout l'importance du lieu précis, ses traits, ses spécificités, ses histoires. Souligner l'« ici », pour que le cosmopolitisme n'y perde pas son sens. Car finalement « L'attitude cosmopolite dépend de façon impérative de la préservation de ces espaces d'authenticité locale, qui échappent aux forces homogénéisantes de la mondialisation » (Fridman, Ollivier ; 2004).

BILAN PERSONNEL

En tant qu'exercice, ce mémoire s'est avéré une expérience très enrichissante.

Il a tout d'abord été l'occasion de s'essayer à un véritable travail de recherche et d'enquête, en autonomie. Définir soi-même des questions et envisager des manières d'apporter des éléments de réponse. Ça n'a pas toujours été évident. L'enquête de terrain, à Kottbusser Tor ou lors des itinéraires, a souffert de mon manque d'expérience et m'a souvent confrontée à la question : que puis-je en retirer ? Puis-je réellement tirer des conclusions de ce que j'ai vu ou voulu voir ? Cette partie du travail m'a semblé difficile, également car d'une part je la sentais essentielle et d'autre part, aller à la rencontre de l'Autre, l'écouter, et tenter de comprendre était une tâche difficile. Le travail de lecture et de recherche bibliographique a aussi présenté un écueil : celui de me mettre face à toujours plus de complexité et de pistes vers lesquelles dévier. Mais de fait, je pense avoir appris de cette expérience et un prochain travail de la sorte ne pourrait qu'en être enrichi.

Outre l'intérêt pédagogique, ce mémoire a été l'occasion pour moi d'apprendre à connaître de différentes manières cette ville, dont au départ je ne savais rien. La ville en elle-même m'a complètement fascinée et ce mémoire est devenu au fil du temps un prétexte pour en parler : c'est certainement ce qui affaiblit la réflexion sur le cosmopolitisme, un peu trop marquée par mon regard positif. C'est peut-être aussi à cause de cette fascination, notamment pour son histoire et pour l'investissement de ses habitants, que j'ai cherché à tisser des liens avec ces thèmes tout au long de mon analyse.

BIBLIOGRAPHIE

Livres

[Généraux]

- *L'école de Chicago, naissance de l'écologie urbaine*, Isaac Joseph et Yves Grafemeyer, Les éditions du Champ Urbain, CRU 1979

- *La différence*, Michel Wievorka (2001), 2008, Les classiques des sciences sociales (édition numérique)

- *Qu'est ce que le cosmopolitisme?* Ulrich Beck, 2006, Alto Aubier

[Sur Berlin]

- *Urban planning and cultural inclusion, lessons from Belfast and Berlin*, W.J.V Neill et H-S Schweder, 1999, Palgrave Macmillan

- *Migration and cultural inclusion in the European city*, W.J.V Neill et H-S Schweder, 2007, Palgrave Macmillan

- *Berlin en mouvement. Quoi de neuf depuis la chute du Mur ?* Claire Laboray, Autrement, 2009

- *Berlin, une ville en suspens*, Werner Szambien, Éditions Norma, Paris 2003

- *Berlin*, le guide du routard, Hachette, 2010

- *Berlin en quelques jours*, Andrea Schulte-Peevers, Lonely Planet Publication 2007

- *Allemagne, République fédérale et Berlin*, Guide de Tourisme Michelin, 1980

Articles

[Généraux]

- « Se partager l'espace urbain. Quand les créateurs investissent Belleville », Sophie Gravereau, in *Les annales de la recherche urbaine* n°106, juillet 2010, ed.PUCA

- « Condition migrante et citoyenneté cosmopolitique : des manières d'être soi et d'être au monde », Etienne Tassin, in *Dissensus* n°1, décembre 2008, dossier : « Mondialisation et cosmopolitisme »

- « Social exclusion and space », de Ali Madanipour in *The City Reader*, fifth edition, The Routhledge Urban Reader Series, 2011

- « The creative class », de Richard Florida in *The City Reader*, fifth edition, The Routhledge Urban Reader Series, 2011

- « Ouverture ostentatoire à la diversité et au cosmopolitisme » in *Sociologie et Société*, volume 36, n°1, V.Fridman et M.Ollivier, 2004, pp 105-126

- « Expériences de l'altérité et constructions composites des identités dans les espaces urbains mondialisés », in *Lieux communs* n°12, Emmanuelle Chérel et Marc Dumont, 2009, ENSAN, pp 8-32

- « Figures de l'habiter, mode de négociation du pluralisme à Barbès. L'altérité comme condition quotidienne », in *Lieux communs* n°12, Maria Anita Palumbo, 2009, ENSAN, pp 129-150

- « La ville desserrée », par J-S Bordreuil in *the Reader Changing Cities* (proposé par S.Dunne, L.Devisme, M-P Halgand, S.Argant), ENSAN 2011-2012

[Sur Berlin en général]

- « L'alternative Berlin », Pierre Tellier, in *Télérama* n°3013, 12.10.2007

- « Berlin, la renaissance », in *L'express*, special Berlin, 04.10.1990

- « 1989-2009 Berlin pour mémoire », in *Courrier International*, n°992, 05-11.11.2009

- « Fostering Cosmopolitanisms : a conceptual survey and a media experiment in Berlin », in *Cultural Anthropology*, Steven Vertovec, 1999

- « « Nein, Danke ! » Berlin veut fermer sa porte aux touristes », in *Rue89*, Louise Culot, 08/05/2011

- « Berlin la branchée se plaint des désagréments touristiques » in *France 24*, 12/08/2011

[Sur la politique de l'immigration à Berlin]

- « Berlin : urban, social and ethnic integration – an urban policy challenge », Ingeborg Beer, Alev Deniz, Hanns-Uve Schwelder,

paper from the European Academy of Urban Environment

- « Encouraging diversity – Straightening cohesion ». *Integration policy in Berlin 2007-2011*, commission du Sénat de Berlin pour l'intégration et la migration

- « Bienvenue à Berlin », Der Beauftragte des Senats von Berlin für Integration und Migration, Berlin, Février 2008

- « En Allemagne, un mot d'ordre bien plus qu'une politique » Béatrice Durand, *Le Monde*, 26.02.2011

- « Angela Merkel admet l'échec du Multiculturalisme allemand », in *Le Figaro*, 17.10.2010

- « Thilo Sarrazin rend l'Allemagne plus bête », in *Courrier International*, n°1036, 09.09.2010

[Sur Kottbusser Tor]

- « Berlin Kreuzberg – Kottbusser Tor », Ingeborg Beer und Reinfried Musch, in *Die Soziale Stadt - Eine erste Bilanz des Bund-Länder-Programms Stadtteile mit besonderem Entwicklungsbedarf*, Soziale Stadt, im Auftrag des Bundesministeriums für Verkehr, Bau- und Wohnungswesen herausgegeben vom Deutschen Institut für Urbanistik, Berlin, 2002

- « Der Kotti kommt vom Tropf », Andreas Molitor, in *Die Zeit* n°28, 03.07.2003

- « Wer ist der Kotti ? », Sven Goldmann, in *Tagesspiegel*, 08.03.2009

Travaux étudiants

- *Triptyque Utopique*, Mémoire d'études ENSA Nantes 2009, Pauline Ouvrard

- *La Marge urbaine à Berlin : quel rôle dans la construction de la ville*, Mémoire d'études ENSA Nantes 2011, Clémence Mahé

- *Berlin, recherche sur le traitement, l'utilisation et l'appropriation de ses espaces publics*, Mémoire d'études ENSA Paris Malaquais, Juliette Laurence

Pages internet

- Page web du Ministère de l'Intérieur allemand : <http://www.zuwanderung.de/ZUW/DE/Home> (chronologie de l'immigration en Allemagne)

- Page web de la ville <http://www.berlin.de> (Rubriques : Zahlen und Daten, Bauen und Wohnen : Karten Daten, Pläne Online)

- Page web du QM de Kottbusser Tor : <http://www.qm-zentrumkreuzberg.de>

- Page web de la *Zwischennutzungsagentur* : <http://www.zwischennutzungsagentur.de>

- Page web « Lexique de A à Z sur le passé et le présent de Berlin » : <http://www.luise-berlin.de> (articles « Der Häuserkampf in Kreuzberg » par Jörg Klitscher et « Zentrum Kreuzberg (Neues Kreuzberg Zentrum-NKZ) »)

Films

- *Good bye Lenin*, Wolfgang Becker, 2002

- *Les ailes du désir*, Wim Wenders, 1987

- *Almanya, Willkommen in Deutschland*, Yasemin Samdereli, 2011

- *Berlin Calling*, Hannes Stöhr, 2008

- *Qu'ils reposent en révolte*, Sylvain George, 2011

- *Allemagne année zéro*, Roberto Rossellini, 1947

Autres

- « Voici un an le mur de Berlin s'élevait », archive de l'INA 15/08 /1962, Témoignage de Claudia Rush, « Chute du mur de Berlin : témoignage » archives de l'INA du 9 novembre 2004

- Archives du Centre de documentation du Mur, Berlin

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Ce mémoire cherche à comprendre ce que l'expression "ville cosmopolite" signifie aujourd'hui, à travers l'exemple de Berlin.

La recherche s'établit autour de 3 axes. Tout d'abord quels enjeux, du passé et du présent, cache l'emploi du terme "cosmopolite" dans les divers discours sur Berlin ? Ensuite, comment l'idéologie portée par ce même mot se retrouve-t-elle dans la société berlinoise ? Quel rapport y a-t-il entre cette caractéristique cosmopolite et les conditions de vie des berlinois, venus d'ici ou d'ailleurs ? Enfin comment le cosmopolitisme de la société s'adapte à la ville, lieu construit par l'Homme, ou vice-versa : comment la ville se construit par une société cosmopolite ?

Sans avoir la prétention de répondre de manière exhaustive à la question initiale « qu'est ce qu'une ville cosmopolite ? », le mémoire tente d'apporter quelques éléments de réponse et met en lumière la singularité de ce fait, qu'on a pourtant l'habitude d'attribuer de manière indifférenciée aux métropoles d'aujourd'hui.

This master thesis tries to understand the meaning of the expression "cosmopolitan city" today.

The research is organized around 3 axes. First of all, what kind of issue are hidden behind the word "cosmopolitan", used in various discourse ? Then, how the ideology carried by this word applies in the berliner society ? What is the relationship between the cosmopolitan characteristic and the life of the berliner from here and elsewhere ? Finally, how does this cosmopolitanism take place in the city or vice-versa, how does the city evolve by this cosmopolitan society ?

The thesis doesn't claim to answer completely the initial question « what is a cosmopolitan city ? », but bring some element, that highlight the specificity of the phenom in Berlin despite the universal and undifferenciated use of the word for the metropolis of today.